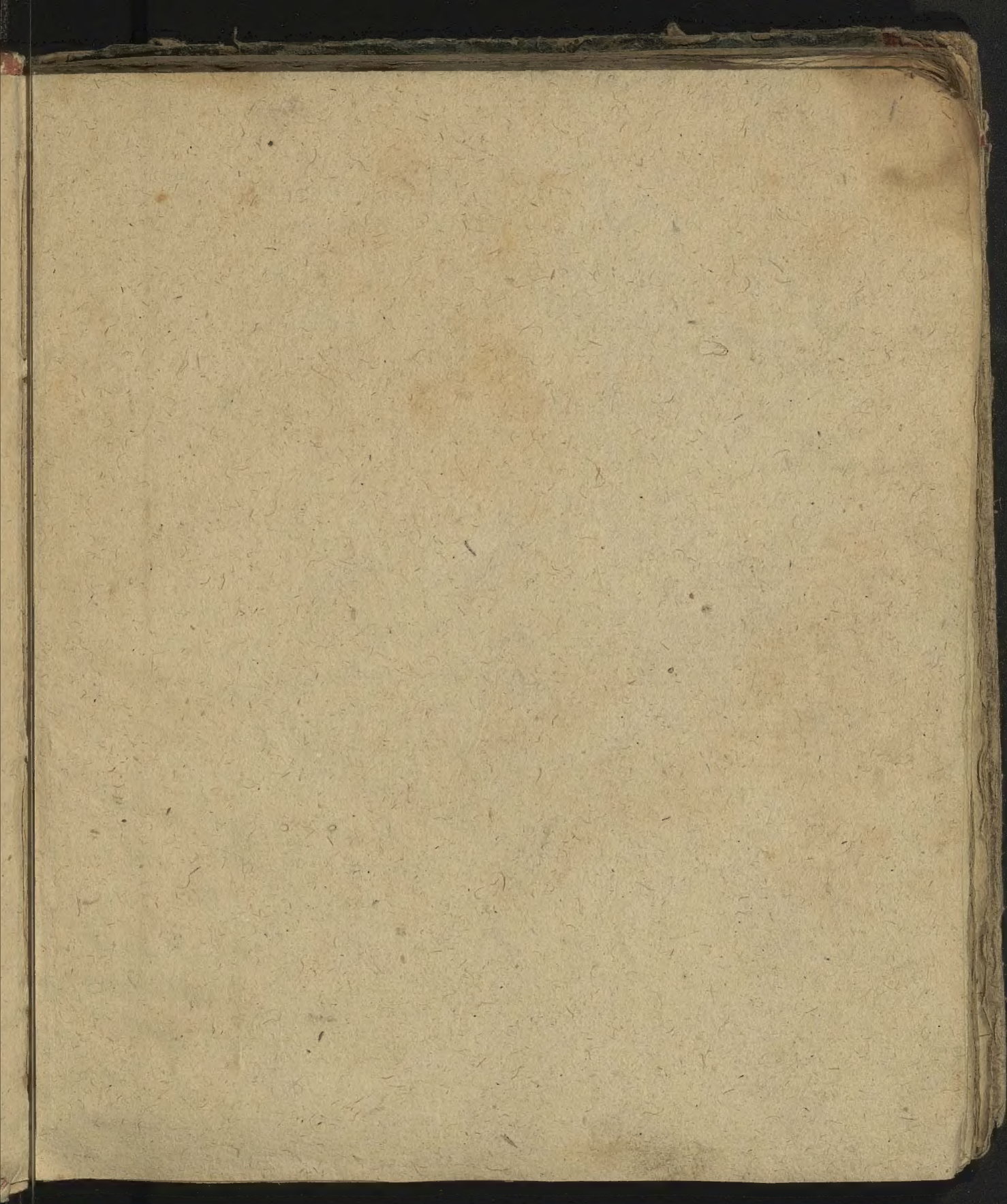


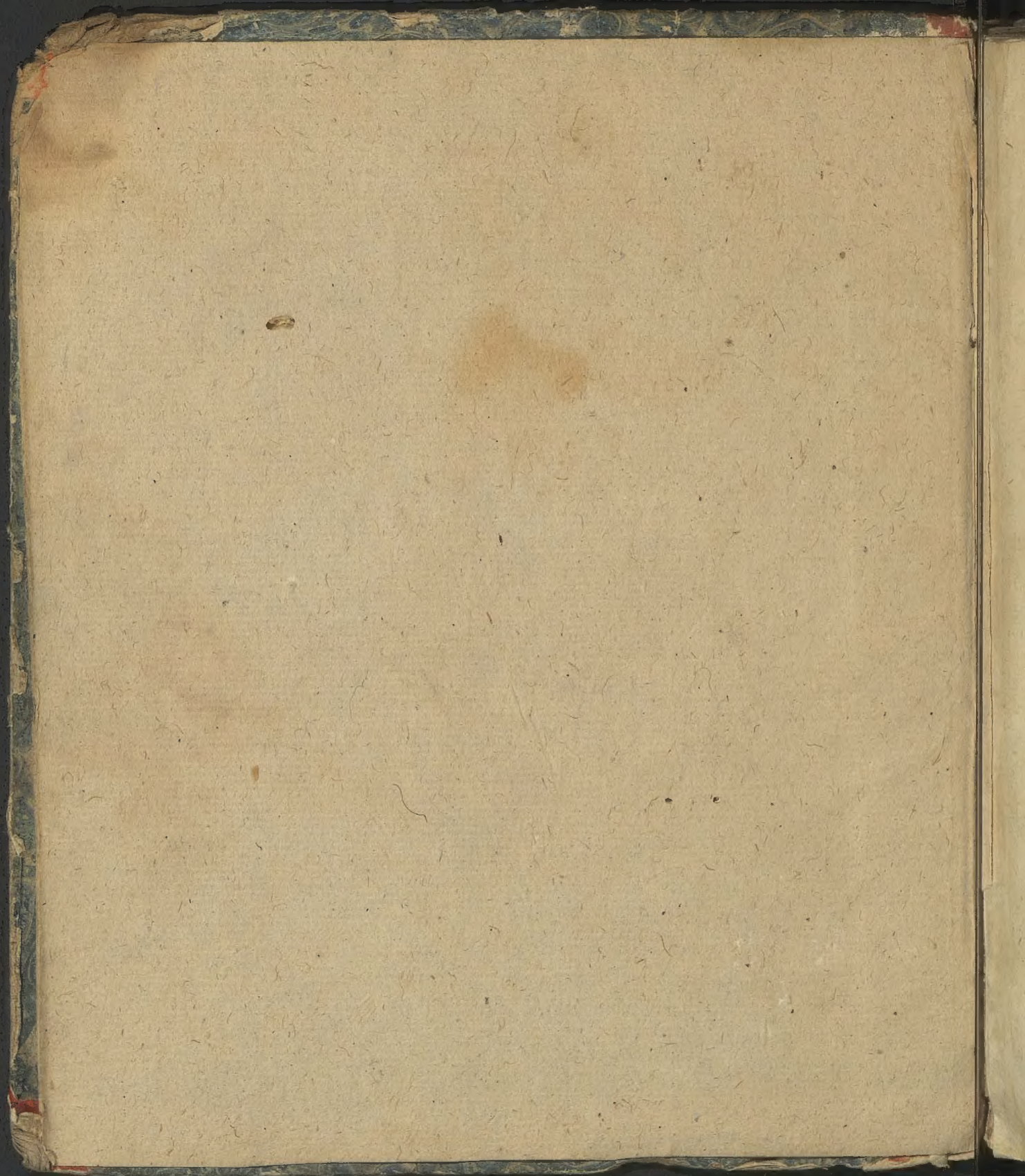
Bięka Jagiellńska.



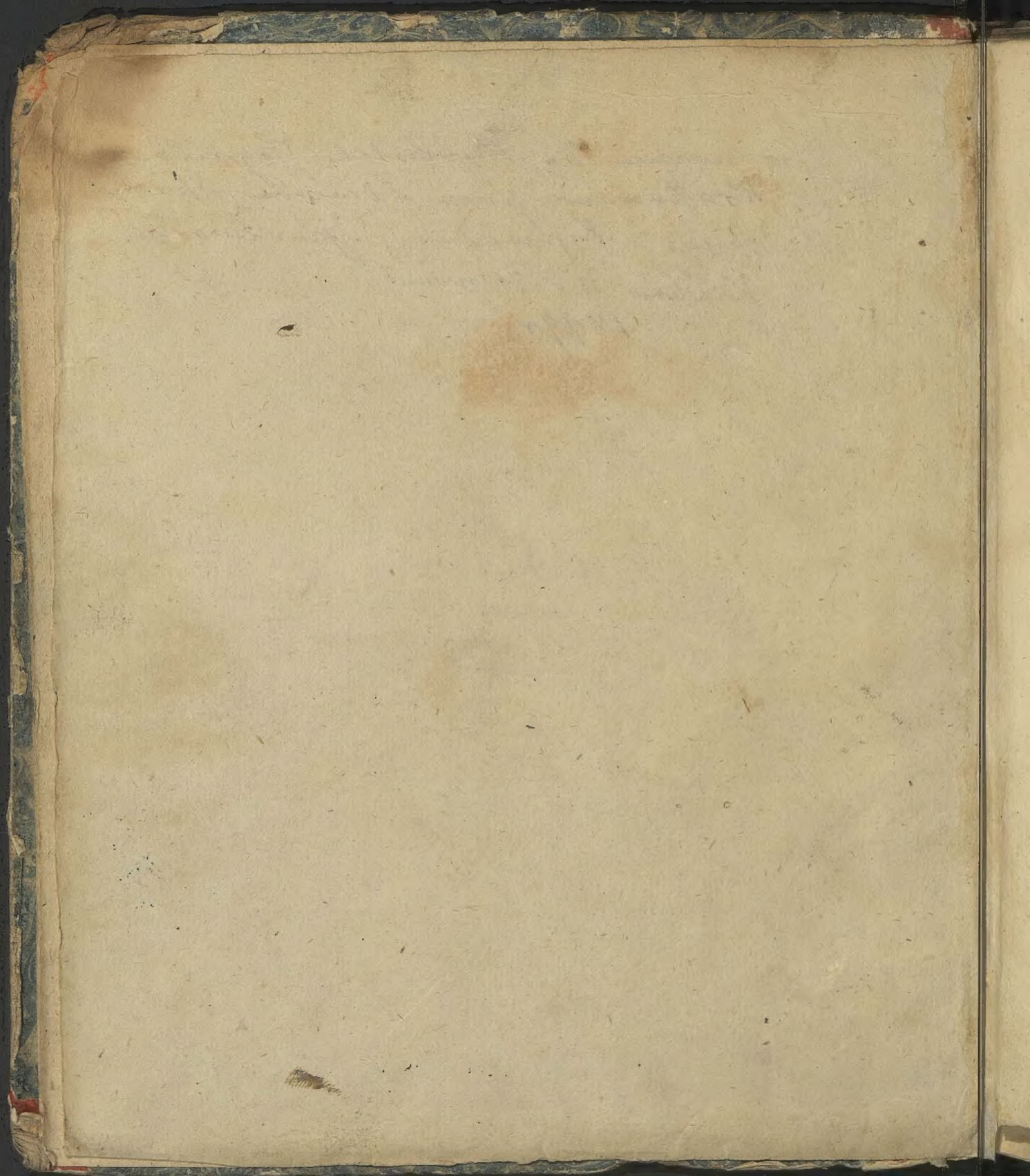
6010/
I

6010/1





Ofiarowane do Biblioteki Jagiellońskiej
w Krakowie przez Edwarda Skarbka
Rudkiego z Kijowa - Jan Szwanicki
Kraków d. 5 Wnieśli
1899r.




Observations
Sur L'art Dramatique
Considéré dans ses développemens généraux,
et dans ses rapports particuliers
avec la scène polonoise.

Come premiers:

Comme première
Histoire du théâtre de Paris et de celle des provinces: =
= des causes qui ont arrêté leur enor, des moyens d'y remédier &c.

Mihi Odo, Galba Vitellius
ne beneficio nec injuria cogniti.

Sac: Ann: 

Autos 2 persons Emil Murray

Story or 1770. printed do
Polish reprint do. "Kontakomys"
1814 P. M.

Polk's Abstract 50. 1814. P. Murray
 Bentkowski A.L. F.I. 58. w. 1814. P. Murray
 of 1st Independent Litho w. Polare mischaffy (mount)
 Bone Lady Shun X. Wass. - eaten since 1814. n.t.
 Tene Murray w. 1783. of 1st prospect Dista. Opisanie
 Minuta Krolowa. mount 1822.



Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

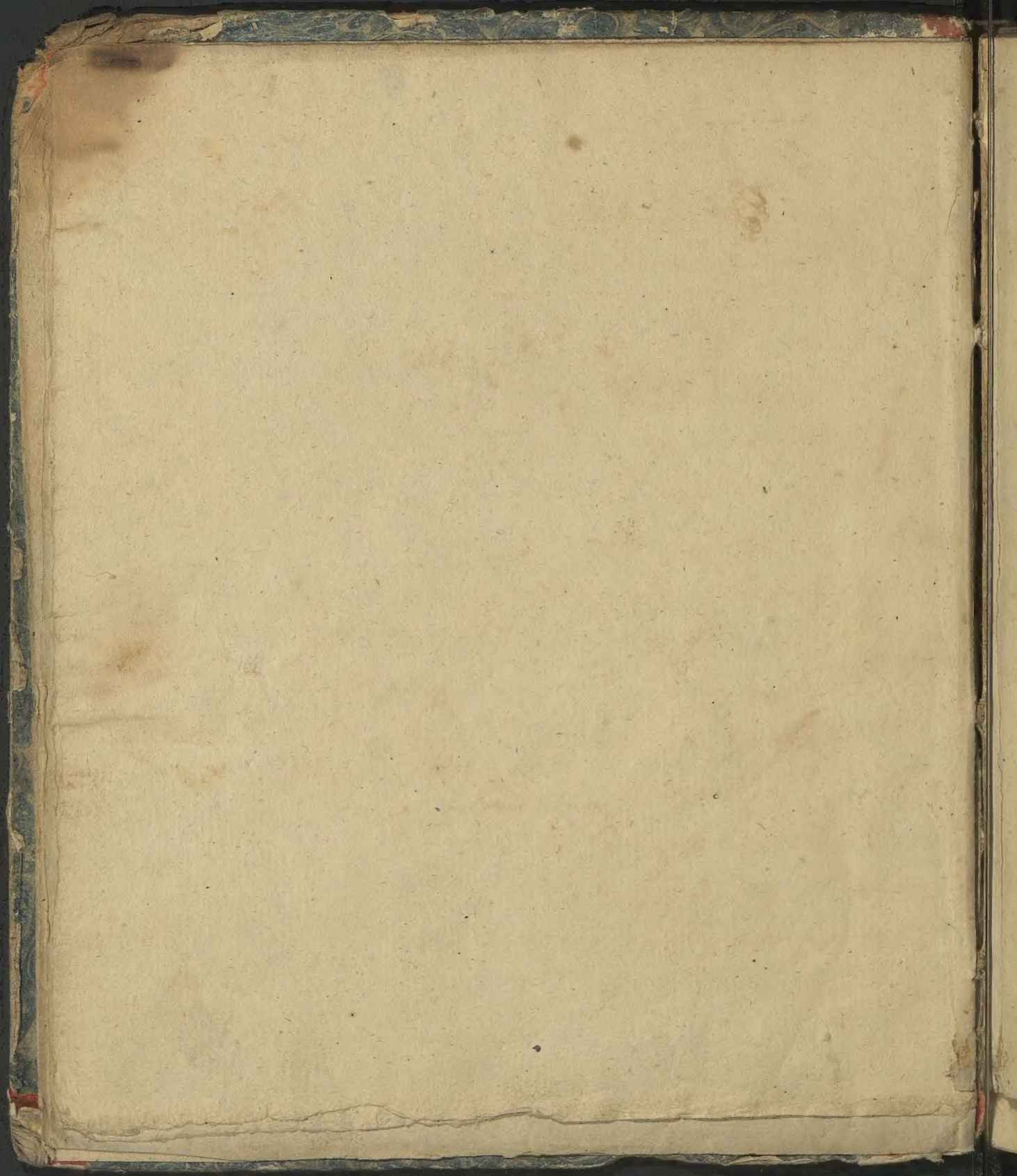
Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus

Chlorobolus



Ceux Jeunes élèves
de l'école Dramatique :

Recevez M^{lle}. ce faible hommage que vous offre
l'amitié, et veuillez le regarder comme un témoignage de
l'estime sentie que je vous ai vouée, et comme un gage de la
reconnaissance que je crois vous devoir pour les services que vous
rendrez bientôt à la Société. Je dis bientôt. Car j'aime à
croire que vous répondrez dignement aux fins et pressés
que l'on donne à votre éducation, surtout depuis que
S. M. J. et R. qui réunit dans sa personne la mu-
nificence d'Auguste et la sollicitude éclairée de
Mécène, vous a mis sous sa protection, et se plaît à
seconder vos premiers efforts, à encourager votre goût nais-
sant, pour accélérer vos progrès dans un art qui contribue
- autant -

autant à l'instruction qu'aux plaisirs de cette société
dont vous êtes l'espoir.

C'est un vieux Soldat qui vous offre le dernier fruit
de ses travaux; un vieux Soldat qui a combattu long-temps sous
les étendards de notre ancienne République, et qui a l'erté pour
la défense de ses droits, plus de sang qu'il n'en coule maintenant
dans ses veines. Quarante cinq cicatrices attestent que
j'ai soutenu constamment, mais avec plus de courage que
de succès, l'honneur de la nation qui m'avait adopté,
et que j'ai toujours portée dans mon sein.

Mais Hélas! quels fruits ce bon peuple a-t-il retirés
de tant de travaux dans lesquels je ne me proposais d'autre
but que son intérêt et sa gloire? et que me reste-t-il à moi
même de la longue carrière que je lui ai consacrée? Rien,
que le souvenir du peu de bien que j'ai fait, et le regret
de n'avoir pu faire davantage. — Ajouter y pourrais-je
l'espoir d'arriver bientôt à la tombe qui m'attend. Heureux
si je pourrais y descendre au moment où j'écris! et dans

éans le vrai, quand, chargé d'années, d'ennuis, de chag.
et de tous les maux qui assiègent l'humanité, l'homme
n'a plus d'autre énergie que celle du caractère, et ne vit que
pour souffrir, la mort est un vrai bienfait, un bienfait sans
prix. Le monde que j'ai quitté avant qu'il me quittât, n'a
plus rien qui m'y attire. La faux du trépas a moissonné
tous ceux qui pouvaient me le faire aimer. Un seul ami
me restait encore^(a): il partageait mes infortunes et mes cha-
grins; il m'aiderait à supporter le poids de la vie. un acci-
dent funeste me l'a enlevé: Il ne me reste plus personne
qui daigne s'intéresser à moi, ou même s'informer si
j'existe encore. Isolé, sans appui, sans consolations,
inutile à moi-même et aux autres, puis-je désirer de
prolonger des jours qui ne feraient qu'ajouter de nouvelles
douleurs à celles qui m'accablent déjà?

Mais avant de vous quitter, j'ai voulu vous payer ce jus-
te tribut que vous doivent l'estime et le sentiment.

(a) le G.^{al} Divinatoire Scholnicki.

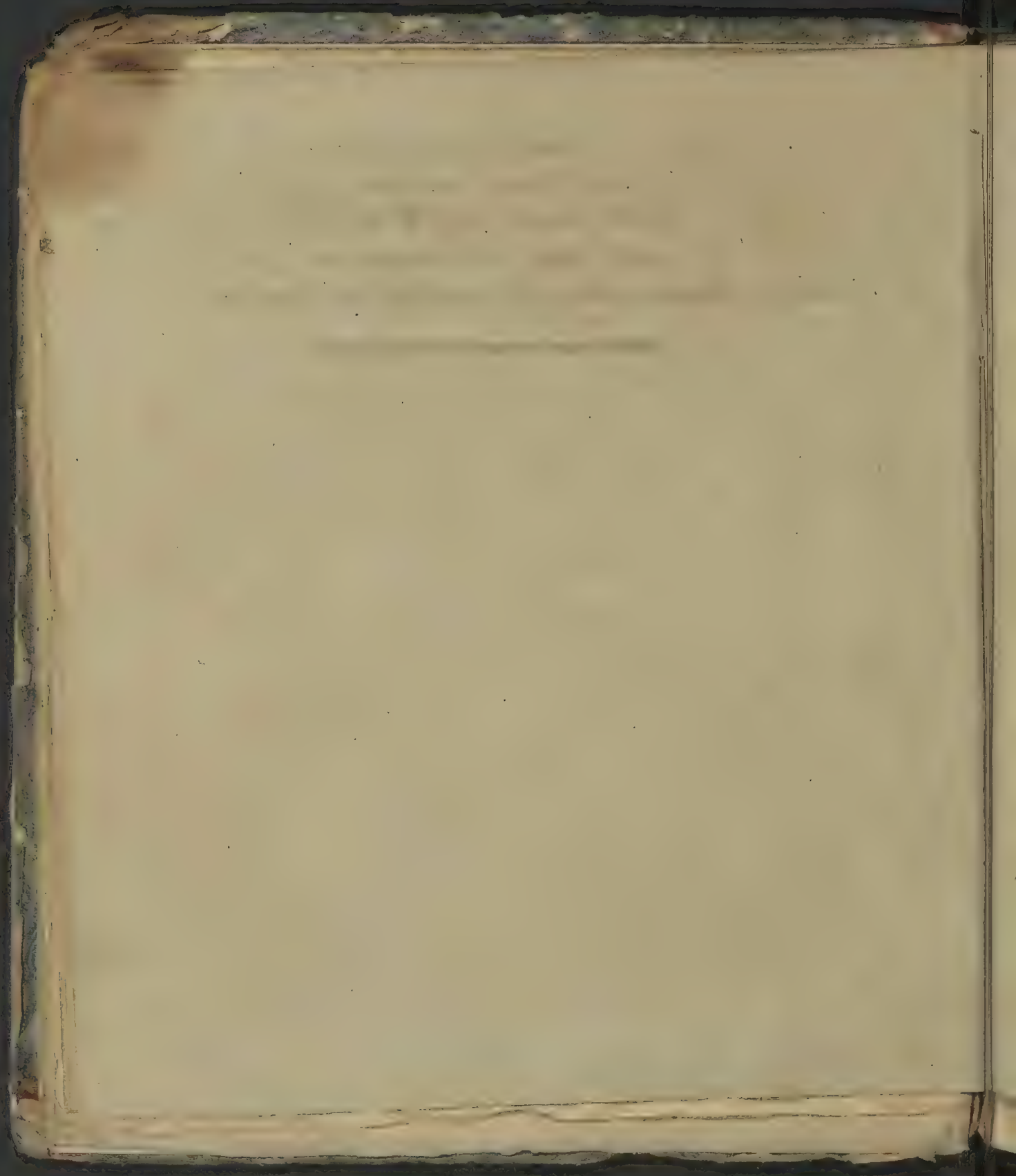
rs quitte envers vous comme envers la patrie que j'ai servie fidèle-
ment et de tous mes moyens, je pourrai m'endormir du sommeil de paix, et je
n'emporterai au tombeau ni regrets ni remords, car je n'aurai aucuns re-
proches à me faire.

Il ne me reste plus qu'à réclamer votre indulgence, ^{et j'en ai bien besoin}, car je ne puis me
le dissimuler, il règne d'un bout à l'autre de cet ouvrage un désordre si énorme,
qu'il serait bien difficile d'y retrouver la moindre trace du plan méthodique
que je m'étais proposé de suivre. Je l'avouerai même, ce n'est pas seulement
dans les réflexions, dans les idées et dans le style que règne cette confusion;
on la retrouve jusque dans la distribution des chapitres et des paragraphes.
Ils ont été si souvent transposés, ils ont tant de fois changé de place, qu'il vous
sera quelque fois difficile de saisir les rapports qui doivent exister entre eux.

Aussi, ce n'est pas proprement un ouvrage que je vous offre, c'est une suite
de matériaux qui vous coûteront la peine de feuilletter bien des volumes, et dans
lesquels vous retrouverez, par intervalles, et des préceptes et des exemples, dont
vous pourrez tirer parti dans l'occasion. Je desirais que par la suite vous
seriez plus sûr que la mienne, et que les années, les revers et les souffran-
ces n'aient pas autant affaibli, puisse retoucher ces matériaux, les as-
sembler avec plus de goût, et les coordonner de manière qu'il puisse en ré-
sulte un code plus régulier. Celui qui voudra bien me servir à l'inter-
prète, expliquer mes idées, et les rendre intelligibles, pourra faire plus
pour vous; mais ses intentions ne serviront ni plus de motifs ni plus
pour moi, son cœur ne sera pas plus dévoué que le mien.

Si la ^{conduite} ~~manière~~ des sentimens, si le desir vraiment sincère
de se rendre utile

ce se rendre utile peuvent donner du prix à un ouvrage, ce
essai, tout imparfait qu'il soit, aura peut-être quelque mérite à vos
yeux. Veuillez donc MM. l'agréer tel qu'il est, et croire aux senti-
ments d'estime et d'amitié que j'ai toujours eus pour vous, bien-
que je vous sois inconnu, et que j'emporterai au tombeau.



Et M^r Wolski

professeur de littérature française à L'école oratoire
de Varsovie,

en lui faisant parvenir cette brochure. (anonyme.)

Comme cet ouvrage n'a point été rédigé pour le public, dont probablement il n'obtiendrait pas les suffrages, mais pour les élèves à l'instruction desquels vous contribuez par vos travaux, vos conseils et vos exemples, je dois, M. en vous le communiquant, vous faire connaître le plan que je m'y suis proposé; et les raisons qui m'ont fait adopter une méthode, qui peut être ne saurera pas avec vos idées. Je dois surtout vous développer les motifs qui m'ont déterminé, contre toute espèce de raison, à me charger de ce travail qui était très au dessus de mes forces, et à m'imposer une tâche d'aussi longue haleine, à une époque où le dépérissement très sensible de mes forces eût dû me faire renoncer à toute entreprise de ce genre, persuadé comme je devais l'être, qu'il me semait impossible d'en sortir avec honneur. C'est en effet le seul moyen de me justifier, du moins à vos yeux, d'une démarche qui doit vous paraître de la plus haute incongruité.

Vous savez donc M. qu'étant à Lubow en 1810. J'y ébauchai, sur l'invitation de J. A. le P^{re} Czartoryski, un

Ouvrage à peu près du même genre que celui que je vous envoie, mais qui devait être borné à deux volumes. Lorsque ce travail fut achevé, il eut le bonheur de plaire à S. M. qui m'en témoigna sa satisfaction de vive voix et par écrit. Il obtint de même les suffrages de S. E. M^r le Sénateur Palatin C^{te} Potocki, alors président du Conseil d'Etat, et de la Commission de l'instruction publique, au par^{ti} hui ministre de cette même Commission et de celle des cultes, réunies, et président du sénat.

Le P^{re}. voulait faire imprimer cet ouvrage à ses frais; mais comme je me proposais de le retoucher et d'y mettre la dernière main, je me refusai à cette proposition, toute flatteuse qu'elle fût, et je me remis au travail, persuadé que je le terminerais en quelques mois. Mais les occupations publiques dont je me vis chargé à cette époque me forcèrent bientôt de renoncer à cette entreprise. L'an l'intervalle, quelques personnes qui, à l'exemple de mes deux Mécènes, consacraient à l'étude leurs moments de loisir, ayant désiré de parcourir le premier volume, le seul que le P^{re}. m'eût encore renvoyé, il passa successivement de main en main, et finit, au milieu de ces courtes multiplicités, par s'écrouler. Je ne sais où, et se trouve perdu, sans que j'aie pu jusqu'ici en découvrir la moindre trace.

La continuité

La continuité de mes travaux qui absorbaient tout
 tems, et le malheureux voyage que je fus obligé d'entreprendre dans u
 niers jours de 1813. à la suite du gouvernement et que je prolongerai jusqu'à
 deux années, me rendirent en quelque sorte insensible à cette perte. On m'ôt
 rent la possibilité d'y apporter remède. au surplus ^{comme} la mort de ma femme extir-
 pait pendant mon absence, j'avais perdu ^{tous} mes livres et mes manuscrits; un volume de plus
 ou de moins n'était plus rien pour moi.

ou le moins, n'estait plus rien pour moi.
 et mon retour, je trouvai à Varsovie le g^{al}. Divinowski, le seul
 ami véritable que j'eusse encore. nos anciennes liaisons se renouvelèrent; je m'attachai
 à sa personne, et je l'aiderai dans tous ses travaux, qui alors étaient d'un genre
 si différent de mon ouvrage sur le théâtre, que l'idée ne m'en revint pas même
 à l'esprit. — ce fut la tragédie de Rudyard qui me la rappela. Vous n'igno-
 rez pas plus que moi que cette nouvelle production fit écho à une foule de petites
 brochures pour et contre, qui inondèrent pendant quelques semaines la ville
 et les provinces. Le g^{al}. Sobolewicz s'était mis sur les rangs, et s'était déclaré contre
 la tragédie. ^{alors} toutes les critiques se tournèrent contre lui, et l'on sembla oublier M.
 Dmochowski, pour ne s'occuper que de son antagoniste. Le g^{al}. voulait répon-
 dre à ces pamphlets, (on ne pouvait guères leur donner un autre nom;) mais
 ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas d'entrer dans cette guerre
 de plume, qui était devenue très sérieuse et très envenimée. Il s'y engagea pour-
 tant à la fin, mais pour abréger son travail, il exigea de moi que je lui tra-
 casse une série de lois, des principes généraux et des règles de détail que nous ont
 transmis les meilleurs écrivains tant anciens modernes, et qui sont comme la pier-
 re de touche à laquelle les connaisseurs reconnaissent la qualité et les défauts
 de toutes les pièces de théâtre du haut genre, de la tragédie surtout.

Je me pictais à ses yeux, et je mis sur le champ la main à l'œuvre; mais
(a) auteur de l'ouvrage.

comme l'extrême faiblesse de ma santé entravait continuelle-
ment mes efforts, avant que j'eusse fini de rassembler mes matériaux
de nouvelles tragédies vinrent successivement enrichir la scène, at-
tirent à elles toute l'attention du public, et firent perdre ^{vue} ces
pour le moment celle que nous voulions soumettre à l'analyse,
l'après les principes que j'avais établis, et dont il ne restait plus
qu'à faire l'application.

De lors tout ce que j'avais écrit devenait inutile, il eût
 même été déplacé, car il n'offrait plus d'intérêt. J'allais jeter
 au feu tout ce fatras, quand tout à coup je me rappet-
 tai le volume égaré de mon ancien ouvrage. Il me vint à
 l'esprit que ces morceaux ramenés à un ordre plus métho-
 dique, et travaillés avec plus de soin pourraient le rempla-
 cer, et former suite avec la seconde partie qui était restée
 dans la bibliothèque de Putawy. Persuadé qu'un ouvrage
 de ce genre pourrait offrir quelques vues d'utilité aux éle-
 ves de l'école ^{de l'école} ~~de l'école~~ dramatique, je me décidai aussitôt, sans égarer
 pour l'anneantissement presque total de mes forces,
 à tout quitter pour me livrer exclusivement à ce travail,
 sauf la perte de temps qu'entraîneraient sans contredit, et même
 après souvent, les sacrifices que je serais encore obligé de faire à l'amitié.

Mais il fallait changer entièrement la forme de cet ei
et lui donner celle que réclamait sa nouvelle destination, c'est-
à-dire qu'il fallait le refaire en entier, et d'après un nouveau plan.
L'exécution de ce projet, tel que je venais de le concevoir, nécessitait
des recherches plus suivies, et m'entraîna dans une foule de direc-
tions que je n'avais pas prévues. À mesure que j'écrivais, mes vues
prenaient plus d'extension, les détails naissaient à chaque pas, pour ma
plume; les réflexions s'offraient comme d'elles-mêmes, les exemples s'accu-
mulaient; et les applications toujours plus multipliées devenaient
un résultat nécessaire; c'étaient les conséquences naturelles des prin-
cipes que j'avais mis en avant.

Les matières en matière, je me suis vu entraîné bien au de-
là des bornes que je m'étais fixées, et sans presque m'en aperce-
voir. Il s'est trouvé que j'avais, contre mon intention, rédigé trois
gros volumes au lieu d'un de médiocre étendue que je voulais donner.
D'après cela, vous concevez M. que ce travail ne ressemble en rien
à celui dont je m'étais chargé pour le ex^{te} Scholomicki, et proba-
blement il ne diffère pas moins de l'un que j'avais exécuté en
1810 et II. Sur l'invitation du Pce. Ex^{te} c'est en effet, un ouvrage
absolument neuf que je vous présente, et suivant toute apparence
il n'en sera pas meilleur pour cela, mais l'état de souffrances habituelles
auxquelles la nature m'a condamné porte mon excuse. Aussi je compte
sur votre indulgence M. et sur celle de vos collaborateurs; j'ai cru pouvoir

promettre de même de vos jeunes élèves, qu'à l'exemple de leurs
Mentors, ils compteront pour quelque chose mes bonnes intentions.

Au surplus, si tel qu'il est, cet essai ébauché à bâtons rompus, dans les
moments de relâche que me laissent les douleurs poignantes, qui me tourmen-
tent nuit et jour, peut accélérer leurs progrès, et leur applanir la carrière
qu'ils se sont ouverte, s'il peut faciliter leurs travaux, et leur faire atteindre
plus sûrement le but qu'ils se proposent, non seulement je ne regretterai
pas la peine qu'il m'a coûté, mais je me consolerais aisément de l'impuis-
sance où je suis d'en faire disparaître les nombreux défauts qui le dépa-
rent, et je saurai gré à ceux qui voudront bien se charger de ce fasti-
dieux travail.

Adieu, je finis comme Cicéron: Vale et me ama.

Paris ce 15 novembre 1818.

Avertissement.

Cet ouvrage comprendra quatre volumes de trois ou quatre cent pages chacun.

Le premier volume sera exclusivement consacré à la scène polonoise observée dans ses rapports historiques et littéraires. Je le diviserai en deux parties, qui seront sous-divisées elles-mêmes en plusieurs paragraphes, dont chacun présentera un objet distinct, quoique relatif au même sujet.

Dans la première partie, je tracerai un aperçu de l'histoire du théâtre de cette capitale, et je le suivrai sans interruption depuis son origine jusqu'à nos jours; ainsi j'en donnerai quelques détails sur son état passé et son état présent, et je tâcherai ^{-surtout-} de rendre sensibles les différences très marquées qui les distinguent. J'y joindrai par forme d'appendice ou de complément, un mot sur les ballets qui ont fait par intervalles, partie du spectacle, et je terminerai cette esquisse par l'histoire très abrégée des théâtres de provinces, qui se sont organisés plus tard, et à diverses époques.

Dans la seconde partie, je passerai en revue toutes les causes qui ont arrêté pendant les 25. ou 30. premières années, l'essor que le théâtre de Varsovie, le plus ancien et le mieux organisé de tous, semblait

leur prendre dès le commencement. Parmi ces causes, je distinguerai celles
ont du l'influence dangereuse qu'elles ont exercée si long tems, à des circonstances
momentanées, qui, déterminaient la politique, la malveillance ou le haras, et
qui, par une suite nécessaire, ont dû varier et enfin cesser avec elles. Je développerai
les moyens qu'on a employés, à diverses époques, pour lever ces obstacles,
et les succès, plus ou moins déçus, qu'ont eu les efforts des écrivains qui avaient
à cœur les progrès et l'honneur de la scène nationale. Quant à celles de ces
causes qui existent encore, et qui ont résisté jusqu'ici au pouvoir du tems,
à l'autorité de l'expérience, aux travaux soutenus des sçavans et des amateurs
du théâtre, je les discuterai aussi, mais moins en détail, parce qu'elles
sont un résultat naturel des premières, et je ne bornerai à faire bien
remarquer les dangers dont elles menacent la littérature dramatique.
Je proposerai ensuite les remèdes que je crois les plus efficaces, et les
plus propres à leur faire perdre cette funeste influence, et j'insisterai
principalement sur les précautions qu'il convient de prendre dans l'emploi qu'on
se proposerait de faire des moyens que j'indiquerai.

Mais comme ces moyens ne seraient pas tous d'une exécution
aussi facile; comme, d'ailleurs, tous ne répondraient pas également à
l'espoir qu'on en aurait conçu, surtout dans les circonstances critiques où
nous nous trouvons encore, je ne soumettrai à la discussion, pour le
moment, que ceux qui sont le plus à notre portée, qui s'accordent le
mieux avec les conjonctures présentes, et qui produiraient plus à
coup sûr les heureux effets qu'on a droit de s'en promettre.

Le titre que j'ai donné à la première partie de ce volume, annonce
que je ne me suis pas proposé de tracer une *histoire* raisonnée des théâtres de l'é-
ci, les bornes que j'ai dû me prescrire, me permettaient à peine d'acquiescer en app-
ce, les révolutions plus marquantes par lesquelles celui de l'art ^{notamment} parois-
d'atteindre le degré de perfection auquel il est parvenu de nos jours, et qui lui
présage pour l'avenir des succès plus brillants encore. Et dans le vrai, bien que
son origine ne remonte guère, au delà d'un demi-siècle, si j'avais voulu par-
courir toutes les vicissitudes que lui ont fait éprouver successivement les progrès
de la civilisation, des lettres et du goût, la réforme des lois, des mœurs et des usa-
ges, l'influence des opinions politiques, civiles, religieuses et morales, les varia-
tions continuelles des habitudes, des goûts et des modes, le pouvoir souvent despotique
des préjugés nationaux et individuels, anciens ou récents, les changements multi-
pliés introduits dans la marche du gouvernement, et dans les formes de l'admi-
nistration; ou telles autres causes de ce genre: ces vicissitudes, toutes insensibles,
quelles paraissent, et malgré le peu d'importance qu'on leur attribue, m'au-
raient infailliblement entraîné dans une foule de discussions que ne com-
porte point un opus de la nature de celui-ci, et que je devais par consé-
quent m'interdire.

D'ailleurs quel qu'intérêt que j'aie eue de leur prêter, j'aurais dû
pu fixer l'attention des lecteurs, de ceux surtout qui ont été témoins de
ces faibles commencements. En effet, cette première aurore a jeté si peu
d'éclat, que l'on peut sans scrupule ne la montrer que dans le lointain.
En conséquence, j'ai eu devoir me transporter, après avoir hasardé quelques
gers détails, à l'époque où nous l'avons vu répandre un jour moins incertain
et plus pur. C'est de ce point central que j'ai observé toutes les gradations
par lesquelles

laquelle notre théâtre a passé, dans les dernières années surtout, avant de
se l'affranchir des entraves qui retenaient son essor.

Après avoir tiré de ces premières données toutes les conséquences qui en
résultent naturellement; après avoir apprécié à leur juste valeur les efforts
que nos écrivains et nos artistes ont faits depuis ce moment pour triompher de tant
de difficultés qui paraissaient insurmontables, on pourra en séduire aise-
ment et avec assurance, ceux que probablement il tenteront par la suite,
pour s'élever au niveau des modèles qu'ils se sont proposés, mais
qu'ils n'ont pu encore imiter que de loin.

(a) Dans le second volume je ferai connaître l'objet de l'art
dramatique en général; le but qu'il se propose, le mode d'après lequel
il a été traité chez les diverses nations de l'antiquité et des temps
modernes; si qu'il convient l'adopter en Pologne, les différences qui
doivent distinguer sa marche de celle que suivraient les Grecs; les
sources où nos auteurs doivent puiser, s'ils veulent donner à leurs
ouvrages, ce caractère de nationalité qui leur convient essen-
tiellement; enfin la manière dont ils peuvent adapter à la scène
polonoise, lorsque des circonstances impérieuses les y forcent,
quelques unes des productions qui jouissent d'une certaine con-
sédération sur des théâtres étrangers.

C'est sur ce principe que je fonderai l'idée que je
veux donner de celles de nos pièces de théâtre que quelques pré-

(a) comme toutes les matières non fermées dans cet article tiennent par un rapport
plus direct aux principes généraux et aux règles de détail que je voulais discuter
dans le 3^e tome, j'ai eu devoir les renvoyer placées à la tête de ce volume et com-
mencer celui-ci par l'analyse dont je parle dans l'article suivant.

prétendus amateurs appellent les richesses du répertoire; richesses, à
depuis près de cinquante ans, et qui malgré la prodigalité avec laquelle on en us-
disaient jamais, richesses auxquelles on pourrait du moins pour la plus grande
partie) après s'être appliqué ce qu'on dit des ressources de certains gens,
qui ont l'art de se faire un revenu de leurs dettes.

Au surplus, parmi ces richesses tant variées que foules, je ne compterais
quière que les pièces qui ont paru durant la cour des vingt dernières
années. mais comme, à certaines époques, ces ouvrages se sont multipliés
à un point si excessif, qu'on pourrait en faire un vrai catalogue de
librairie, on présume bien que dans ce grand nombre, il doit s'en trou-
ver beaucoup qui ne méritent nullement la place honorable qu'une
basse flatterie leur a assignée, et qu'ils conserveront jusqu'à ce jour. Si on
voulait en élaguer tout ce qui est faux or et clinquant, ces prétendus
trésors se réduiraient à peu de chose. Ils perdraient bien davantage
encore, si on voulait les braver, comme on le devrait, aux pièces vrai-
ment nationales, et si, choisissant ensuite parmi les autres ce qui se trou-
verait de meilleur et de plus propre à la représentation, on en formait
comme un répertoire à part, qui au besoin, et dans quelques cir-
constances, servirait comme d'auxiliaire au vrai répertoire.

C'est toutefois ce que je me permettrai de fixer dans le choix
des ouvrages que j'y citerai; encore même me renfermerai-je dans
un cercle très étroit et ne soumettrai-je à l'analyse que ceux qui
pourront y être ^{analysés sans} ~~donner~~ ^{sans trop} perdre trop sensiblement dans l'opinion

me. En effet, voulant rester fidèle au principe que j'ai adopté, je
pourrai admettre que des pièces originales, et qui portent l'empreinte
du terroir qui les a vu naître.

Cependant, puisque le goût de la nouveauté et la manie de l'imi-
tation sont parvenus à introduire sur la scène tous les genres possi-
bles, les plus difficiles même, et ceux qui n'ont pu s'enrichir d'aucun
que sur les théâtres les plus riches en ressources et les plus célèbres, je se-
rai obligé de les parcourir à tous, ne fût-ce que pour en donner au
moins une légère idée à ceux qui ne les connaissent que par ouï-dire.
mais je ne m'attacherais réellement qu'aux ouvrages qui, par un suite
de la nature des sujets qu'ils présentent, du mode d'après lequel ils sont
traités, et des formes heureuses qu'on a su leur prêter, ont du s'as-
surer ici une espèce de prééminence, et peuvent s'y promettre
un succès plus marquant et plus durable. Ces ouvrages, qui, sans être
prioritativement nationaux, méritent toute fois qu'on leur attache
une certaine importance, sont ceux qui se rapprochent le plus
des goûts dominants, qui se trouvent en harmonie avec les mœurs
et les usages du jour, qui cadrent avec le bon de nos sociétés, qui sont
vraiment d'accord avec le caractère général de la nation, qui sont
faits pour notre théâtre, à tel qu'il est à l'époque où nous vivons,
en rapport avec les talents et les moyens de nos artistes, et susceptibles
d'une représentation qui leur conserve toute la dignité qu'ils
doivent avoir; dignité qui constitue en partie leur mérite réel.

14
Mais ces ouvrages même auxquels je donne une espèce de pré-
rence, bien que je les regarde comme étrangers à notre Littérature
tigue, je les renfermerai dans le cercle trop sévèrement circonscrit
de ~~certains~~ ^{certains} amateurs, des trois genres que je crois les seuls admissibles chez nous,
je veux dire du genre tragique, du comique de caractère et d'intrigue, et de
ce qu'on est convenu d'appeler petites pièces; car il en faut ici comme dans
toutes les autres capitales, à la suite de celles du haut genre, ne fût-ce que
pour délasser l'attention soutenue qu'exigent ces dernières, et surtout pour
amuser ceux des spectateurs qui n'ont pas un goût très décidé pour les
productions sérieuses.

Quant au drame, sans l'admettre positivement, je ne serais peut-
être éloigné de le laisser pour, par intervalles, de l'avis qu'il s'est mên-
agé sur la scène; parce qu'il je suis pleinement convaincu qu'on pour-
rait lui donner ici beaucoup plus d'intérêt qu'il n'en a communément,
et qu'il serait très facile à nos écrivains de le ramener à des formes
vraiment nationales. A cette condition, tous les connaisseurs, tous
les gens de goût le verraient avec plaisir occuper dans cette classe
honorable, une place qu'il mériterait à tous égards. mais cette
condition même entraînerait l'exclusion de tous ces drames allemands
et français, qu'on adgila sans choix qu'on traduit en courant, et qu'on
entasse pêle-mêle au répertoire, sans autre objet que d'augmenter
le nombre déjà trop considérable des pièces qu'il renferme, comme
si la quantité déterminait le mérite des productions littéraires,
aux yeux des savans qui savent apprécier à leur juste valeur, tout

qui appartient au domaine des sciences, et des arts.

Ce plus forte raison rejetterai-je de cette classe intéressante, tous ces ouvrages de pur appareil qui supposent une surabondance de moyens qu'il est impossible de se procurer ici. Ces créations plus brillantes qu'utiles ne peuvent s'annoncer avec un certain éclat et se soutenir, que chez un peuple riche, magnifique, avide de nouveautés dans les arts comme dans ses plaisirs, qui peut se livrer à toutes les fantaisies du luxe, et qui rassemble de tout, cherche sans cesse, paye au poids de l'or, et rassemble autour de lui, toutes les jouissances dont le raffinement peut réveiller des sens émaillés; chez un peuple enfin à la fois doué pour les arts et l'industrie toujours docile, peuvent créer chaque jour de nouveaux chefs-d'œuvre, en un mot chez un peuple tel que les Français, les Italiens et les Anglois même, quand ils perdent de vue leurs spéculations politiques et commerciales, pour se livrer à leurs plaisirs sans contrainte et sans distraction.

D'après cela je crois, et avec quelque fondement, que nous desirons nous interdire et ces grands opéras, et ces drames héroïques, et ces mélodrames, et même ces ballets, ces pantomimes du haut genre, en plusieurs actes; et avec intrigue, épisodes et dénouement, qu'on a tenté de naturaliser sur notre théâtre, mais qui n'ont

Jamais pu y réussir, parce que le défaut presque total de res-
ces n'a jamais permis de leur donner ce ton de magnificence
cette pompe, cette dignité qu'ils ^{exigent} réclament impérieusement;
parce qu'il est impossible d'atteindre au degré de perfection
que réclame la représentation elle-même, indépendam-
ment de tous les accessoires obligés qu'il faut absolument
y joindre. La musique, le chant simple et combiné, l'ac-
compagnement, la coordination euphonique des chœurs,
la danse, la formation, la pose, le mouvement d'assise ou
locomotif des groupes, le jeu des machines, les décorations, les
draperies, l'entente des couleurs, les costumes, les grands
effets résultant du mode de l'éclairage &c. &c. tout cela
est trop imparfait chez nous, et d'ailleurs trop mesquin,
et trop peu soigné quant à l'exécution, faute d'artistes,
d'ouvriers, de matériaux et d'emplacement, pour qu'on
puisse s'en promettre ces résultats étonnans et presque in-
croyables qu'ils produisent sans travail et presque d'eux-
même, en France et en Italie.

Ainsi, quelques efforts que nous fassions, tous ces genres
de spectacles resteront toujours ici très au dessous de ce qu'ils
doivent être, à moins d'une révolution à laquelle nous

pouvons qu'en nous attendre pour le moment; d'une révolution qui portât tout d'un coup notre théâtre à un point de supériorité tel, qu'il pût rivaliser avec succès les grands théâtres de France et d'Italie; et même s'élever au niveau de l'Académie royale de Musique (de Paris) mais comme ces changemens heureux, quoique possibles dans le fait, sont probablement plus éloignés qu'on ne l'imagine, jusqu'à ce qu'ils s'effectuent, je persisterai toujours dans l'opinion que j'ai avancée, et je persisterai à croire. Savoir que nous devons renoncer à toutes les pièces de ce genre, pour un temps indéfini, et attendre pour en hararder l'essai, que nous ayons sous la main tous les moyens de leur prêter cet appareil imposant sans lequel les ouvrages les plus achevés ne seraient que des Colifichets ridicules, sans graces et sans agrément.

La préférence presque exclusive que je donnerai surtout aux productions originales, à celles surtout qui portent ce type de nationalité, que l'on doit regarder comme leur caractère le plus essentiel, n'est point du tout une innovation, comme on serait peut-être tenté de le croire. L'histoire du théâtre prouve que nos plus anciens auteurs dramatiques (j'entends ceux qui méritent réellement ce titre honorable.) ont senti dès les premiers instans de l'ouverture de la scène, la nécessité de s'astreindre à cette marche, et de la suivre constamment, si on voulait

attacher une certaine importance aux représentations, les, les forcer en quelque sorte de remplir leur véritable destination, et les porter ainsi, par degrés, au terme qu'elles peuvent et qu'elles doivent atteindre. quelques uns de ces écrivains ont même calculé avec assez de justice tous les avantages, qui résulteraient de cette méthode, et pour la nation en général et pour les diverses classes de citoyens qui en font partie. que dir-je! la plupart de leurs ouvrages, annoncent évidemment qu'ils ont tenté eux-mêmes, et à plusieurs reprises, d'adopter ce mode de composition et de le généraliser. Mais la crise des circonstances, l'état d'imperfection dans lequel languissaient alors les sciences et les arts, la disette de bons modèles, le défaut d'encouragement, le peu de considération dont jouissaient les personnes qui consacraient leurs talens au théâtre, non seulement les acteurs, mais les auteurs eux-mêmes, les prestiges erronés de l'opinion, l'ascendant historique qu'avait pris le préjugé qu'ils avaient à combattre: tout enfin concourait à paralyser leurs efforts, et devait les rendre infructueux. aussi, tous les efforts qu'ils ont tentés, par intervalles, n'ont-ils eu d'autre effet que de perpétuer jusqu'à nous le souvenir pénible de ces vaines tentatives, et du peu de succès qu'elles ont obtenu. Toutefois nous devons leur savoir gré de leurs bonnes intentions.

Dans le troisième ^{volum} chapitre je ferai connaître l'objet de l'art dramatique en général, le but qu'il se propose, la route qu'il suit

pour l'atteindre; le mode d'après lequel il a été traité chez les divers
nations de l'antiquité et des temps modernes; celui qu'il convient d'a-
dopter en Pologne; les différences qui doivent y distinguer sa marche
de celle qui suivraient les Grecs; les sources où nos auteurs doivent
puiser, tant pour le comique du haut genre que pour le tra-
gique, s'ils veulent donner à leurs ouvrages ce caractère
de nationalité qui peut seul leur mériter une vraie con-
sécration; La manière dont ils peuvent adapter à la scène
polonaise, lorsque le défaut de pièces originales le, y contraint
quelques unes des productions qui jouissent sur ^{certains} théâtre
étrangers, d'une célébrité qui leur donne des droits incon-
testables à cette préférence; les divisions qu'ils doivent éta-
blir dans leurs poèmes scéniques, suivant le genre de cha-
cun; L'ordre qu'il convient de suivre dans la distribution de
leurs diverses parties &c. &c. Ces divers objets occuperont
les quatre premiers chapitres, et ils y seront traités dans
tous leurs détails.

Dans les huit chapitres suivans je développerai
les principes généraux et les règles de détail qui sont d'une
observation strictement rigoureuse dans les pièces du
haut genre, et particulièrement dans le tragique à la
discussio

à la discussion duquel je m'attacherai presque exclus
dans ce volume, non seulement parce qu'il est le premier et
le noble de tous les genres, mais aussi parce qu'il est le seul que je
m'étois proposé de traiter dans cet ouvrage, lorsque j'en ai
conçu et arrangé le plan. aussi est-ce le seul pour lequel
j'avais rassemblé des matériaux: tous les articles qui forment
la premier et le second volume, et qui ont un rapport plus
direct au théâtre de la capitale (et par contre-coup, à ceux
des provinces.) sont des morceaux sur-ajoutés qui, pour la
pluspart, se sont présentés successivement dans le cours
de mon travail, et que j'ai rédigés au hasard et sans au-
cun but déterminé, à mesure qu'ils sont venus se ranger
sous ma plume.

Le reste du volume renfermera ces matériaux dont
j'ai parlé dans l'article ci-dessus, et qui tous rentrent
dans le plan que je m'étais tracé. J'y discuterai tout ce
qui a trait à la nature des sujets que l'on veut mettre en scène; -
ceux auxquels on peut puiser avec plus de confiance, au
choix qu'il convient de faire des fastes, des monuments,
et des traditions qui peuvent les fournir; à l'ordre qui doit
régner -

regner dans la distribution de leur ensemble et de leurs détails
et dans la disposition générale des objets scéniques qui s'y
rattachent. J'y expliquerai tout ce qui constitue réellement
l'essence du drame tragique, et quelque fois même du haut co-
mique de caractères; comme la clarté de l'exposition;
la conduite de l'intrigue; le choix des épisodes; le naturel
du dévouement; l'observation des unités, le ton de digni-
té soutenu des caractères dominants et même inférieurs; la
liaison entre les scènes, et entre elles et les actes dont elles font partie;
le fonds de vérité ou de vraisemblance (suivant les cas) des
faits sur lesquels reposent l'action principale et les actions sé-
condaires; les vraies sources et les principaux mobiles de ce
qu'on appelle au théâtre, intérêt général et particulier;
^{en un mot,} enfin la marche qu'il convient de suivre pour établir
entre toutes les parties du drame, une harmonie si par-
faite et si constamment soutenue, qu'il en résulte un tout
bien proportionné, un ensemble plein d'expression et
de vie, une action enfin bien nourrie, où tout soit en
mouvement, et qui n'offre ni disparates, ni même au-
cunes espèces de dissonances.

J'y esquisserai aussi les qualités du second ordre qui

Sans constituer le mérite essentiel de la tragédie, ni même du haut comique de caractère, contribuent toutefois à donner un plus haut degré de perfection : comme l'élégance du style, la pureté de la diction, le nerf et l'énergie des expressions et des tournures, la clarté et la précision du dialogue, observé en lui-même et dans ses rapports avec l'objet qu'on s'y propose, l'harmonie de la versification, la magnificence des tableaux et des images, la sublimité des sentences et des maximes, ^{L'utilité s'en tire} le choix des exemples sagement adaptés au sujet du drame, l'heureux choix des situations, cette fraîcheur de coloris qui fait embellir qui fait ressortir ^{jusqu'au plus faible} nuances, jusqu'aux teintes les plus imperceptibles, dans ces descriptions qui tiennent ~~nuances et les teintes dans toutes les descriptions qui font partie~~ du romantique, et qui sont l'âme de la peinture picturale, &c. &c. Tous ces objets, bien qu'ils ne soient que de simples accessoires dans le drame, lui communiquent cependant un très haut relief, et lui prêtent ce ton de couleur qui donne la vie et le mouvement à l'action.

Dans le quatrième volume je rassemblerai sous divers titres, tout ce qui tient à la représentation théâtrale, tout ce qui constitue ce que nous nommons accessoires, dans le jeu des pièces de quel que genre que ce soit, tragédies, comédies, drames, opéras &c. après avoir détaillé dans le troisième volume tous les principes et les règles qui sont d'une observation stricte dans la composition des pièces de théâtre,

et tout naturel de faire connaître de même celles qui doivent
servir de guide dans leur exécution. D'après ce principe, je décrirai
successivement et avec une certaine étendue: 1. tout ce qui est propre à donner
à la représentation plus d'énergie, d'expression et de saillant.
2. tout ce qui peut contribuer à son embellissement.

I.) quant au premier objet, (l'énergie et l'expression)
J'analyserai tout ce qui peut renforcer l'action du drame
 lorsqu'il est mis en scène, tout ce qui peut ajouter à l'intérêt
 qu'il doit produire par lui-même, et faire sur les sens du
 spectateur une impression assez forte, pour qu'elle puisse
 se pénétrer jusqu'à l'imagination. Telles sont assez générale-
 ment l'entrée en scène et la sortie de l'acteur: - sa
 pose: - sa tenue: - son maintien propre et relatif: - son
 mouvement locomotif ou d'assise: - la convenance de son
 action avec celle des personnages en rapport avec lui: - ses
 gestes simples ou de caractère: - son jeu articulé ou muet
 - l'air et le ton de sa physionomie accommodée au degré
 des violences des passions qu'il exprime: - la langage de ses
 yeux: - la conformité avec les sentiments qu'il doit rendre
 l'intelligence avec laquelle il varie ses mouvements et son
 action à chaque scène, à chaque reprise, et quelque fois

même à chaque vers, à chaque hémistiche; - enfin l'art
plus difficile de tous, même pour un acteur consommé, est
de s'identifier si intimement avec le personnage rôle dont il est
chargé, qu'il ne s'y écarte jamais de la ligne qu'il a dû se
tracer, et qu'il soutienne constamment jusqu'à la fin de la re-
présentation, le caractère du héros qu'il représente, en suppo-
sant toutefois, (ce qui n'est pas toujours vrai ici) que ce rôle
lui convienne réellement, qu'il ne soit pas au dessus de ses
moyens, et qu'il ne contraste ni avec son âge, ni avec sa figure.

La déclamation aura son article à part, et sera ^{même} traitée
avec un peu plus d'étendue que les autres. après avoir
développé les différens caractères qu'elle doit prendre, dans
la bouche de l'acteur, suivant la nature et le degré ^{de véhémence} d'in-
tensité des passions qu'il ^{peut} exprimer, je soumettrai, en
quelque sorte au calcul tous les modes d'intonation, de
soutenu, d'inflections et de chûtes que la voix doit rendre
sensibles dans le discours rythmique comme dans le
chant, par la variété de ses modulations, et j'en dé-
duirai, d'après l'échelle de comparaison que je me suis
tracée, le degré de force et d'intensité des passions et des
mouvements que l'artiste aura exprimés.... toutes ces don-
nées dont l'évidence est incontestable, je les présenterai

ne les moyens les plus propres à fixer l'attention du spectateur, à
appeler à ses yeux l'intérêt qui fait naître le sujet du poème, à
donner aux grandes sensations qui en sont le résultat, ce ton de natu-
rel et de vérité qui seul peut les faire ressortir, à nourrir l'illusion,
et surtout à séduire les yeux et les oreilles, Juges-nés de toute ré-
présentation théâtrale, et dont la décision reste presque toujours
sans appel, tant que le poème n'est pas livré à l'impression.
2.) Pour ce qui concerne le second objet, (l'embellissement) j'en-
tendrai dans les détails les plus circonstanciés sur toute ce qui a trait
aux accessoires qu'on peut appeler extérieurs, et qui bien qu'ils
paraissent encore plus étrangers que les précédents, au jeu de la
pièce, contribuent toutefois, et pour le moins autant, à captiver
les suffrages d'un auditoire qui consulte plus ses sens que la réflexion.
Tels sont les corps de théâtre amenés à propos: - les changements
de scène improvisés: - la jeu des machines: - les décorations:
les draperies: - les costumes: - la pose et le goût de peinture des ciels
et des toiles, d'avant-scène, de fond et d'arrière-fond: - le choix
et l'entente des couleurs: - la manière de les mélanger et de
les apporter d'après leur sympathie ou leur antipathie, dans tous
les objets mobiles, ou non qui garnissent le devant de la scène.
L'art qu'on doit mettre dans la disposition du luminaire, et dans
la direction des reflets de lumière sur les points qui doivent être
plus ou moins éclairés: - la formation, le placement et l'as-
pect des groupes: - l'air de mobilité et d'action des personnages.

muets, malgré leur fixité et leur défaut de mouvement.
la manière de disposer tous ces objets, ^{telle sorte} de ~~manière~~ que chacun occu-
pât réellement la place que l'art et le goût lui ont destinée. Et

J'ai déterminé ensuite les rapports et les convenances, qui
doivent exister entre ces divers ornemens pris en masse et en détail,
et je montrerai quand et comment ces convenances contribuent
à la décoration de la scène. On verra quelles prêtent plus ou
moins à l'illusion, suivant la nature et l'objet des pièces
qu'on y joue, et que l'effet qu'elles produisent sur les sens, dès
la première coup d'œil, ajoute un très haut degré d'énergie
aux sensations que produit le drame lui-même.

Les grands-opéras, les opéras comiques et autres pièces
de ce genre, dont la musique et le chant font l'essence et
le principal mérite, auront un article à part, parce qu'ils dif-
fèrent essentiellement des poèmes dont la déclamation fait
la base. J'y hararderai quelques idées sur la musique en
général, sur le rythme, tel qu'il étoit observé chez les anciens,
sur la nature et les effets de l'harmonie, de la mélodie
et de la mélancolie, et j'en déduirai les principes, qui doivent
y servir de règle. Je traiterai ^{ensuite} des ballets, simples, des fêtes
et des divertissemens qui peuvent s'allier aux drames
héroïques, historiques, allégoriques, ou tels autres d'un genre
analogue, comme aux opéras comiques, aux mélodrames, &c.
Deli y pafferai

là je passerai aux ballets vraiment Lyriques, et aux
antonnimes du haut genre et en plusieurs actes; deux sor-
tes de spectacles qui bien que différens entre eux, à plus d'un
égard, marchent cependant ensemble, et ne peuvent même
exister l'un sans l'autre. Je les observerai sous un double
rapport qui leur est également propre, et comme drames
complets offrant par eux-mêmes une action suivie, une
intrigue, des épisodes et un dénouement, et comme faisant
partie des grand-opéras, à l'embellissement desquels ils con-
tribuent très puissamment. quelques observations courtes
mais lumineuses sur la danse simple et figurée, sur
les entrées, les quadrilles &c, sur les gestes naturels et d'in-
stitution qui font l'ame de ce genre de spectacles,
termineront cet article.

Observations sur l'art dramatique
Considéré dans ses développemens —
généraux et dans ses rapports particuliers
avec la scène polonoise.

Tome premier

Contenant tout ce qui se lie par un rapport
quelconque aux divers théâtres de Pologne,
et particulièrement à celui de la Capitale.

Mihi Otto, Galba, Vitellius
nec beneficio nec injuriâ cogniti.

Tae: ann: —

Première partie
Essai sur l'histoire de la scène polonoise

Chap. : I.

Origine du théâtre de Varsovie: - Jée des
vicissitudes qu'il a éprouvées depuis son établis-
-sement jusqu'à nos jours.

Si l'on pouvait juger de l'ancienneté d'un théâtre,
par celle de quelques mauvaises pièces que le hasard ou peut
être le mauvais goût du siècle, bien plus que leur mérite réel,
ont fait parvenir jusqu'à nous; le théâtre polonois pourrait
à cet égard, disputer à ceux d'Espagne, et d'Italie, la préé-
minence qu'ils s'attribuent, quelques bien fondés que soient
les titres qu'ils font valoir. En effet, son origine remon-
terait aux premières années du règne de Sigismond I.
et peut être plus haut. A cette époque, un poète atta-
ché à la cour de ce monarque, et dont cependant

L'histoire ne nous a pas conservé le nom, si paraître une espèce de drame en cinq actes, dont chacun, le premier surtout, aurait pu fournir la matière de deux ou trois. Il le décore du nom de tragédie, et lui donna pour titre: Pamela ^(a) le chef-d'œuvre (l'auteur au moins le donnait pour tel) était dédié au Roi, et l'on peut juger au style de l'épître dédicatoire, que cet écrivain, tout médiocre qu'il fût, avait un emploi auprès du Monarque, et vivait comme beaucoup d'autres, de ses bienfaits. Cette tragédie fut imprimée à Cracovie, et l'auteur, ou peut-être Sigismond lui-même, en fit

(a.) Ce titre doit paraître singulier et même bizarre, à moins de supposer que l'auteur n'en ait fait une énigme dont il ne nous a pas donné le mot. En effet, le nom de Pamela, soit qu'on le prenne pour un nom propre, ou pour un nom de baptême, ne s'accorde nullement avec l'analogie de la langue Polonaise telle qu'elle se parlait alors, et qu'elle se parle ^{même} encore ^{de nos jours}. Aujourd'hui, (car il faut en convenir, c'est le seul idiome de l'Europe qui s'est parvenu à un si haut degré de perfection, qu'un espace de plus de 300. ans n'a pu rien ajouter ni à sa fécondité ni à son énergie, si même il n'a pas affaibli l'un et l'autre, en voulant l'embellir et lui prêter plus d'élégance.) D'un autre côté, ce nom ne se retrouve, même à cette époque, dans aucune famille du pays, dont les plus anciennes archives fassent mention; or, comme le choix du sujet et le mode d'exécution annoncent que l'auteur a prétendu donner une pièce nationale, on ^{il aurait dû s'en garder} doit présumer qu'il a porté ce sujet dans les annales les plus répandues alors, comme il a tâché de l'adapter aux mœurs de son siècle. — On me dira que la Pamela de Richardson est dans le même cas. Je pourrais répondre par la négative: En effet, cette production qui fait honneur à la littérature anglaise, ne porte aucun caractère de nationalité. C'est une fiction purement allégorique qui offre à toutes les âges, à toutes les conditions, dans quelque pays, et quelque siècle que ce soit, des leçons de morale et des exemples de vertu qu'on ne

remettre plusieurs exemplaires à la bibliothèque de l'université. Il
s'en trouvait encore deux en en 1786-7. quand je quittai par les ordres
du feu Roi, cette bibliothèque à laquelle je travaillais alors, pour m'en-
rander à Varsovie.

Au premier coup-d'œil, on serait tenté de croire que
l'auteur polonais avait voulu prendre pour modèles, les tragi-
ques grecs, non pour le choix du sujet, (car, je l'ai dit, il était
absolument national) mais pour la manière de le traiter,
qui se rapproche, à quelques égards, du mode qu'ils avaient adop-
té. mais après l'avoir lu et s'être bien convaincu qu'il n'a
suivi en rien les principes ^{consacrés} ~~adoptés~~ par ces écrivains si juste-
ment célèbres, on revient de son erreur, au moins de sup-
poser que, peu familiarisé avec la marche de ces nou-
veaux guides, il s'est fourvoyé dans sa route, et n'a pu sui-
vre leurs traces. En effet, tout dans cette tragédie, s'annon-
ce sous des formes extraordinaires, qui précèdent le grandiose,
et qui ne sont ^{toutefois} réellement que gigantesques. on y trouve
beaucoup plus d'enflure, de quindis et de faux sublime que
dans aucun des anciens poèmes grecs. auxquels on reproche
le plus justement ces défauts. tout y sort de la nature, tout y
choque, non seulement la vérité, mais même les simples
peut-être admirer, et qui, même de nos jours, produiraient les
plus heureux résultats, si la corruption des mœurs nous permettait
de les imiter. mais du reste, les faits consignés dans ce roman ne tien-
nent par aucun rapport ni à l'histoire du siècle où il a paru, ni à
celle des siècles antérieurs. — au surplus, on n'imaginera pas sans
doute que le poème polonais ait fourni au bout de près de 300. ans, le
fond, ou même le cadre de l'ouvrage anglais.

semblances: ce ne sont que monstruosités. ^{aussi} mais ces mira-
cles, ces prodiges, ces phénomènes qui s'y entassent, qui s'y
présentent avec aussi peu d'ordre que de goût, sont d'un genre
un peu différent de ceux qu'on admire dans les ouvrages
d'Eschille, d'Euripide et de Sophocle. Ce que le destin, les
divinités, du premier ordre, les demi-dieux et quelque fois des
héros d'une classe supérieure exécutent dans les tragédies grec-
ques, ces événements extraordinaires, ces faits surnaturels
qui décèlent partout le pouvoir d'une puissance suprême
à laquelle rien ne peut résister; tout cela, dans la trage-
die polonaise, est l'ouvrage de sorciers et de magiciens, qui
par la seule force de leurs enchantements, opèrent des
merveilles plus étonnantes que rien ont jamais pu produire
les génies et les fées des mille et une nuits et de tous les
contes Arabes. ^{toutefois} Malgré tous ces défauts, ce n'en est pas
moins une tragédie, et une tragédie très ancienne, qui
prouve qu'à cette époque reculée, on avait déjà une
idée ou plutôt une espèce de pressentiment de cet art
sublime, qui ne pouvait se perfectionner ici qu'après
de longs et de nombreux essais.

Quelques années plus tard, un autre poète dont nous
ignorons de même le nom, donna un second poème

tragique, mais d'un genre très différent, quoique du reste mal construit, et dont le sujet était réellement tiré de l'histoire grecque. Il avait pour titre: Alexandre le grand.^(a) Ce n'était point le pacificateur de la Grèce, le vainqueur de Darius et du souverain de l'Indoustan, le dominateur de l'Asie et de l'Afrique: non; ces sortes de sujets sont usés et trop communs: c'était l'amant d'une Reine des Amazones, et un amant aussi froid, aussi languoureux, et beaucoup plus bavard que ceux qu'on admirait jadis dans les Volu-
neux.

(a) La bibliothèque de l'université de Cracovie possédait aussi deux exemplaires de ce poème: imprimé cinq ans plus tard, et même en assez beaux caractères. J'y avais retrouvé en outre une copie manuscrite, mais très bien conservée, d'une troisième tragédie (dont je parlerai plus bas) laquelle portait en tête le nom de Kochanowski. — Lorsque cette ville passa sous la domination des Autrichiens, à la suite du second démembrement de la Pologne, en 1793. ces trois antiques monuments qui, malgré leur imperfection, pouvaient au moins donner une idée du goût qui régnait alors dans la littérature dramatique, disparurent entièrement, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages du même genre. Cette perte au reste existait moins de regret, si des mains sacrilèges s'étaient bornées à enlever les cinq. mais on a enlevé de même un grand nombre d'éditions rares, et d'une haute importance, qu'il serait bien difficile de se procurer aujourd'hui. Il manque ^{en outre} une grande quantité de manuscrits, que leur antiquité (abstraction faite des sujets) rendait très précieux. Tous ces ouvrages sont allés enrichir la bibliothèque de Léopold, et peut-être même celles de quelques uns des fonctionnaires publics et de professeurs de ce temps. Je les y avais laissés en 1787. lorsque je quittai Cracovie, je ne les ai plus retrouvés en 1812. pendant les 4. mois que j'ai passés en cette ville, et près qu'il demeura dans la bibliothèque.

romains de Scudéry, et qu'on s'amuse parfois à resusciter dans les drames modernes. L'Alexandre de Racine, auquel on a fait dans le tems de si amers reproches, et qui les méritait en partie, serait un chef d'œuvre, un modèle de goût et de bienséances théâtrales, si on pouvait le mettre en parallèle avec celui de l'auteur polonais.

A peu près à la même époque nous voyons un Kochanowski (Jean) que les annales du tems rangent parmi les premiers écrivains de la nation, donner aussi une tragédie en cinq actes, sous le titre de: Dymowa postow greckich: Mission - envoi ou départ des ambassadeurs Grecs. On ne reconnaît guère, dans cette ébauche imparfaite et presque aussi mal versifiée que les deux précédentes, la plume de Kochanowski, à cette époque où le génie et les talens étaient déjà, et ont été long-tems encore, comme héréditaires dans ^{cette} famille, et si son nom ne se trouvait pas à la tête de l'ouvrage, on pourrait avec quelque raison douter qu'il en fût l'auteur. Il semble que les poètes polonais aient voulu comme les Grecs et les Français, ouvrir la carrière par ce que la littérature dramatique a de plus noble et de plus sublime, mais aussi de plus difficile et de plus hardi; il est dommage que leurs efforts n'aient pas eu le même succès. Jadis il sembla: en effet, sous le règne de ces princes et même de ses successeurs, jusqu'à Stanislas Auguste, nous ne voyons pas le moindre vestige qui annonce qu'on ait eu ^{Jamais} même l'idée de s'exercer ^{même} dans le genre comique.

Au surplus, cette espèce d'enthousiasme dramatique ne fut pas de longue durée; il s'éteignit avec le monarque qui l'avait fait éclore, et jusqu'à Jean Casimir on ne voit plus aucune trace de tragédies originales, ou même imitées de quelque langue que ce soit, ancienne ou moderne. mais sous le règne de ce prince faible et irrésolu, qui cultivait les lettres par désœuvrement, et protégeait

Les gens de lettres par vanité, on retrouve quelques essais de
tion de pièces françaises qui venaient de paraître. celles qui ont fait
la plus de sensation alors sont: le Cyd de Corneille, et l'Andromaque
de Racine, par deux Morstiens. quiconque ne connaîtrait les pro-
ductions de ces deux célèbres tragiques que par ces traductions, en por-
terait sans doute, un jugement peu favorable. Le style en est si né-
gligé, la diction si lâche et si diffuse, la touche si faible et si peu
d'accord avec la dignité du sujet, qu'il serait impossible de les met-
tre sur la scène aujourd'hui, que les sciences, les arts d'agrément,
et surtout la littérature légère ont pris un essor qu'on ne pouvait
pas même ^{à cette époque} se dire plus: il est même bien difficile d'en
soutenir la lecture, après avoir savouré avec délices les traductions
de ces mêmes pièces, et de quelques autres plus modernes, par ceux
de nos poètes que l'opinion publique a placés au premier rang,
par M. Bérault surtout qui a rempli d'une manière si glo-
rieuse l'espoir que ses premiers essais avaient donné de ses talents.

Sur les quatre règnes suivants on ne voit paraître aucune pro-
duction qui ait le moindre rapport au théâtre. Il était réservé à
Stanislas Auguste de faire refluer les sciences et les lettres, et de leur
rendre une partie de l'éclat dont elles avaient brillé sous les Sigis-
mond. peut-être était-ce par une sage prévoyance, et pour ren-
dre moins amer le souvenir des désastres qui ont affligé la Pologne sou-
s le règne de ce Prince, que la destinée l'avait choisi pour être le res-
taurateur des études, pour faire revivre les arts, et accélérer les progrès
de la civilisation, en donnant à son peuple un théâtre qui pût se faire

honneur de porter son nom. à peine monte sur le trône, au milieu
des contradictions et des alarmes, le Monarque travailla avec tant de
zèle à remplir la destination à laquelle il semblait appelé, que les
meurs timides et craintives parurent cesser de redouter le bruit des
armes, qui les avait mises en fuite; elles accoururent à sa voix, et
fieres de son appui, elles firent se ranger autour de son trône,
malgré les troubles funestes qui l'agiterent si long tems, et qui fi-
niront par le renverser.

La scène qu'il créa, et qu'il protégeait de tout son pou-
voir, s'enrichit inépuisablement, et à la longue, de quelques produc-
tions qu'on peut appeler vraiment originales, et de traductions
qui n'étaient point indignes de la faveur qu'elles obtinrent. Les unes
et les autres font, il est vrai, en bien petit nombre, si on les com-
pare à cette foule d'ébauches informes qui se sont glissées sans
titre dans le repertoire. mais comme les sciences font chaque
jour de nouveaux progrès; comme l'étude des classiques com-
mence à se mettre en vogue, et que le gout qu'elle épure par
dégrés, se porte peu à peu vers des objets plus généralement
utiles, tout doit faire espérer que, sous les auspices d'une direc-
tion éclairée et réfléchie, le théâtre cédera à l'impulsion que
lui donnent les bons écrivains, parmi lesquels l'opinion a depuis
long tems rangé le nouvel entrepreneur; achèvera de se pur-
ger des abus que l'ignorance des vrais principes et la crainte des cir-
constances y ont introduits dans les premières années, et rivalisera
avec plus de succès, les modèles qu'il ne pouvait suivre alors que d'un pas-
timide et chancelant.

Mais n'anticipons point sur l'avenir, et revenons à nos
- ces tragédies originales, ces traductions qui remontent à une époque
si reculée, annoncent, sans contredit, et assez évidemment, qu'on a
au moins une idée de l'art dramatique en Pologne, dans un
tems où cet art qui fait aujourd'hui les délices de tous les peuples
civilisés, n'était encore connu dans aucun Etat de l'Europe. En
effet, je ne présume pas que l'on veuille ranger parmi les
pièces de théâtre, même les plus informes, ces histoires intermina-
bles tirées de l'ancien et du nouveau testament, dont la repré-
sentation chargée de farces, ridicule, et de bouffonneries indécentes,
durait plusieurs jours de suite, et qui étaient déjà assez com-
munes en Espagne et en Italie.

Mais quelque bien démontrée que soit l'existence
de ces productions dès le commencement du 16.^e siècle, ^{à cette époque reculée,} pou-
ve-t-elle l'existence d'un théâtre en Pologne, comme la re-
présentation bizarre des mystères et de la passion ^{pourrait} ~~est~~ en faire
supposer en Italie et en Espagne? non sans doute, et je ne
sais même comment on a pu en tirer cette induction, quand
les archives du tems ne font mention d'aucun établissement
qui puisse la justifier. Si on m'objecte que les historiens
n'ont pas cru que cette institution précaire, qu'ils regardaient
peut-être comme un caprice du monarque, méritât de trouver
place dans leur écrit, je répondrai qu'une création de ce ge-
re devait, au contraire, paraître d'une assez haute importance
dans un siècle, où les sciences et les arts, bien que déjà cultivés

sous les auspices d'un Monarque philosophe, étaient ^{cependant} bien loin ~~encore~~
du degré de perfection qu'ils n'ont acquis que de nos jours, et qui laissent
encore tant à desirer. J'ajouterai que ces mêmes historiens ont con-
signés dans leurs annales, des milliers de faits moins intéressans à
tous égards, et qu'ils ont crus toutefois dignes d'être transmis à
la postérité. Ne pourrais-je pas observer, en outre, que la tradi-
tion qui, à certaines époques, et chez différens peuples, a tenu lieu
d'archives, et s'est perpétuée avec les générations, aurait suppléé
à la négligence des écrivains, et laissé quelque trace de cette ins-
titution qui pourrait contribuer si efficacement au progrès des lettres,
à l'instruction des citoyens, aux plaisirs du public? en effet, la nou-
veauté seule d'un pareil établissement aurait dû fixer tous les
regards, sous un règne aussi fécond en grands hommes, dans
une cour brillante, où régnaient le luxe, la magnificence
et les plaisirs prêtaient un nouvel éclat aux prodiges que les arts
faisaient éclore.

Mais je veux encore que l'histoire et la tradition
se soient, en quelque sorte, concertées pour garder le silence
sur ce point; S'il avait réellement existé à Crémone, ou
même à Parme (qui alors ne pouvait guères se promettre
l'éclat et la célébrité dont il jouit maintenant,) un édifi-
ce quelconque qui eût été distribué de manière à pou-
voir y donner une représentation théâtrale, il en serait
resté, sans contredit, des vestiges assez frappans, pour faire
reconnaître et son emplacement et la destination. or, on

ne trouve dans aucune de ces deux villes la moindre
d'un édifice qui date de ce siècle, et qui puisse même faire supposer
l'existence d'une création de ce genre.

En supposant même qu'on eût joué ces pièces dans
une des salles du château de Cracovie, ce ne serait autre chose
qu'un amusement précaire, un spectacle de société que des
Courtisans empressés de plaire au Monarque, lui auraient donné
dans quelque solennité d'appareil, mais qui n'aurait eu au-
cune suite, et voudrait en déduire l'existence d'un théâtre
à demeure, qui se serait perpétué jusqu'au moment où
l'organisation celui qui existe de nos jours, ferait une inconsé-
quence plus absurde encore, que de prétendre retrouver
l'origine du théâtre grec dans les tréteaux des poëtes de
Thespis et des premiers rhapsodes grecs.

Pour sentir combien cette supposition est peu admi-
sible, il suffit de se rappeler que Cracovie était alors la ca-
pitale du Royaume, non pas seulement de nom comme elle
l'est devenue plus tard, mais de fait, et la résidence des sou-
verains. Le séjour habituel qu'y faisaient depuis des siècles,
tous les Rois de Pologne, devait nécessairement y attirer
toute la haute noblesse des provinces, et y retenir d'un bout
de l'année à l'autre, tous les seigneurs qui étaient investis

de dignités, de charges ou de fonctions à la Cour, dans le gou-
vernement, l'administration, les magistratures. Car cette ville
était par conséquent beaucoup mieux peuplée et plus floris-
sante qu'elle ne l'est de nos jours. Sa célébrité a dû même
augmenter sous le règne de Sigismond, qui jouissait d'une
si haute réputation dans toute l'Europe, et qui recevait des
ambassadeurs de tous les Monarques. On peut inférer de là
que cette nouveauté aurait acquis alors une importance très
marquante; ^{qu'elle} ~~serait~~ ^{et} aurait fait une sensation assez vive pour pas-
sage ^{une conséquence facile} ~~de la suite~~, et ne serait pas restée un objet de curio-
sité éphémère, un simple amusement de société. Elle au-
rait plu, sans contredit, à ces grands qui ne cherchaient que
le plaisir, et qui avaient une fortune assez considérable,
pour se procurer chaque jour de nouvelles jouissances, et
^{pour} leur donner un degré de stabilité, qui les aurait fait sur-
vivre au siècle où elles avaient pris naissance. Les Rois
eux mêmes y auraient vu un moyen aussi sûr que fa-
cile d'attirer à eux tous les Seigneurs qui donnaient le ton
dans les provinces, qui exerçaient sur toutes les autres classes
une influence marquée, et qui par une suite nécessaire
pourraient servir le plus efficacement leurs intérêts. Ils au-
raient su par là ^{là} les attacher à leur personne, et s'en former

une cour plus nombreuse et plus brillante; une cour dont ~~le~~^{leur} la puissance et les ressources auraient étendu et consolidé ~~les relations~~^{les relations}.
une cour qui fût devenue comme un centre de forces réunies, laquelle leur eût servi d'appui et de défense dans le cas d'une révolution, ou de telle autre conjoncture critique qui pourrait avoir lieu, avantage qui doit être compté pour quelque chose dans une monarchie élective, chez un peuple jaloux de sa liberté jusqu'à L'exès, au milieu d'une noblesse guerrière, franche, magnanime, mais ombrageuse, et qui fière de son indépendance et de ses droits, voyait de l'œil de la défiance toutes les entreprises et jusqu'aux moindres démarches du souverain qu'elle s'était choisi elle-même. Il est donc plus que probable que Sigismond aurait fait de cette fantaisie ~~institution~~ du moment, une institution fixe, et lui aurait donné, pour la rendre plus stable, un caractère de nationalité qui, à coup sûr, l'eût fait adopter avec ^{un esprit d'enthousiasme} empressement. Le crédit dont il jouissait dans la capitale et les provinces, ses ressources, ses richesses, la réputation qu'il avait dans la capitale et les provinces, les seigneurs qui l'entouraient, et qui se faisaient un devoir de prévenir tous ses vœux, les progrès sensibles que faisaient alors les sciences et les arts: tout lui donnait les moyens de faire réussir cette entreprise. cependant nous ne voyons pas que ce Prince ni aucun de ses successeurs

jusqu'à Stanislas Auguste, ait tenté aucune démarche pour exécuter ce projet, ni qu'il en ait même eu l'idée.

Quant à la salle de spectacle qu'Auguste III. fit construire en cette capitale, vers le milieu du siècle dernier, on ne peut se dissimuler que ce ne fût un vrai théâtre, et le théâtre le plus vaste, le plus magnifique ^(a) qui existait alors en Europe. mais comme cette institution ^{n'avait}

(a) Les personnes qui n'ont plus été à même de voir cette salle, auront peine à croire que ce ne fût réellement autre chose qu'un vieux manège en bois qui tombait en ruines, et qui, dans les états qu'on y appliquait dans tout le contour, à de distances très voisines, lors des réparations qu'on y fit pour le métamorphoser en théâtre, se serait probablement écroulé de fond en comble. Il étoit situé, presque à l'extrémité du jardin de Jace, du côté gauche, et dans le même endroit à peu près où l'on a construit plusieurs le nouveau manège qui existe encore. Mais si les dehors de cet édifice présentaient le coup-d'œil d'une halle informe, l'intérieur en revanche, étoit d'une magnificence, d'une richesse qui exciterait la surprise et l'admiration, même de nos jours, où les arts ont fait de si grands progrès. Auguste dépensa, dit-on, plus de 25,000 à ces embellissements, et l'entretien seul de la batte et des décorations lui en coûtait au moins 3000. Louis le roi, joignant à cela les appointements très considérables qu'il avait assignés aux artistes de tous genres, aux chanteurs et chanteuses, danseurs et danseuses, musiciens, machinistes, peintres &c. qu'il avait fait venir d'Italie à grands frais, et qu'il entretenait somptueusement, et nous pourrions nous faire une idée des frais immenses qui entraînerait cet établissement. [Toute fois, quelque soit qu'il soit, que cette création d'un genre si neuf alors, eût fait naître parmi les habitants de la Capitale, ce brillant étalage ne put leur inspirer ni le goût de la musique italienne, ni celui des représentations théâtrales, quoique données gratis. Uniquement occupés de leurs affaires, renfermés dans l'enceinte de leur ménage, ils n'avaient eu aucune idée de ces nombreux rassemblements, de ces brillantes assemblées, qui sont devenues si à la mode par la suite. aussi perdraient-ils le coin de leur feu, l'hiver

n'avait ^{eu} originaiement pour motif, que le goût particulier du Monarque, et pour objet, que son amusement, elle n'offrait réellement aucun caractère de nationalité, et ne tenait par aucun rapport, au spectacle public qu'on introduisit plus tard. Je dis plus, dans les commencemens, cette salle n'était ouverte que pour le Roi et les personnes de sa maison: si par la suite, Auguste voulut y admettre les principaux citoyens, ce fut de sa part un pur caprice, un raffinement d'orgueil que lui inspira sa vanité, et non le desir de l'intérêt public. Il mettait une si haute importance à cet établissement, qu'il lui sembla bientôt que sa gloire dépendait, non seulement du succès de ses Opéras, mais aussi des suffrages qu'on leur prodiguerait. Cette admiration, ces ^{applaudissemens} suffrages étaient à ses yeux le plus bel hommage qu'on pût rendre à son goût et à son génie; il imaginait y trouver un dédommagement pour les frais immenses qu'avait coûté l'établissement de ce spectacle, et qui entraînait encore tous les jours son et l'éto, quelques courtes hors de la ville, à tout cet assemblage de phénomènes et de prodiges, qui ne parlaient qu'à leurs yeux et qui les étonnaient sans les inquiéter. D'ailleurs comme ils ne se dissimulaient pas que le Roi n'avait d'autorité sur eux dans ces invitations faites après coup, et du ton d'un maître qui commande et qui veut être obéi, que de satisfaire sa vanité, ils se refusaient le plus souvent, et la preuve qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur conjecture, c'est que la monarque piqué de leur refus, quoique toujours revêtu de protestes honorables, alla jusqu'à apporter des domestiques et même des soldats de sa garde, dans le jardin et les rues voisines, pour arrêter les passans, et les conduire de gré ou de force à son spectacle, on leur prescrivait même d'applaudir aux endroits qu'on leur indiquait, et l'on savait les y contraindre. C'était donc comme je l'ai dit plus haut, pour son plaisir et non pour celui des habitans, qu'il leur ouvrait l'entrée de ce théâtre, et ces procédés justifiaient jusqu'à un certain point l'éloignement que les citoyens témoignaient pour ce genre d'amusement. ajouter à cela que la langue et la musique italienne étaient ^{du goût} pour nos bons Varroviens, à cette époque. Ils sont un peu revenus de cette ignorance et de cette prévention, on n'a plus besoin d'employer ni la ruse ni la force pour leur inspirer le goût du spectacle.

entretien, pour lequel le monarque prodiguait les plus fortes
sommes, sans jamais les regretter.

J'ai donc eu raison de dire que l'ouverture de cette salle
de Spectacle (vers l'an 1737) ne peut pas être regardée com-
me l'époque de celle du théâtre polonais, d'abord parce qu'on
n'y a jamais donné que de Grand-Opéras, paroles et mu-
sique Italienne, et que les artistes qui les exécutaient,
étaient tous de cette nation; en second lieu, parce que,
^(je l'ai déjà dit) ces représentations étaient exclusivement destinées à l'a-
musement du Roi et de sa Cour, et que si plus tard on y
admit quelques personnes étrangères, ce ne fut jamais
que par caprice et par vanité. La preuve qu'augus-
te, en créant cette institution absolument inconnue
en Pologne, n'avait fait que transporter momenta-
nement dans sa nouvelle Capitale, un établissement
déjà consolidé dans l'ancienne, et qu'en cela il n'avait
d'autres vues que de se ménager les mêmes jouissances
dans ces deux villes, qu'il était obligé d'habiter
alternativement, c'est que son théâtre ne restait ouvert
à Varsovie que pendant le temps qu'il y passait, et que
sa troupe ainsi que son orchestre le suivaient à Dres-
de, et n'en revenaient qu'avec lui. Or on sait que la

Saxe l'intéressait infiniment plus que la Pologne, et qu'il y prolongerait son séjour autant qu'il lui était possible.

D'après cela il est évident que le terme le plus reculé auquel on puisse faire remonter l'origine du théâtre actuel de l'Europe, c'est l'an 1764. où Stanislas Auguste fut inopinément porté sur un trône que la Maison de Saxe avait occupé pendant plus d'un demi siècle, et qu'elle ne put conserver malgré toute l'intensité des efforts qu'elle fit pour s'y maintenir, et quoiqu'elle eût pour elle toutes les chances que la

(a) Auguste II. et Auguste III. s'étaient maintenus pendant 67. années consécutives sur ce trône chancelant, au milieu des troubles et des agitations inséparables des guerres extérieures, et des divisions intestines qui bouleversaient habituellement le royaume. Deux règnes successifs, dont le premier surtout avait offert à la Pologne des avantages assez considérables; la crédit dont jouissait alors la maison de Saxe; la réputation de Saxe dans ses déterminations, et de probité dans ses démarches qu'elle s'était acquise depuis longtemps; ses richesses; sa puissance; ses liaisons avec les premières Cours de l'Europe; l'appui certain qu'elle pouvait se promettre de la part de l'Empereur et de tous les États souverains d'Allemagne; les promesses brillantes qu'Auguste IV. faisait à la République; le vœu hautement prononcé du parti nombreux qu'il s'y était ménagé; l'argent qu'il prodiguait à tous ceux qui appuyaient ses prétentions, (res-sources qui alors n'étaient pas une des moindres effusions); tout semblait favoriser les desseins qu'il avait conçus. Cependant ni ses tentatives, ni les efforts de ses partisans ne purent dépeser la balance des intérêts de l'Europe, et qui toute fois se montra alors plus active et plus raffinée que la sienne. Elle avait décidé qu'un simple gentilhomme de Lithuanie serait échoué ces vastes projets, à l'exécution desquels l'Europe entière s'intéressait, et Pomiatowski, sans paraître, se donna aucun mouvement, n'eut qu'à se montrer pour enlever à l'électeur une couronne qu'il regardait déjà comme un appanage qui lui était dévolu. = et taciturn adhuc vivit sub pactorum vulnus.

politique et l'intérêt de la majeure partie de l'Europe réunissait
en sa faveur.

Poniatowski était un simple gentilhomme de Lithuanie,
issue d'une famille qui n'aurait commencé à se faire connaître
que sous le dernier règne. La fortune avait fait ^{bien} peu pour lui,
mais en revanche, La nature lui avait largement départi,
et pour le physique et pour le moral, tout ce qui peut plaire
et intéresser le commun des hommes; tout ce qui peut séduire
l'imagination, gagner les cœurs, et maîtriser l'assentiment.
À ces dons naturels, il joignait tous les talents qui sont le fruit
d'une éducation soignée, et ces connaissances agréables, plus
brillantes que solides, qu'on acquiert dans le commerce du grand
monde. Les voyages qu'il fit ^{plus tard} en France, en Italie et
en Allemagne, où les lettres et les arts avaient déjà fait de
très grands progrès, acheverent de polir ses mœurs, et lui
donnèrent cette amabilité que la fréquentation des sociétés
et surtout celle des femmes rend plus intéressante ^{chaque jour} ~~autre~~.
Il était jeune encore et brillait de tout l'éclat de ces agré-
ments, lorsque le crédit d'une Souveraine qui avait su
apprécier son mérite, remit entre ses mains le sceptre
de la Pologne. Les ^{Princes} ~~Souverains~~ qui se croient appelés à
faire le bonheur des peuples qu'ils ont à gouverner, signa-
lent leur avènement au trône par des institutions salutaires.

et des loix sages. Mais Dniatourki qui pensait autrement
que le vulgaire des Rois, ^{et} crut que les circonstances lui imposaient
devoir de suivre une autre marche différente. ainsi, au lieu de
ouvrir sa nouvelle carrière par des réformes dans la législation et
les magistratures, il voulut y signaler ses premiers pas par
l'établissement d'un théâtre sur le modèle de ceux qu'il avait
fréquentés dans les principales villes du midi de l'Europe. Il pres-
sentait avec quelque raison peut-être, qu'une création de ce genre
servirait mieux ses intérêts du moment, que toutes les loix qu'il
eût méditées dans le silence de la réflexion. et dans le vrai,
l'instruction que le commerce des hommes puise au sein de ces
jouissances honnêtes, dont la décence n'affaiblit pas l'agrément,
produit ^{dans certains pays surtout,} des effets aussi rapides, que multipliés,
tandis que les institutions les plus patriotiques, les plus
mieux calculées n'ont la plus part du temps qu'un
succès douteux, ou du moins très éloigné. C'était ainsi que
raisonnait le nouveau Monarque étonné de se voir après sur-
eun trône électif, sans avoir eu besoin d'obtenir les suffrages de ses
électeurs naturels. au défaut d'expérience, l'habitude du monde
lui avait appris que des réunions fréquentes et nombreuses,
qui ont pour objet principal le plaisir, et pour dernier ré-
sultat le perfectionnement des mœurs, agissent bien plus
efficacement sur l'imagination, et ramènent plus prompte-
ment les hommes à la pratique des devoirs dont ils se sont écartés,
que les sophismes de la politique la plus artificieuse, et que les con-
seils même de la législation ^{raison} la plus ^{en effet,} mieux réfléchie. et les portent
en elles-mêmes une espèce de garantie usuelle, qui leur sert en quelque

ente de sauvegarde, et propage rapidement leurs effets. D'ailleurs, elle
est plus capable, de tranquilliser ces esprits turbulents, dont l'impétueuse
effervescence inspire de justes craintes; de calmer les passions, toujours exaspérées
au sein des divisions intestines; d'éteindre les défiances mutuelles, et d'appa-
iser les haines réciproques des partis acharnés, les uns contre les autres.
Or tel était précisément le résultat que voulait obtenir Stan. Auguste.
Il en conclut qu'un théâtre créé sous ses auspices, organisé d'après
le mode que réclamaient les conjonctures actuelles, et pourvu de pièces
adaptées aux besoins du moment, parviendrait infailliblement à fai-
re cesser les troubles, d'abord dans la capitale, et plus tard dans les pro-
vinces où l'on pourrait, à la longue, suivre cet exemple. Ce raisonne-
ment du Monarque était sans doute juste; mais malheureusement
les conséquences ne répondirent pas à son attente, et il s'aperçut,
mais trop tard, qu'il s'était trompé dans son calcul. Au surplus, il avait
une autre corde à son arc.... mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Quelques difficultés que présentait l'exécution d'une pareille
entreprise, dans des circonstances aussi critiques, elle ne put résister
dir le Zèle du citoyen couronné. Il mit sur le champ la main à
l'œuvre, et crut fermement que son crédit, son adresse et sa cons-
tance lèveraient tous les obstacles, et suppléeraient même au
défaut de ressources qu'il avait attendues. D'ailleurs, mais qu'il avait
attendues en vain. Cependant comme il manquait de fonds, et que
même avec ses propres secours, ^{il ne put} d'ailleurs il ne put corriger avec promptement qu'il le désirait,
un édifice qui répondît à la grandeur de son projet, qui pût ex-
citer l'étonnement, et fixer l'attention de ses nouveaux sujets,
Il fut contraint, en attendant des conjonctures plus propi-
ces, de faire servir à l'exécution de son entreprise,
la belle Salle du Jardin de Saxe, où son prédécesseur donnait
des opéras Italiens, et parfois des concerts dans lesquels ses musiciens déploy-
aient des talents si supérieurs. —

Cette ^{salle} remplissait admirablement bien toutes ses vues, et lui procura
une foule de dépenses auxquelles il eût été impossible de faire face
car elle était pourvue de tout ce qui exigeait des représentations théâ-
trales, du genre même le plus élevé. Elle avait cependant deux dé-
fauts qui partout ailleurs eussent été des avantages inappréciables.
Mais qui dans cette capitale et en ce moment, pouvaient produire un effet
ble, c'est-à-dire trop magnifique pour les pièces mesquines
contraire à celui qu'on se proposait. L'un, d'offrir un emplacement beau-
coup trop vaste pour le petit nombre de spectateurs qu'on pou-
rait se flatter d'y rassembler. En effet, la cour du nouveau
monarque, était bien loin d'égaliser la splendeur de celle d'au-
guste III. et la capitale ne présentait ^{plus} point comme alors, cette
affluence de seigneurs qui, bien qu'étrangers à la maison,
semblaient cependant en faire partie, et remplissaient tous les
jours, les appartemens de son palais. Les choses avaient pris
même une face absolument contraire. Des intrigues de par-
ti ou des vues particulières avaient éloigné de Varsovie, toutes
les familles qui jouissaient de quelque distinction, et surtout
les Crépus d'alors qui faisaient autant de dépenses que de petits
bourgeois, et qui eurent peu, par conséquent, favoriser et sou-
tenir avec honneur cette nouvelle création.

La retraite de tous ces grands seigneurs à laquelle on avait
du s'attendre, opposait déjà un obstacle presque invincible à la
réunion de cette entreprise; le projet qu'ils formaient pourtant, et
qu'ils exécutèrent avec un succès après lequel, lui nuisit davan-
tage encore. Non seulement pour se dédommager des plaisirs

de la ville, dont ils s'étaient privés volontairement, mais plus
encore pour rivaliser le Souverain qu'ils respectaient de reconstruire,
quelques uns de ces grands imaginèrent d'avoir des théâtres
dans leurs palais à la campagne. Les Princes Radziwille,
Sutkowski et Sapieha donnèrent le premier l'exemple; il fut
bientôt suivi par tous ceux qui jouissaient d'une fortune as-
sez considérable, pour faire face aux dépenses qu'entraînaient
de pareils établissements. Comme ils avaient une suite as-
sez brillante, et que leurs partisans se rassemblaient autour
d'eux, chacun suivant sa position, pour délibérer et agir de
concert, ils avaient toujours un auditoire assez nombreux.

Cependant ni cette multiplicité d'obstacles qui s'ar-
rêtaient à chaque pas, ni le défaut de ressources ne purent
réfréner le zèle du Monarque; il osa lutter contre toutes ces
difficultés, et fut vainement secondé par le peu de sei-
gneurs qui étaient restés attachés à son parti. quelques
succès éphémères parurent d'abord remplir son attente,
et l'encouragèrent à redoubler d'efforts. Mais nous ven-
rons bientôt que cette lueur d'espérance se dissipera
presqu'aussi promptement qu'elle s'était annoncée.

Nous avons vu qu'on avait trouvé dans le théâtre
du palais de Saxe un local tout prêt, et beaucoup mieux
disposé qu'on n'aurait pu le ^{promettre} faire dans des circonstances aussi
critiques. mais ce n'était pas assez d'avoir un emplacement com-
mode.

et tous les accessoires extérieurs qui pourraient lui servir
bêtement; il fallait encore s'appuyer et mettre dans son jeu
des poètes en état de composer des pièces originales pour ce
nouveau théâtre, et des acteurs qui pussent les jouer. Cette dou-
ble recherche devint une véritable affaire d'état, qui occu-
pa très sérieusement le Monarque, et toute sa cour. à la suite
de bien des démarches infructueuses, on découvrit enfin dans la foule
un jeune homme, que quelques succès éphémères avaient rendu
le Coryphée des beaux esprits d'alors; poète, banquier, compo-
siteur privilégié, qui était comme en possession du droit de cé-
lébrer tous les jours de naissance, de fête et de mariage des
personnes chez lesquelles il voulait s'introduire. Une jolie
femme ne pouvait sortir de l'obscurité; briller et se faire un
nom, que lorsqu'il avait exalté ses charmes dans de petits vers
qui couraient les sociétés du second ordre, étaient prisonnières
un instant par tous les défilés de la capitale; et finissaient
par disparaître comme ils étaient venus, pour faire place
à d'autres qui avaient bientôt le même sort. Cet ^{état} fabricant
de vers c'était ce Bielaucski que nous avons vu, il y a
quelques années, tomber dans la détresse et dans l'infamie,
végéter obscurément, quoiqu'il se répandit partout autant
par habitude que par désœuvrement, parvenir à une vieillesse
très avancée, en dépit de l'indigence dans laquelle il était
plongé, et continuer jusqu'au dernier instant, à inonder

Varroie de ses merquines productions, que personne ne voulait
lire, et dont tout le monde se moquait. Sur l'invitation du Roi,
il composa en sept ou huit jours une petite pièce, dont l'objet
eût dit, comme jadis Appeler, du tableau d'un de ses concen-
reus: quelle valait tout juste le temps et la peine qu'elle lui
avait coûtée. Il lui donna pour titre: les importuns; ti-
tre qu'elle ne démentait à aucun égard. ---

L'auteur y parcourait successivement tous les genres
d'importunités dont peuvent nous fatiguer ces prétendus
amis, complaisans non moins ennuyeux qu'aussiers, qui,
sous prétexte de nous rendre service, se mêlent de toutes
nos affaires, nous prodiguent généreusement leurs conseils
et leurs soins, et semblent toujours prêts à faire pour nous
les plus grands sacrifices, pourvu toutefois qu'ils y trouvent aussi
leur compte. Bielawski avait, à ce qu'il paraît, pris pour
texte, ce proverbe polonais: ialk, mucho wie poracon, co
kardu potrawe, tak natort do kardcy sprawy, chose qu'on voulait
ce qui rendu mot à mot signifie en français: comme la mou-
che, sans y être invitée, est de tous les festins, l'importun de même
se mêle de tout, sans en être prié. fidèle à cette maxime
aussi générale que féconde, le poète offrait à chaque scène
un tableau différent, dont chacun formait une action com-
plète, et si l'on n'y trouvait ni vérité ni vraisemblance, il y

régnait au moins une variété qui devrait satisfaire les plus arde-
amateurs de nouveautés.

Cette comédie fut applaudie à tout rompre par les me-
neurs qui l'avaient commandée, et qui, pour la plupart pou-
vaient se reconnaître dans ces portraits de fantaisie. Encouragé
par ce premier succès, et d'ailleurs bien payé, l'auteur donna
bientôt une seconde pièce d'un genre à peu près semblable,
et dont le sujet présentait de même une suite non interrom-
pue de tableaux d'une originalité vraiment piquante: c'étaient
autant d'épisodes, ou de petites actions détachées, dont la dénou-
ment arrivait tout juste avec la fin de la scène ou elles
avaient commencé. Il l'intitula Dziwak, c'est à dire:
l'original, ou, si l'on en juge d'après son esquisse, l'hom-
me singulier, quinteux, misanthrope. ce n'était pas au-
moins celui de Molière, que probablement l'auteur con-
naissait à peine de nom. notre théâtre n'en était pas encore
venu au point de pouvoir se proposer de pareils modèles.

Je ne dirai rien de quelques autres pièces qui ont pa-
ru plusieurs fois sous le nom de cet écrivain: ^(a) ce sont toutes des ébau-
ches, si informes, si décevues, qu'elles ne méritent pas qu'on
en rappelle le souvenir. — par une raison semblable, je

(a) cet écrivain! peut-on sans l'avilir, donner ce nom à un versifi-
cateur inepte, qui croyait remplacer le génie que la nature lui avait
refusé, par quelques blûtes d'une imagination froide et pour
— tant déréglée?

crois pouvoir aussi passer sous silence un douraine d'autres co-
médies du même calibre, composées successivement par des poètes de la
force de Bielawski, et qui entraînés par son exemple, encouragés
par ses succès, et confians dans la générosité du monarque devinrent
tour à tour des émules et les rivaux du guide dont jusqu'alors ils avaient
suivi les pas avec une vaine modeste timidité.

Mais parmi ces écrivains il en est un qui a joui dans le temps
d'une espèce de réputation, et d'une réputation un peu mieux
méritée: aussi ses productions applaudies alors comme celles de ses
devanciers et de ses concurrents, n'ont pas toutes été oubliées com-
me elles. Cet écrivain, c'est ce fameux Bohomolec, cet ancien
Jésuite plus connu par ses drames que par ses sermons. Il était
bien jeune encore quand il composa ses premières pièces, et il n'y avait
alors de théâtre ni à Varsovie, ni à plus forte raison, dans les au-
tres villes du Royaume. C'étaient des espèces de dialogues moraux,
destinés pour les pensionnaires de son ordre, où, d'après ses conseils, on
venait d'établir l'usage de faire reciter par quelques uns des
élèves, les jours de fêtes et de récréations, des sentences ou maximes
religieuses, arrangées en forme d'entretiens familiers, et réparties
entre quatre ou cinq interlocuteurs, plus ou moins, suivant la
nature des sujets. Comme les Jésuites avaient, en quelque sorte,
érigé en spectacle ces petits rassemblemens qui, dans l'origine,
n'étaient qu'un amusement de collège, et qui outre les personnes
de la maison, on y ^{invitait} représentait un assez grand nombre de specta-
tateurs étrangers; Bohomolec conçut l'heureuse idée de donner
à ces dialogues une forme plus théâtrale, et de substituer aux

froids préceptes, anti-mondains dont ils étaient remplis, que tableaux allégoriques des mœurs et des usages; tableaux qui, avoir l'air de porter atteinte aux idées généralement reçues, fussent cependant propres à dévoiler les sophismes de l'erreur, et les illusions du préjugé. Mais il n'osa pas prendre sur lui d'introduire des rôles de femmes dans les petites pièces qu'il composa à cette époque. S'il était défendu, et sous les peines les plus graves, aux directeurs des théâtres publics de Rome, d'en admettre dans aucun des drames qu'on y jouait alors, qu'on juge des reproches qu'eût attirés à son auteur, une pareille hardiesse dans un pensionnat de Jésuites!

La réputation que Behnmoles s'était acquise parmi les religieux de sa communauté parvint jusqu'au Roi. Il le fit venir à sa cour, et le chargea de travailler pour son théâtre naissant. Notre poète saisit avec empressement cette occasion de donner plus de carrière à son imagination bouillante et à son goût pour la critique; il laissa à ses confrères le soin de se chercher d'autres compositeurs pour leurs pieuses représentations, et ne pensa plus qu'à remplir les nouvelles obligations qu'il venait de contracter.

La première pièce qu'il présenta au Monarque, et qui fut jouée quelques jours après, avait pour titre: *Les ivrognes*, (piiaey). Une comédie de ce genre eût dû paraître du temps d'Auguste III. Sous ce règne mémorable, où tout fort buveur passait pour un homme du bon ton,

obtenait la faveur du souverain, et pouvait prétendre à tout. Cependant elle cadrait encore assez bien avec les usages et les goûts du pays. D'ailleurs la multiplicité des descriptions et des tableaux qui presque tous semblaient être des portraits de pinés d'après nature, la variété des situations et des caractères, la rapidité avec laquelle se succédaient les rapprochements et les contrastes, les plus improbables tout semblait présager à l'auteur, qu'il obtiendrait les applaudissements d'un auditoire que Bielauski et ses dignes consorts avaient familiarisé avec des farces infiniment plus ridicules et beaucoup moins ingénieuses. Il ne fut pas trompé dans son attente; son début fut un vrai triomphe; il déconcerta, il réduisit au silence presque tous les poètes qui, par jalousie plus que par émulation, s'étaient mis sur les rangs, pour lui disputer et lui enlever, s'il était possible, les lauriers qu'il se promettait de cueillir.

Cette pièce fut suivie, et à très peu de distance de plusieurs autres qui eurent le même succès, et parmi lesquelles on distingua surtout le bon seigneur, le cérémonieux, le mariage de conscience &c. que dirai-je de plus? sa verve paraissait inépuisable, et l'on ne savait auquel on devait s'en tenir le plus, ou de son ^{sa prodigieuse} ~~et abondante~~ fécondité, ou du ton de couleur singulier et quelque fois bizarre, mais pour tout rapproché plus ou moins de la vérité et de la nature, qu'il donnait à ses tableaux et à ses

portraits, à ceux même qui paraissent les plus exagérés
et qui semblaient offrir le moins de vraisemblance. (a)

(a) Si Bohemolus eût vécu de nos jours; si, par impossible, sa touche se fût
rapprochée, à quelques égards, de celle qu'il employait alors, et qu'il eût enri-
chi ou ^{plutôt} embelli notre répertoire d'autant de productions, il eût sans con-
tredit, rivalisé Kotzebue, non seulement pour le nombre de pièces, mais
aussi pour la singularité des idées, la bizarrerie dans le choix des sujets,
et l'afféterie de la diction. Mais ce qui parle en faveur du poète polo-
nais, ce qui peut et doit l'exuser jusqu'à un certain point, c'est qu'il
écrivait à une époque où le théâtre ressemblait encore aux tréteaux de
Theopis; où les lettres et les arts sortaient à peine du sommeil littéraire,
dans lequel les avait plongés une suite presque continue de guerres étran-
gères et de troubles domestiques; c'est qu'il paraît ne s'être pas dissimulé
les vices qui dishonoraient alors la littérature, et que, malgré toutes les
séductions de l'exemple, et l'ascendant de l'impulsion générale, il a su du-
rément résister aux plus révoltants; c'est que même avec tous ses défauts, il s'est
toujours montré très supérieur à tous les écrivains de son temps. C'est qu'en-
fin il a donné l'idée de la vraie comédie, encore étrangère en Pologne, et
qu'il a frayé la route à ceux qui devaient la surpasser, mais qui n'ont pu la
faire oublier entièrement. — Kotzebue, au contraire, avait trouvé la
littérature et le théâtre de sa nation, à un point de splendeur, qui devait
faire augurer que l'un et l'autre atteindrait bientôt le degré de perfection
auquel la nature et les circonstances ^{les} appelaient, et il semble n'avoir trou-
vé qu'à les en faire déchoir; ce qui semblerait infailliblement arrivé, si
l'Allemagne avait eu beaucoup d'auteurs de sa trempe; et si le public leur
eût prodigué autant d'applaudissements, que ~~il a obtenus~~ ce prétendu Mo-
lière de la scène viennoise en a obtenus des les premiers pas qu'il a faits dans
la carrière; mais, surtout si les bons écrivains du siècle, les Schiller, les
Lassing, les Möler, les Haller, les Wieland, les Schlozer, les Klopstock,
et quelques autres, qui, à leur exemple, ont su reconnaître, apprécier et
mettre en vogue les vrais beautés de l'art dramatique, n'eussent réuni leurs

Entre ses compositions originales, Bohamolec traduisit
encore plusieurs comédies de divers auteurs français, entre autres
de Destouches qui était alors le poète à la mode, et celui
dont les ouvrages avaient le plus de vogue, après ceux de Mo-
lière. Parmi ces translations qu'il s'avait adapter aux
mœurs de son pays et de son temps, on a signalé généra-
lement ses efforts, pour maintenir les bons principes, et surtout pour opposer
une digue insurmontable aux progrès destructeurs de cette conta-
gion qui menaçait d'envahir toute les branches de la littérature
dramatique. ^{en effet plus de} Ses cent sept piéces composées et publiées par Ro-
trebue et Yffland, dans le court espace de quelques années, étaient
plus que suffisantes pour opérer cette dégradation de la scène
allemande.

Du moins ne reprochera-t-on pas à Bohamolec une aussi
stérile fécondité; ^{bien} et dans le vrai, si vous otez des piéces de notre bon ja-
sot, quelques tourmens alambiqués, qui ne passent pas aujour-
d'hui, cette originalité quelque fois forcée qu'il donne à ses person-
nages, ce ton gémoradier qui règne dans plusieurs de ses dialogues et
qui on applaudissait alors, des plaisanteries, des jeux de mots, des allusions
encore plus déplacées que malignes; si, dis-je, vous purgez ses comédies de
ces défauts et de quelques autres non moins condamnables, et qu'on lui re-
proche avec raison, mais que dans le fait, on doit plutôt attribuer à son
siècle qu'à lui, vous serez forcé de convenir que la plupart sont plus rap-
prochées de la nature et de la vérité, plus d'accord avec le sentiment, que la ma-
jorité de celles de Rotzebue. on ne pourra même se dissimuler qu'un grand
nombre de ses sujets ont quelque chose de plus théâtral que ceux du poète alle-
mand, et cet homme singulier qui a consumé vingt et plus, à dévotuer la ré-
putation que lui avaient présagée ses premiers essais, dans quelques uns
desquels il faut en convenir, on retrouve plus d'imagination, plus de feu, plus
d'écarts heureux, que dans la plupart de ses ouvrages, qui a donné, plus
tard.

généralement une préférence marquée aux deux premiers
qu'il fit paraître, et qui avaient pour titre: le dissipateur et
le glorieux^(a); ces deux sujets convenaient parfaitement
bien aux circonstances; ils répondaient, on ne peut mieux, au
gout qui régnait alors. aussi furent ils reçus avec une effrénée

(a) J'ai lu dans les journaux du tems, une anecdote assez singulière, relative au
glorieux, et qui offre un vaste champ d'instruction. Elle prouve entre autres
que l'écrivain le plus vertueux dans son art, peut, sans presque s'en appercevoir,
se fourvoyer sur la route qu'il croit la mieux connaître, et malquer son but,
tout en croyant l'avoir atteint. Je crois devoir transcrire ici cette anecdote
dramatique, pour l'instruction de ceux de nos jeunes poètes, qui traitant le com-
que de caractère, et qui suivent avec une confiance trop aveugle, les traces
des modèles, qu'ils se choisissent souvent au hasard, sans distinguer ^{de leurs beautés} leurs défauts.
"..... un des personnages secondaires de cette comédie, dont le carac-
" tère est brusque et familier, s'élève, dès la fin du premier acte, l'attention des
" spectateurs, et enleva au personnage dominant, les suffrages, qu'on lui avait
" accordés avec raison dans les premières scènes. De lors, le héros de la pièce fut
" obligé de céder la place qui lui était due, et les plaisanteries caustiques
" du financier, qui n'était qu'en second, éclipsèrent tellement les traits
" fins et délicats du glorieux, que celui-ci se vit en quelque sorte repoussé
" du premier plan qu'il devait occuper. Depuis ce moment, ce qui formait
" la principale objet de la pièce, n'y fut plus qu'un simple épisode, et ce
" caractère subalterne que l'auteur n'avait imaginé que pour servir de
" contraste au glorieux, l'emporta décidément sur lui: il fut même si bien
" reçu du public, que la pièce lui fut presque entièrement redoublée.
" du brillant succès qu'elle obtint, et dont elle a continué de jouir..... et
" cette méprise du public doit nécessairement en faire supposer une dans la con-
" dition de la pièce, ou dans l'équilibre de ses caractères, et bien que ce défaut soit devenu
" une des premières qualités du drame, par une suite de l'engouement irrésistible
" d'un nombreux auditoire, cette réunion éphémère ne peut ni le justifier, ni ser-
" vir d'excuse à ceux qui l'imitaient.

d'enthousiasme, et il n'y eut qu'une opinion dans tout le public de Varsovie, non seulement sur ces deux pièces, mais aussi sur toutes les autres traductions, ou imitations, ou parodies que le même auteur fit paraître à diverses époques.

Bien que d'après l'idée qu'on a dû se former du défaut d'instruction et de goût qui régnait alors, on puisse présumer que cette opinion n'était pas aussi réfléchie qu'elle aurait dû l'être, cependant on ne peut s'empêcher de convenir que Bohomolec a été réellement le créateur de la scène polonaise. J'ajoute que s'il vivait de nos jours, qu'il eût sous les yeux autant de modèles achevés, et que les circonstances lui donnassent autant de moyens de les imiter dignement, il serait, à coup sûr, un de nos meilleurs et de nos plus grands poètes dramatiques, pour le comique d'intrigue et même de caractère. aussi, ses ouvrages comparés à ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, dans les premières années, forment-ils une époque marquante dans l'histoire du théâtre, et peut-être ne lui a-t-il manqué pour devenir en Pologne ce que Molière avait été en France, que de naître dans des conjonctures plus prospères; dans un pays moins troublé par des guerres et des divisions intestines;

Dans un temps où les sciences, les lettres et les arts eurent
plus de progrès; dans une capitale où il eût eu pour juges
des Régnard, des Destouches, et ce Molière lui-même qu'al-
lors on ne connaissait qu'en son nom; enfin sous le ré-
gne d'un Monarque qui joignit à ses bonnes intentions
des ressources plus efficaces, d'un monarque qui put
encourager, ^{- non seulement,} par des éloges et quelques faibles récompenses
pécuniaires, mais par des distinctions flatteuses et des
avanchemens honorables, les écrivains qui pouvaient
cultiver avec succès cette branche de littérature, et
la conduire au degré de perfection qu'elle devrait at-
teindre de lors. -

Je ne dirai rien des poètes ou orateurs qui ont
écrit pour le théâtre, concurremment avec Bohom-
lee, ou qui l'ont suivi de près, formés à son école, ins-
truits par ses leçons et ses exemples, pouvant apprécier
et ses beautés et ses défauts, sur les éloges ou les critiques
qu'on lui prodiguait, d'après ses succès ou ses succès, ils au-
raient dû faire mieux que lui, puisqu'il leur avait ouvert
et aplani la route, et tout au contraire. La plupart sem-
blent n'avoir travaillé que pour étendre et consolider sa
réputation encore mal affermie; que pour faire mieux.

reporter le mérite quelque fois équivoque de ses ouvrages. Cette considération seule me prescrivit le silence que je m'impose, et suffit pour le justifier.

Au surplus, si quelqu'un désirait des renseignements sur la personne et les écrits de ces soi-disant auteurs dramatiques, je le renvoie à un Journal philosophique et littéraire qui se le renvoie à un Journal philosophique et littéraire. N'était parut à cette époque sous le titre de *Moniteur*. N'était rédigé par un ^{répondant} ~~favorable~~ qui joignait à des connaissances riches et très variées, ce goût qui peut seul les faire valoir, et qui était très rare alors. Un ~~écrit~~ ^{ouvrage} de ce genre travaillé par un savant généralement reconnu pour tel, par un homme de lettres étranger à tous les partis, eût, à coup sûr, accéléré les progrès de la civilisation, et propagé les lumières, s'il eût duré plus long-temps. mais il n'était ni aussi répandu ni aussi lucratif que l'a été de nos jours, et surtout du tems de Napoléon, le *Moniteur de Paris*. Il tomba faute de ressources et de lecteurs, et les seuls avantages que le rédacteur en retira furent, d'une côté, des dépenses très inutiles qu'il ne parvint jamais à recouvrer, et des travaux infructueux que bien peu de personnes surent apprécier, de l'autre,

des milliers de reproches aussi amers que mal fondés
qui empoisonnaient tous ses instans.

Quoiqu'il en soit, pendant près de deux ans ^{que ce journal} fut à subsi-
siste, l'auteur donna par intervalles une analyse rai-
sonnée des pièces qui paraissaient sur la scène, &c. celles au-
moins qui pourraient soutenir un pareil examen sans trop
de désavantage. (a) C'est à cette analyse, qu'une bonne
partie de ces productions ont dû l'honneur qu'elles ont ob-
tenu de parvenir jusqu'à nous.

(a) C'est la seule trace d'analyses de ce genre que nous retrouvions
dans toute l'histoire de la Littérature polonoise, jusqu'à l'an
1802. alors les deux gazettes qui s'imprimaient en cette capitale
recommencèrent à donner, mais de loin à loin, quelques observa-
tions sur les pièces de théâtre qui obtenaient un succès plus mar-
qué. ces observations que leur communiquaient diverses personnes
qui ne feignaient de garder l'anonymat, qui pour être plus sûrement
devinées, n'étaient pas toujours aussi judicieuses, aussi impartiales
qu'elles auraient dû l'être, pour produire un effet salutaire. La dis-
cussion d'ailleurs en était assez généralement lâche, diffuse et peu cor-
recte. Cependant, si cette espèce de feuilleton eût pu s'accroître,
tout mal rédigé qu'il fut, il eût à la longue, produit une petite révo-
lution dans cette branche de la littérature dramatique, ^{laquelle} qui eût tourné au
profit du théâtre. Il eût même excité parmi les écrivains, en général, une
émulation, dont les effets se seraient fait sentir visiblement dans toutes les
clases. mais comme le jugement qu'on y portait de ces ouvrages, quoique
très peu sévère, révoltait quelque fois l'amour propre ombrageux.

La chute du théâtre suivit de près celle du moniteur.
il tomba comme il s'était élevé, sans faire presque aucune sen-
sation dans le public, qui n'y voyait qu'une innovation sans but
et sans utilité pour lui, et qui, dans cette persuasion, quel-
que mal fondée qu'elle pût être, affichait autant d'indif-
férence, et même d'éloignement pour ce nouveau gen-
re de spectacle, qu'il en avait montré dans le temps
pour les opéras et les concerts d'Auguste III. Il est même
des auteurs et des auteurs surtout, les uns et les autres, au lieu de profi-
ter des conseils quelque fois salutaires qu'on leur adressait, susci-
lent tant de chicanes à ceux qui les donnaient, ils opposa-
rent à leurs raisonnemens tant de sophismes, de subtilités
et d'injures souvent outrageantes, que les critiques comme
les gâreteurs se virent bientôt contraints d'abandonner une
arène, où ils ne pouvaient lutter qu'à leur désavantage.
Tel a été, de nos jours, le résultat des efforts réunis d'une société d'hommes
de lettres (Mém. XX:) qui ne se proposaient d'autre but que d'éclair-
er les écrivains, les artistes, et le public, qui est le seul juge com-
pétent des ouvrages et des talents de ceux qui les publient ou qui se
chargent de les faire valoir. De semblables procédés les ont de même
contraints d'abandonner une carrière qu'ils fournissaient avec
autant de gloire que de constance; et s'ils se sont enfin détermi-
nés à la quitter, il paraît qu'ils ne font que l'espoir de leur succès
futur, que sur le nouveau plan qu'ils se sont tracé. Ils ont senti eux mê-
mes, bien à l'exacte convenance, au moins l'utilité momentanée de
ce vieux proverbe: qu'il faut dorer la pillule pour tromper l'inquiète
répugnance du malade qu'on veut guérir. ^{d'après Pascal, les hommes sont} et adopter par fois la ma-
nière qui termine chaque couplet d'une des plus folles ariettes de Boqu-
taillon: *prochobiaz, prochobiaz a bedrier, prochobiaz*. heureuse encore
si, à ce prix, on leur permet de faire entendre des vérités qui, dans leur
bouche, seront toujours d'un très grand poids.

à un probable qu'il ne dut le peu d'importance dont il pou-
voir durer cette courte durée, (de deux ans tout au plus) qu'à
l'élé obstiné avec lequel le Roi soutint d'abord cet établissement,
qu'il regardait comme son ouvrage, qu'aux dépenses plus ou
moins considérables qu'il fit, dans les commencemens surtout,
pour lui donner plus de pompe, et qu'à cette suite non in-
terrompue d'agitations et de mouvemens que se donnaient,
à son exemple, toutes les personnes de sa cour, pour la mainte-
nir contre vents et marées. ajoutons qu'on avait eu la sage
politique d'employer le moyen dont le Roi de suédois s'était fait
une ressource, bien qu'elle lui réussit assez mal: on distribuait
tant de billets gratis, qu'il eût été presque impossible qu'on
ne fût pas parvenu à rassembler au moins quelques ^{douze mille} spectateurs
plus complaisans que la reste des citoyens.

Cependant, ni cette apparence de succès, ni les efforts
réunis de ceux qui avaient su les ménager, ne purent soule-
ver cette entreprise qui tenait si fort à cœur au Monar-
que; elle dut céder au torrent impétueux des circonstances
qui l'entraînait à sa ruine. Les troubles, qui, dans l'intervalle,
avaient éclaté dans toutes les provinces; les guerres domes-
tiques qui devenaient chaque jour plus sanglantes;
l'acharnement des partis qui se formaient pour et con-
tre le Roi; l'éloignement de presque tous les seigneurs
et de tous les riches propriétaires, dont les uns s'étaient
jetés dans la considération, tandis que les autres retires dan-

Leurs terres ou dans les pays étrangers, continuaient à foment de loin les dissensions qui bouleversaient leur patrie; le feu de la discorde qui, au sein même de la capitale, couvait sous la cendre, et n'attendait que le moment d'y exciter l'incendie le plus dangereux: toutes ces causes réunies devaient à la fin renverser un édifice qui reposait sur d'aussi faibles appuis.

Une circonstance particulière et à laquelle on ne pouvait qu'avec l'attendre dans de pareilles conjonctures, acheva de lui porter le dernier coup. C'est l'arrivée imprévue de deux troupes. L'une allemande, l'autre française, qui avaient fait venir sous main quelques seigneurs qui étaient restés à Varrovia, pour épier les démarches du Roi, et qui ne seignaient tenir ses intérêts, que pour servir plus efficacement ceux de la faction à laquelle ils appartenaient. Quelques médiocres, que furent ces acteurs étrangers, dès qu'ils se montrèrent, ils attirèrent le peu de gens aisés et tous les soi-disant amateurs qui se trouvaient encore à Varrovia. La scène polonaise tomba, et c'est tout ce que voulaient, pour le moment, les auteurs de cette intrigue, qui ne cherchaient qu'à contrarier le Monarque, et lui susciter chaque jour de nouveaux déagréments.

Toutefois, le peu d'acteurs qui étaient attachés au théâtre, s'y maintinrent encore quelque tems; mais se voyant à la veille de mourir de faim, ils furent contraints

D'abandonner leur poste, et d'aller chercher un asyle
près de ces magistrats qui avaient, comme on l'a vu plus haut,
ouvert dans leurs palais à la campagne, des théâtres de spectacle
auxquels on se rendait de tous les environs. Ces acteurs
avaient eu la précaution d'emporter, chacun de leur côté,
des copies de toutes les pièces qu'ils avaient jouées pendant
les deux années de leur existence en corps. Cette précau-
tion, au reste, était à peu près superflue; car ces grands
tenaient à leurs gages des poètes qui leur composaient, à
tant la feuille, des comédies, des drames et même des opéras,
sur tous les sujets qu'on leur donnait.

A peine deux mois s'étaient écoulés depuis la clo-
ture du théâtre polonais, que les deux spectacles, al-
lemand et français, tombèrent eux mêmes comme celui
à la chute duquel ils avaient contribué; et la salle
resta constamment fermée pendant près de neuf années
consécutives. Mais enfin, dans le courant de 1774,
on vit revenir successivement, et comme à l'affile, pres-
que tous les acteurs polonais qui s'étaient dispersés dans
les provinces: ils n'y avaient plus rien à faire, car tous
les théâtres particuliers qui leur avaient offert quelques
recours pour le moment, se fermèrent presque à la
fois. — à cette époque désastreuse. Les grands seigneurs
qui jusque là avaient soutenu de leur crédit et de leur

fortune, le parti révolutionnaire, voyant la confédération
absolument anéantie, et le partage d'une partie du Royaume
entre les trois grandes Puissances, effectués et reconnus, ces-
serent de tenir une cour aussi nombreuse, et se différencièrent
insensiblement de tous les artistes qu'ils avaient accueillis,
d'abord avec tant d'empressement. ^{alors,} nos acteurs furent obli-
gés d'aller chercher fortune ailleurs, et comme la capitale,
quoique déserte, leur offrait encore plus de débouchés qu'au-
cune autre ville, ils y revinrent à tout hasard, et faute
de mieux).

A cette époque, un allemand nommé Kutz, ancien acteur
du théâtre de Vienne, et que l'espoir d'y faire fortune
avait amené en Pologne, venait d'arriver à Varsovie,
et déjà il avait aux moyens d'y ouvrir un théâtre.
L'arrivée de tous ces acteurs entraînait si bien dans ses vues,
qu'il ne crut pas devoir différer davantage l'exécution
de son projet. Il les rassemble, les paye à sa solde, et
forma sous son nom une entreprise qui eut quelques
succès dans les commencemens. elle s'établit d'abord
dans la grande salle du palais de Radziwiłł, et y main-
tient ^{sous plusieurs entrepreneurs ou directeurs,} jusqu'à l'an 1779. que l'on ouvrit le nouveau théâ-
tre construit par les ordres et aux frais de Stanislas
Auguste, dans la cour du palais de Krasiński; théâ-
tre qui, malgré tous les changements qu'on y a faits

depuis, est encore loin de pouvoir entrer en parallèle avec les salles de spectacle des autres capitales de l'Europe.

On ne pouvait refuser à Kurtz une certaine intelligence, une connaissance assez réfléchie de l'art dans lequel il s'exerçait, et des talents qui, sans être supérieurs, ^{sempblaient} étaient au moins quelquefois suffisants pour lui assurer les applaudissements d'un auditoire dans lequel on comptait alors bien peu de vrais connaisseurs. Il mit d'ailleurs dans la conduite de cette entreprise, tout le zèle dont il était capable; et tout, ^{en effet, paraissait d'abord lui présager} ~~semblait lui augurer~~ le plus heureux succès. Cependant il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé dans son attente. Le peu de fonds qu'il avait ^{placés} ~~mis~~ dans cet établissement se trouvaient bientôt épuisés; il fit banqueroute avant la fin de l'année, et reprit le chemin de l'Allemagne, emportant avec lui une assez mauvaise opinion de la Pologne, où la fortune avait mis en défaut tous ses calculs.

A son départ, l'entreprise du théâtre passa entre les mains du P.^e Martin Leboninski, si connu par les rôles de partisan, d'ordonnateur, de magasinier &c. qu'il a joués pendant la révolution de Bar, et par tous les genres de métiers qu'il a exercés depuis pour subvenir, tant en Pologne qu'en Allemagne. Il eut bientôt

le même sort que son prédécesseur, et fut remplacé par
Le P.^e Sulikowski qui, au bout de quelques mois se vit
contraint de suivre leur exemple, et d'abandonner les rênes
d'une administration qui semblait porter malheur à
tout le monde. Après lui vinrent successivement
M. Thomatis, personnage devenu trop fameux
pour qu'on ait besoin de rien appeler à son nom. —
puis un Italien nommé Guardasani, aussi entre-
prenant peut-être, mais moins heureux, et par con-
séquent moins connu: — à la suite un Français habi-
tué de Varsovie, où il avait pris le nom de Gaillarde,
qui n'était pas le sien: — puis encore un Italien
connu sous le nom vrai ou faux de Constantini; enfin
plusieurs polonais qui parurent quelques instants
sur la scène, et s'éclipserent aussi rapidement que
les étrangers qui leur avaient ouvert la voie. Il faut
pourtant en excepter Ulkowski, Taczynski, Trusku-
lawski, la femme qui dirigea aussi séparément, et deux
ou trois autres qui se maintinrent un peu plus long-
temps en place, et dont quelques uns même la quittèrent
et la reprirent plusieurs fois. Tel fut surtout Bo-
guslawski le plus justement célèbre de tous ces directeurs
éphémères, et le seul qui parvint à donner quelque

Consistance à cette entreprise, bien qu'il l'ait lui-même abandonnée à plus d'une reprise dans les commencemens.

La chute successive de tant d'entrepreneurs, de ceux surtout qui paraissent avoir le plus de moyens de la faire réussir, finit par décourager les spéculateurs les plus hardis, et les acteurs eux-mêmes s'étant bien convaincus qu'une direction aussi hardie, qui entraînait autant de détails et de dépenses, aussi considérables, ne pourrait réunir tant qu'elle reposerait entre les mains d'un simple particulier, qui ne serait astringé à aucune responsabilité. Les acteurs prirent enfin la résolution de former entre eux une société, à l'instar de celles qui existent depuis tant d'années à la Comédie française et à l'Opéra Comique, les deux principaux théâtres de Paris, après l'Académie royale de musique. Mais malgré l'ordre et la régularité qu'ils s'efforcèrent d'y introduire, cette nouvelle forme d'administration n'eut pas plus de succès que l'ancienne. ces sociétés s'annéantissaient presque toujours comme elles s'étaient formées; elles se renouvelaient, se succédaient continuellement, et celle qui se croyait la plus à l'abri des revers, était quelque fois celle qui

tomrait le plus rapidement: or comme il y avait souvent des instans de pause et de relâche entre chacune, on a vu plus d'une fois le théâtre fermé pendant des deux, trois et quatre mois de suite.

Il semble cependant que cette ^{la} nouvelle entreprise théâtrale que Kuntz ^{avait} réorganisée en 1774. aurait dû se maintenir avec plus d'avantages, et faire de plus rapides progrès ^{qu'aucune autre}. En effet, tous les acteurs qui étaient revenus dans la capitale, à cette époque, étaient ce qu'on pourrait appeler alors l'élite des artistes en ce genre. On y distinguait entre autres Owinski, auquel le public donna d'une voix unanime, le titre flatteur de premier acteur polonais, titre qu'il méritait à tous égards; ^{après lui venaient} Trubolowski et sa femme qui, pour le tragique surtout, était l'émule et quelque fois l'heureux rival d'Owinski; ^{puis} Swierkowski; Hempinski; Witkowski; Herman &c. enfin Boquistowski qui, jeune encore, vint se joindre à eux vers la fin de 1776. et jeta dehors les fondemens de la célébrité dont il ^{devait jouir plusieurs}.

Quant à ce dernier dont on a dit avec raison, que la nature l'avait fait naître acteur, bien que ses talens précoces ne fussent point encore exercés, ils annonçaient déjà

ce qu'il devait être plus tard, et l'on pouvait d'avance reconnaître en lui le créateur de la nouvelle scène polonaise. En effet, le nouvel ordre qu'il introduisit dans l'administration du théâtre, lorsqu'il prit enfin la détermination de se fixer à demeure dans la capitale, l'agrément et la variété des formes ^{extérieures} qu'il sut donner aux représentations, mais surtout le grand nombre de pièces originales, imitées ou traduites dont il enrichit le répertoire, lui méritèrent ce titre glorieux qu'on ne peut lui contester, bien qu'on ne retrouve pas toujours dans le choix et la confection de ces productions multipliées, toute la précision et le fini qu'elles réclamaient, et qu'il était, sans contredit, bien en état d'y mettre.

Il eut encore un autre mérite qui contribua après puissamment à relever et à soutenir le théâtre; c'est d'y avoir transporté un genre fait pour plaire à toutes les classes de lecteurs, et qui cependant n'y était pas connu avant lui. Je veux parler des opéras-comiques et autres pièces mêlées de prose et de vers, de chant et de déclamation. On en avait, il est vrai, donné antérieurement, et plus d'une fois, à Varsovie, mais en italien, et la plupart du temps, de ces opéras-bouffons, ou de ces compositions grotesques, dont les grands maîtres font si

peu de cas. D'ailleurs ils étaient exécutés, et souvent avec autant de négligence que peu de goût, par des troupes étrangères, très mal assorties, comme on doit le présumer, et qui ne venaient en Pologne, que dans l'espoir de s'y procurer ce qu'ils ne pouvaient trouver chez eux, des moyens de subsister. ^(a) Comme ces artistes ambulans étaient, en général, très peu goûtés, ils ne faisaient pas ordinairement un long séjour ici, et l'on était toujours obligé d'en revenir à ces petites pièces, la plupart à peine ébauchées, qui formaient alors tout le fond du répertoire, et qu'on répétait si souvent, que les habitués du théâtre les savaient presque par cœur.

Bohuslawski fut le premier qui entreprit de choisir parmi ces opéras ^{italiens,} ceux qu'il jugea les plus analogues au génie de sa langue, et les plus faits pour

(a) On avait, il est vrai, mis au théâtre, et même presque au moment de sa première organisation, un opéra vraiment original, paroles et musique polonoise. Le poème était, si je ne me trompe, l'ouvrage de Bohomolei; il avait pour titre wieśniakach uszere dwiecinie. La partie musicale était de la composition d'un maître de clavier, nommé Kamiński, après fort succès les principes, mais qui n'était connu que par les leçons qu'il donnait en ville. Je ne dis rien de la fable, dont le sujet était très commun et la poésie assez médiocre. Quant à la musique, je crois que si elle eût été soumise à l'examen de quel qu'un de nos compositeurs célèbres, il eût été de bon cœur de l'ouverture, des ariettes, des finales, &c. de musicien qui passait alors pour le plus renommé de notre capitale. captiver

captiver les suffrages de la multitude. ^{Il osa tenter de le}
traduire en polonois, et de les mettre ^{sur les scènes.} Je dirai plus, il fut
de conserver à chacun de ces poèmes son caractère original,
et transporter dans ses traductions comme dans ses imita-
tions, la plupart des beautés de l'original; ^{autant d'ailleurs que la permettait.}
Changemens qu'il était obligé de leur faire subir, tant pour
les rapprocher du génie de l'idiotisme qu'il y avoit enrichir de ces nouveaux trésors, que
pour les adapter à la marche des représentations natio-
nales, que pour les mettre à la portée de ses acteurs, par-
mi lesquels il n'y avait ni chanteurs ni cantatrices,
et dont aucun d'ailleurs n'avait la moindre idée
de la musique italienne).

Après s'être essayé sur des opéras comiques
d'une exécution plus facile, pour exercer les artistes
qu'il y employait, Bogustawski ^{croquant pour voir} ~~parvenant à peu près~~
compter sur l'intelligence et le goût de ceux auxquels
il destinait les premiers rôles, se hasarda à donner
en 1782. Traszkanka avec son ouverture, ses ar-
rictes, ses finals, et tous les morceaux d'accompagne-
ment que le petit nombre et les talens médiocres des
musiciens qui formaient son orchestre, lui permirent
d'imiter. — en 1793. il osa plus encore; il transporta
sur la scène l'opéra L'aveur Roi d'Ormeur, avec ses
chœurs, ses récitatifs, et mœs qu'aucun complet qu'on
(a) l'événement a prouvé qu'il était un peu dans l'erreur, et cette méprise a eu des résultats
qui ont influé considérablement sur son, et qui influant d'avantage encore aujourd'hui sur
le sort que pouvaient avoir ici, ces deux opéras. Ils perdent de plus en plus de leur célébrité, au-
tant qu'ils se familiarisent davantage avec les beautés de la musique italienne; ^{jeune, peu connue} ~~beauté~~
nos artistes ne peuvent imiter, que bien faiblement.

qu'on le donne en Italie, sur les théâtres des premières capitales.

Il est vrai que le peu de latitude de la salle de Vienne surtout telle qu'elle était avant les changements qu'on y a faits plusieurs, ne permettait pas d'y déployer toutes ces richesses d'exécution qui exigent un vaste emplacement. D'un autre côté, le défaut presque absolu de décorations, de draperies, de costumes et de machines, et le mauvais goût qui ^{imprisonnait} perceait dans le peu qu'on possédait en ce genre, ~~amusaient~~ aux représentations, un air de mesquinerie qui leur ôtait ce qui en fait le charme principal. D'ailleurs les fonds dont le directeur pouvait disposer étaient si modiques, que, malgré tous ses efforts, il lui était impossible de réunir sur la scène tous les accessoires qui doivent l'embellir, et de donner à ceux qu'il pouvait admettre, cette pompe, cette magnificence, ce luxe théâtral qu'on y prodigue avec tant de profusion, et quelque fois jusqu'à l'excès, dans cette belle contrée qu'on peut appeler la patrie des arts. Il tâchait, il est vrai, d'y suppléer par toutes les ressources que pouvaient lui fournir son goût et son imagination; mais tout ce vain appareil était bien au dessous du degré de perfection que réclame un spectacle de ce genre.

Mais il faut aussi convenir qu'alors le goût des voyages
n'était point ce qu'il est devenu ^{d'ailleurs} plus tard, une passion domi-
nante, une espèce de besoin, et que les circonstances où l'on se
trouvait à cette époque, étaient bien différentes de celles qui,
depuis une douzaine d'années, ont ouvert à notre curiosité,
aux recherches ^{nos} des savans, aux observations ^{nos} des philosophes,
tous les climats de l'Europe. Aussi, même parmi les ama-
teurs de ce temps, il n'en avait-il très peu qui eussent parcou-
ru l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ou qui
du moins connussent bien la marche des principaux théâ-
tres de ces contrées, et qui les eussent étudiés avec assez d'atten-
tion, pour s'être familiarisés avec ce ton de splendeur, cet
éclat imposant, et surtout cette précision, ce fini qu'on y
retrouve dans les représentations de tous les ouvrages
des grands maîtres. par cela même les audiences
que Bogustawski représentait tous les jours à son specta-
cle, étaient bien moins exigeantes qu'on ne l'est au-
jourd'hui, et l'on avait alors généralement adopté
cette maxime: qu'il faut se contenter de ce qu'on a,
quand on ne peut avoir ce qu'on veut.

Au surplus c'était un genre nouveau, et à cette
époque où le répertoire ne contenait guères que de ces
comédies qu'on peut appeler petites pièces, et parmi
lesquelles

Lesquelles même il y en avait très peu qui s'élèveraient
au dessus du médiocre, c'en était assez pour faire sen-
sation, pour donner une certaine vogue au théâtre et
pour y attirer un plus nombreux auditoire. D'ailleurs
la scène elle-même y a gagné considérablement, et, si l'on
en excepte quelques instants de splendeur qui l'urionski
avait ^{donné le temps} lui donner, mais dont elle était bien déchuë, on
peut dire que ce doit être de ce moment qu'elle a com-
mencé à faire des progrès soutenus, qui sont devenus
chaque jour plus sensibles, et qui l'ont amenée par
degrés au point de perfection où nous la voyons main-
tenant, et qui la conduiront bientôt au terme qu'elle se propose d'attein-
dre.

^{avait paru sur le théâtre vers la fin de 1776. mais il n'y était entré réel-}
^{lement qu'en 1778.} ~~Bogetauville étoit autre au théâtre en 1778. et ce ne~~
~~fut que l'année suivante qu'on ouvrit au palais de~~
Krasinski, la nouvelle salle de spectacle, qui, malgré
tous les défauts de construction qui la déparaient, ^(a) semblait

(a) ce théâtre aussi malquinement construit que mal distribué a coûté
trois fois plus qu'il ne vaut, ce qui n'obtiendra personne, quand on
saura que la direction des travaux avait été ^{remise} confiée à Ryx, et que
le Roi toujours confiant quoique toujours trompé, recevait ses comp-
tes sans se donner la peine de les vérifier. La salle telle que nous
la voyons aujourd'hui a été réparée presque à neuf en 1791. et cette restau-
ration qui a été presque aussi dispendieuse que la première bati-
me a laissé encore tant de choses à désirer, qu'on peut juger de là ce qu'il de-
vait être dans son origine, surtout si on se rappelle combien d'embelis-
sement on y ménagea depuis, et à diverses époques. ce serait peu s'il n'y
manquait que la magnificence qui doit caractériser un édifice de cette
nature, mais on n'a pas même su profiter du terrain qu'on avait à
souhait, pour y procurer aux spectateurs comme aux Artistes

toutefois favoriser davantage les innovations qu'il voulait
introduire sur la scène, bien qu'elle fut loin de lui offrir
toutes les facilités qu'il eût pu se promettre ailleurs.
— au surplus, quand même il y eût trouvé et pour les
dimensions du local, et pour les proportions, et pour les orne-
mens extérieurs, tout ce qu'exige la représentation des grands
opéras, des tragédies, et des autres pièces du haut genre, qu'il
voulait y donner, il lui eût été impossible de conduire
cette entreprise hasardeuse au but qu'il s'était proposé.
en effet, pendant les cinq premières années, il ne fut
qu'un simple acteur, et par conséquent obligé, comme
les autres, de se soumettre, bon gré malgré, aux volontés,
ou plutôt peut-être aux caprices d'un entrepre-
neur qui, soit par avarice, soit par défaut de moyens,
ne se prêtait pas toujours à ses projets de réforme.
D'ailleurs, pendant le cours de ces cinq ans, il quitta
plus d'une fois le théâtre de la capitale, pour aller
déployer ses talens sur ceux des provinces, où il éprou-
vait moins de désagrémens et de contrariétés, et ces ab-
sences étaient plus ou moins fréquentes ou plus ou
moins, comme on dit, qu'offrent dans toutes les autres capitales, les théâtres les plus
ordinaires. La façade surtout qui a été changée et réformée deux ou
trois fois, serait à peine digne de servir de frontispice au plus misérable
hôpital, dans une ville où la décence et le goût présideraient à la construction
des édifices publics. du moins n'y verrait-on pas un vestibule obscur d'un côté,
de l'autre, une remise et un cabaret servir d'auclade à ce prétendu proscenium.

moins longues, suivant qu'il avait plus ou moins à se plaindre de la direction qui, en effet, n'était guères propre à encourager un artiste qui avait la conscience de ce qu'il pouvait.

au retour d'une de ces courses, en 1783. ayant retrouvé le théâtre sans entrepreneur, abandonné à lui-même, et dirigé par une société que les acteurs avaient formée entre eux, mais, qu'ils étaient hors d'état de soutenir, il se joignit à cette société, et s'il ne parvint pas à la consolider entièrement, il retarda au moins de quelques instans, la dissolution complète dont elle était menacée. Le ton de naturel et de facilité qu'il mettait désormais dans son jeu qui, sans être aussi parfait qu'il devait le devenir, était néanmoins très supérieur à celui de la plupart de ses co-artistes, le grand nombre de pièces nouvelles, qu'il donna pendant le cours de l'année que dura cette association précaire, le soin avec lequel il en surveilla l'exécution, relevèrent insensiblement la scène, lui prêtèrent pour le moment, un peu plus de consistance, valurent à l'administration un auditoire plus nombreux; et la mirent en état de subvenir au surcroît de frais qu'entraînaient nécessairement l'apogée de luxe et l'élégance qu'il avait introduit dans ces nouvelles représentations.

Ce qui attira la plus la foule, ce furent les petites opéras qu'il traduisit coup sur coup de l'Italien et du français, tel que Crekina — l'Italienne à Londres: —

- L'école des jaloux: - Témire et Aror; sans compter plus
comédies qu'il avait, presque dans le même temps traduites ou
imitées, de diverses langues, entre autres l'école des femmes,
- le médecin malgré lui; - le mariage à la mode: &c...

Son exemple, les applaudissements qu'il recevait ^{et peut-être}
un peu de jalousie avaient réveillé la verve ^{très-assez} ~~de quel un peu~~
^{alors} ~~enormie~~ des poètes du temps, et quelques nouvelles pièces furent
^{plustôt} la fruit de cette rivalité. Deux entraînèrent contribuerent à
donner au théâtre plus de vogue: L'une était L'Amphy-
trion de Molière traduit par Zabloski; l'autre: la féa-
llrycle, par Baudouin, et toutes les deux en vers. à l'ap-
pui de cette espèce de révolution opérée sur la scène, virent
deux productions d'un genre fait pour réveiller la curiosité
du public, et obtenir ses suffrages. c'étaient le Pigmalion
de Rousseau, traduit en vers par le Chambellan M'egierki,
et le Barbier de Seville, par ^{de} Beaumarchais. L'une et
l'autre avaient été données quelques années auparavant,
mais on avait ~~semblé~~ ^{les} perdre de vue, et leur reprise
jouit de tous les ^{honneurs attribués} ~~avantages~~ de la nouveauté. Elles eurent
cet avantage, non seulement à leur mérite intrinsè-
que, mais aussi à l'attention avec laquelle on en surveilla
l'exécution, ainsi qu'aux embellissements qu'on avait tâ-
ché de réunir sur le nouveau théâtre.

Mais de toutes les pièces nouvelles qui furent jouées
à cette époque, celles qui s'annoncèrent d'une manière

plus brillante, et qui eurent le plus de succès, ce furent
les Opéras de Braschatanha et d'Azur, dont j'ai déjà fait
mention. Elles firent époque dans les archives du théâtre,
et s'y maintiennent avec destination ^{-une certaine-} jusqu'à présent;
nécessaire que par respect pour la source dont j'allais émaner.
Quoique déjà anciennes, on les revoit encore avec
quelque plaisir. ^(a) C'est ainsi que le traducteur voulait élever en même temps à Polymanie, Temple
de l'édifice qu'il voulait élever à Melpomène et à Thalie,
coro, melpomene et thalie; entreprise difficile, et dont pour ainsi dire il voulait faire
et qui devait servir de base à la réputation à laquelle
il attribuait d'avance des droits, que le temps pouvait jus-
tifier. Nous devons regretter, et il le doit lui-même bien da-
vantage encore, que la fortune et la nature se joignent,
en quelque sorte, concertées pour mettre des obstacles à
ces vastes projets, qui devaient le conduire à la célébrité.
La fortune ^{l'aspéctus placuit} en lui refusant ses dons, qui lui auraient don-
né les moyens de voyager, d'observer les mœurs, les usages,
les habitudes et les goûts des nations, d'étudier les grands
modèles dont elles s'honorent, d'acquiescer, en suivant
leurs traces, des connaissances plus réfléchies sur l'art
dramatique et le théâtre, et d'apprendre d'eux comment
on peut se livrer aux impulsions du génie, sans se
laisser égarer par la fougue de l'imagination: la nature
^{-le trahit-} en lui donnant des passions véhémentes, des desirs de feu,
qui le jetaient sans cesse à travers tous les prestiges
de l'illusion, et qui nourrissaient dans son âme avide

(a) ce plaisir serait bien plus vif, si Boquistowski, forcé sans doute par les circonstances, le défaut
de ressources, le peu de goût de la plus part de ses acteurs, et l'imperfection de son orchestre, n'eût
introduit dans l'exécution, et d'effacement, qui priverait les républicains en entier, pour y
ménager les changements que réclament le genre de sa production et le goût du jour.

de jouissances, ce goût irrésistible pour tous les genres de plaisir, qui s'accorde rarement avec l'amour du travail, et qui rend incapable de cette tension d'esprit constante et soutenue, sans laquelle on ne fait jamais que des progrès équivoques dans l'étude. Malgré tout cela, Boguslawski sera toujours regardé, et avec raison, comme le premier ^{des} acteurs polonais: si on s'en excepte pourtant Owsinski, qui avec autant d'obstacles à vaincre, et plus de défauts encore, a su de lui-même, et pourqu'en dépit de lui-même, sans guides, sans modèles, et sans aucuns secours étrangers, prendre un cœur qui devait l'élever au dessus de tous ses rivaux, et le placer au premier rang qu'on ne peut lui contester, tout en avouant qu'il pouvait aller bien plus loin encore.

Il semble qu'avec ce goût inné pour le théâtre, et des talents aussi marqués, Boguslawski aurait dû réussir dans cette nouvelle entreprise. tant de productions nouvelles, faites pour attirer la foule, propres à captiver les suffrages d'un public toujours avide de nouveautés, devenaient comme les gâteaux des sucrés qu'il s'était promis. Cependant ni les efforts qu'il tenta, ni les secours que lui fournirent les amateurs du théâtre, qui l'appuyaient efficacement, ne purent soutenir plus d'une année, ^{la} cette société à laquelle il s'était joint. Elle s'était

formée en 1781. il y était entré dans le courant de l'année suivante, et dès le premier mois de 1783. elle commençait à chancelles, et finit bientôt par se dissoudre entièrement.

Alors Bogustawski forma, sur les ruines de cette société, une direction d'un genre un peu différent de celle qui avaient eu lieu autrefois, et qui paraissait susceptible d'une organisation plus régulière. elle était comme ^{distinctes} partagée en deux sections différentes, qui, malgré les rapports qui existaient entre elles, devaient être jusqu'à un certain point indépendantes l'une de l'autre. La première qui tenait le premier rang, embrassait toutes les branches de l'administration du théâtre, ^{et tout ce qui se liait par un rapport quelconque à la représentation} en général; et se l'attribuait exclusivement. La seconde était bornée à la formation, l'entretien et la surveillance des ballets, qu'on se proposait de créer, dans l'espoir ^{que cette nouveauté pourrait} d'attirer plus de monde, et de donner plus de consistance au spectacle. cette direction en sous-ordre fut confiée à un allemand nommé Kuntz, ^{dans un très distingué} maître de ballet qui se trouvait à Vienne depuis quel- que temps, et qui était de son, et qui a continué d'être

Le premier ou plutôt le seul artiste en ce genre que
Pologne ait eu. Grâce à son intelligence et aux soins
apportés qu'il lui donna, cette seconde entreprise réunit
après bien des commencemens, et plus tard elle se
perfectionna au point que si on en excepte l'académie
royale de Musique (de Paris:) les ballets et les per-
formances qu'on exécutait sur le théâtre de Varsovie,
pourrait ^{on} aller de pair avec ce que les principales
villes de l'Europe possédaient ^{alors} d'excellent en
ce genre.

Kurtz avait d'abord formé ses ballets de danseurs
étrangers, mais par la suite il leur associa plusieurs
jeunes gens du pays, parmi lesquels on distinguait surtout
Iskranowski et une danseuse nommée Seynagiel. Les
talens marqués, l'intelligence qu'ils déployaient dans
les situations d'un intérêt majeur, leur méritèrent
bientôt l'honneur de figurer dans les premiers rôles.

Je n'ai parlé de ce nouvel établissement qu'à
raison des rapports qui le liaient à l'administration
générale du théâtre; d'ailleurs, je renvoie pour les détails,
au paragraphe 2^d où je donnerai une esquisse de
l'histoire des ballets. quant à présent, il suffit de
savoir qu'il eut le sort de toutes les institutions qui —

L'avaient précédé. C'était comme une fatalité attachée au spectacle de cette capitale, que rien ne pourrait y prendre de consistance, et que les créations même qui s'y annonçaient sous les plus favorables auspices, dans les premiers instans, devaient tomber à leur tour, et ne laissaient qu'une plus de traces de leur existence, que celles qui n'avaient fait à leur naissance aucune espèce de sensation.

Cette double entreprise à laquelle la protection éclairée du Monarque, la faveur des grands et les circonstances même semblaient promettre le succès plus durable, ne subsista qu'une, que deux années. Avant la fin de 1785. Bogustawski abandonna le théâtre de Varsovie, pour en ouvrir un à Vilna, où il n'avait encore existé aucune espèce de spectacle, si on en excepte peut-être quelque farce qu'il y avait donnée, mais à des intervalles très éloignés, des troupes ambulantes que le hasard ou le besoin de vivre y avaient retenues quelques jours, en passant pour se rendre ailleurs. Il y resta cinq années consécutives, pendant lesquelles il faisait des courses en Lithuanie, comme il en avait fait ci-devant dans la Grande Pologne. Chaque été, et quelquefois

une partie de l'automne; était ordinairement consacré à ces voyages, que des spéculations d'intérêt lui faisaient entreprendre. Il parcourait successivement les principales villes de la province; il s'y fixait quelques semaines ou quelques mois, suivant le nombre de spectateurs qu'il pouvait y rassembler, et donnait chaque jour de nouvelles représentations, qui étaient toujours goûtées, et toujours lucratives pour lui et pour sa troupe. aussi n'avait-il épargné ni soins ni travaux pour former ses acteurs, tant ceux qu'il avait amenés avec lui, que les nouveaux qu'il leur avait associés dès les premiers jours de son arrivée à Vilna, et à cette époque, la capitale n'en avait aucun qu'on pût leur comparer.

D'ailleurs le théâtre ne s'y était point entièrement dissous, et les artistes qu'il y avait laissés, s'étant reformés en troupe, subsistaient tant bien que mal, sous la surveillance, tantôt d'un directeur qui les tenait à sa solde, tantôt de nouvelles sociétés que formaient entre eux ou les artistes réunis en masse, ou quelques uns de la troupe, qui jouissaient de plus d'aisance, et qui pouvaient hararder quelques fonds.

Enfin pourtant Bogustawski reparut dans la capitale en 1790. cette ville était alors dans un état de

Splendeur qui autorisait et pouvait justifier les vues qui l'y
ramenaient. La haute célébrité que s'était assurée dès
les premiers instans, cette ^{mémorable} fameuse assemblée nationa-
le connue sous le nom de Dieté constitutionnelle;
Le Zèle empressé, l'enthousiasme avec lequel tous
ses membres réunis par le vœu du bien public, et le
sentiment de la dignité nationale, suivaient depuis
plus d'une année, le cours de leurs nobles opérations,
L'espoir fondé, l'espèce de certitude que leurs tra-
vaux parviendraient à consolider les bases sur lesquelles
devaient reposer l'indépendance et la gloire de
la Pologne; l'image du bonheur et de la prospé-
rité inaltérable, qui devaient être le dernier
résultat de leurs ~~travaux~~ réformes qui s'opéraient:
tous ces motifs réunis et soutenus peut-être par
un peu de vanité, par le desir de briller, de dé-
ployer dans la capitale ce faste que ^{permet} l'opulence,
~~permet d'étaler~~, avaient rassemblé à Varsovie
tout ce que les provinces comptaient alors de ci-
toyens distingués par leur fortune, leur dignité,

Leur crédit, leur savoir et leurs connaiſſances. une gloire
aussi brillante présageait à Bogutowski les succès
les plus heureux; et avait, sans doute, déterminé
son retour. à peine arrivé, il reprit à la sollicita-
tion du Roi, l'entreprise du théâtre et la soutint
avec une distinction marquée, pendant quatre
années consécutives.

Mais la crise des circonstances funestes qui, en
1793. renversèrent de fond en comble l'édifice qu'on
venait d'élever, exerça par contre-coup son influence
cruelle sur la splendeur dont la scène commençait
à jouir, et retarda infiniment ses progrès qui
chaque jour devenaient plus sensibles. La révolution
qui éclata le 17. avril - fut encore plus désastreuse; elle
quelque temps après -
théâtre, et l'entrepreneur quitta Varsovie, pour
se rendre à Léopold où il commença tout ce qu'il
avait de meilleurs artistes. (a)

(a) L'arrivée de Bogutowski à Léopold dans le courant de 1794. peut
être regardée comme l'époque de la création d'un théâtre en cette ville,
où jusqu'alors on n'avait vu que quelques troupes ambulantes, assez mal
afforties; encore même après le départ de cet artiste, la spectacle
s'éclipsa si terriblement, et finit par retomber dans l'état de lan-
gueur et d'insignifiance, où il végétait au moment de son arrivée.
Ce n'est que depuis quelques années qu'il s'est relevé, qu'il a
pris un mode d'existence plus régulier, et qu'à la faveur de
l'appui que lui accorde le gouvernement, il est parvenu à ce degré
de considération qui lui a mérité le titre de spectacle national.

Le peu d'acteurs qui étaient restés à Varsovie, y demeurèrent dans une inaction presque totale pendant les premiers mois, et quelques représentations qu'ils essayèrent de donner, eurent si peu de succès; ^{elles} et s'accordaient si peu ^{mal} avec l'enthousiasme patriotique, et la passion pour l'état militaire qui s'étaient emparés de toutes les têtes, qu'ils furent contraints, ^{pour la plupart,} de céder à cette impulsion qui devenait chaque jour plus générale, et de chercher ^{eux-mêmes} sous les drapeaux, sinon une illustration à laquelle aucun d'eux, sans doute, ne prétendait, du moins un mode d'existence qui les mit à l'abri de la misère qui les poursuivait sans relâche.

Malin enfin dans les premiers jours d'octobre, le Conseil Suprême fit ouvrir le théâtre, et un rescrit spécial sous la date du 11. du même mois assigna à l'entreprise, une somme annuelle de 2000^{fr.} que la caisse publique devrait lui payer par quartiers. C'est le premier exemple qu'on eût encore vu en Pologne, de la sollicitude du gouvernement pour le maintien d'une institution qui contribuait autant aux progrès des sciences et des arts, qu'à la perfectionnement de la civilisation et des mœurs. — malheureusement cette mesure si sage, si patriotique ne put produire

ne put produire aucun des avantages que le conseil
s'en était promis, et que le public en attendait. La prise
du faubourg de Prague, Le 15 novembre suivant, l'en-
trée des Russes à Varsovie quelques jours après, forcèrent
de fermer encore une fois le théâtre, et nos artistes
tour à tour acteurs et soldats, rentrèrent dans leur
ancienne inaction.

Cependant lorsque le tems eut un peu calmé
ces premières alarmes, et que l'administration
^{provisoire} ~~temporaire~~ établie par les Russes sur les débris du gou-
vernement révolutionnaire se fût à peu près organisée,
Le peu d'acteurs qui étaient restés à Varsovie, se ren-
nèrent en corps, et dans l'espoir que la réputation
d'Orsinski qui n'avait pas voulu suivre Boguslawski
à Léopol, leur assurerait la faveur du public, ils ou-
vrirent à tout hasard le théâtre, et donnèrent quel-
ques représentations qui, sans être très lucratives,
les mirent en état de se soutenir, et même d'augmen-
ter leur petite troupe. Comme il n'y avait ni entrepri-
se ni société, l'égalité du partage qui se faisait à cha-
que fois sous les yeux de tous les artistes qui avaient joué
un rôle quelconque, éloignait d'eux ces dissensions deshono-
-rantes

qui jadis avaient plus d'une fois scandalisé le public, Kurte que, sans crute, des raisons semblables avaient aussi retenu dans la capitale; avec la majeure partie de ses danseurs, se joignit à eux, et les ballets qu'il donna attirèrent un peu plus de monde, surtout parmi les Russes qui sont grands amateurs de ce genre de spectacle. Cet état de choses dura jusque vers la fin de l'année suivante, 1795. que Kurte alla rejoindre ses anciens sociétaires à Léopol, et emmena avec lui ses meilleurs ^{artistes} danseurs. Orinski le suivit bientôt, et depuis cette époque, divers entrepreneurs, tels que Tuerynski, Trankolawski, sa femme, Witkowski se formèrent successivement une nouvelle direction théâtrale, qui tombait, se relevait, retombait encore, et finissait toujours par se dissoudre entièrement. Il en ^{était} fait de même de quelques troupes Italiennes, françaises ou allemandes qui se montraient par intervalles, et disparaissaient au bout de quelques mois. Les danseurs qui étaient restés à Varsovie, après le départ de Kurte, s'associaient suivant les circonstances et leur intérêt du moment, à l'une ou l'autre de ces compagnies.

ambulantes, et tâchaient, mais en vain, de les sou-
tenir. Quant à la troupe polonaise, on ne la voyait
guère, à Varsovie que pendant les quatre ou cinq mois
les plus rigoureux de l'hiver, encore faisait-elle de
temps à autre des pauses assez longues. tout le reste
du temps était employé, suivant l'ancien usage, à par-
courir les provinces, pour y ^{un peu} refaire sa caisse presque
toujours au dépourvu.

Cet état de fluctuation et d'instabilité subsista
pendant près de cinq années, et ne cessa entièrement
que vers la fin de 1799. que Boguslawski revint
de Léopol, et ramena presque tous ses acteurs. Il leur
joignit ceux qu'il retrouvait à Varsovie, sous la direction
de M^{de} Truskolawka, qui se vit ^{elle-même} forcée de subir le
sort commun, et de se mettre à la solde du nouvel en-
trepreneur. Elner qui avait suivi de près Boguslawski,
et qui commençait déjà à jouir d'une certaine répu-
tation, prit sur lui la surveillance de Porcheste, qui
fut porté près qu'au double de ce qu'il était alors,
et de ce moment le théâtre prit un ^{peu plus de} certaine consis-
tance: ^{d'un autre côté} le répertoire s'enrichit d'un assez grand nombre
de pièces, parmi lesquelles on en distinguait au moins

quelques unes qui pourraient faire honneur à la scène, et
les acteurs encouragés par l'exemple de leur chef, guidés
par leur intérêt personnel, ne négligeraient rien de ce
qui pourrait mettre ces nouvelles productions au crédit.
^{Mais leur pose, leur tenue, leur attitude,}
~~Si leur jeu, leur mouvement,~~ leurs gestes, leurs déclama-
tion n'ont point encore atteint ce degré de correction
que les vrais connaisseurs désireraient y trouver, on
peut juger combien ^{alors} ils étaient loin encore de la pré-
cision, de la justesse qui constituent le mérite de la
représentation, et qui prêtent tant de relief à tout
ce qu'on est convenu d'appeler effet théâtral. mais au-
moins ces artistes formés par un instituteur intelligent,
étaient très supérieurs à ceux qu'ils remplaçaient, et
c'en était assez pour leur ménager les suffrages d'un
public, qui s'est toujours fait une espèce de devoir d'u-
ser d'indulgence envers ceux qui contribuent à son
plaisir.

Un incident imprévu vint encore ajouter aux
succès que s'était promis le nouvel entrepreneur. précé-
dement à cette époque Siniglewin arrivait d'Italie,
où il avait passé plusieurs années aux frais du Roi;

or comme il avait étudié sous d'assez bons maîtres, et qu'il s'était surtout appliqué à cette partie de la peinture qui a pour objet l'embellissement du théâtre, sans être un artiste de la première force, il avait au moins acquis toutes ces petites connaissances de détail qui peuvent prêter à la scène tout l'éclat, tout le lustre dont elle a besoin pour favoriser les prestiges de l'illusion. Il consacra à Boguslawski presque tout le temps qu'il se proposait de rester en cette capitale, et peignit quelques décorations nouvelles d'un peu meilleur goût que les anciennes, et qui d'ailleurs avaient le mérite bien nécessaire pour le moment, de présenter de ces vues générales et indéterminées, propres à s'adapter à divers sujets, suivant le besoin. Ce genre d'embellissement, bien qu'étranger à la nature du drame, et au jeu des acteurs, contribua cependant jusqu'à un certain point, à faire ressortir l'un et l'autre, lorsqu'il est soigné comme il doit l'être. Aussi parut-il, dans les commencemens surtout, ajouter au mérite des pièces et aux talens des artistes, qui savaient l'employer à propos.

Depuis cet instant, Boguslawski a soutenu sans interruption l'entreprise du théâtre jusqu'à l'an

1814. que de nouvelles réformes commandées par les cir-
constances et l'intérêt de la scène, firent passer cette direction
en d'autres mains; et bien qu'il fût chaque année des
cours en province, pendant l'été où le spectacle est
peu fréquenté dans la capitale, il y laînait toujours assez
d'artistes pour satisfaire la curiosité des amateurs qui
continuaient de l'habiter, pendant cette saison morte
pour les arts d'agrément.

Dès l'an 1810. S. M. le Roi de Saxe, ^{avait} en la qualité
de Duc de Varovie, rendu, sous la date du 14. avril, un
décret qui ordonnait l'établissement d'une direction
spéciale du théâtre, sous la surveillance du gouverne-
ment, sans préjudice de la direction particulière
qui devait s'occuper en son ordre des détails de l'admi-
nistration. ce même décret autorisait Boguslawski,
qui conservait l'entreprise, à former une école dra-
matique, d'après le plan qu'il avait présenté, et
renouvellant l'exemple donné par le Conseil Supé-
rieur, pendant la révolution, le monarque assignait
sur la caisse publique, une somme de 2000. ^{fr.} qui de-
vait être payée annuellement et par quartier, pour
l'entretien de cet établissement. ce décret fut mis à

exécution sans autre délai que celui qu'exigeait
l'effectuation des mesures qu'il ^{avait} prescrites, et dès le com-
mencement de juin, la direction en chef, composée d'un
président, de plusieurs conseillers ou assesseurs, d'un se-
crétaire général et d'un archiviste, entra en fonction,
et détermina d'une manière précise la marche qu'elle
devait suivre dans ses opérations ultérieures. L'école
dont l'organisation comportait plus de détails, fut
cependant ouverte presque dans le même temps, et
Boguslawski qui devait y exercer une espèce d'imper-
tion, subordonnée toute fois à celle de la Direction gé-
nérale, se chargea d'y donner des leçons sur les parties
de l'art dramatique les plus nécessaires aux élèves qu'on
voulait former pour la scène; telles que la déclama-
tion, la pantomime, le geste naturel ou d'institution &c.
Les élèves subirent leur premier examen en 1812.
et deux d'entre eux obtinrent les médailles d'or
qui devaient être la récompense du zèle, de l'appli-
cation et des premiers succès.

Mais la guerre aussi acharnée qu'imprévue
qui éclata à la fin de cette même année, et les événe-
ments sinistres qui en furent le résultat, ayant entravé
la marche des opérations du gouvernement, cette nouvelle
institution qui commençait à peine à se consolider, dut

Se repentir de ces dévastations funestes; elle fut d'abord
négligée, et finit par tomber entièrement. L'école fut
abandonnée, et par les professeurs et par les disciples.
Les uns et les autres se dispersèrent, et après quelques mois,
et il restait à peine quelques traces d'un établissement
qui s'était annoncée sous de si heureux augures, qu'il
paraissait impossible de douter des succès qui devaient
le couronner.

Heureusement pour la Pologne, le gouver-
nement provisoire qui s'organisa à cette époque, sous
les auspices et par les ordres de S. M. T. et R. n'était
ni aussi insouciant ni aussi arbitraire que ces au-
torités prétendues administratives qui s'étaient
jadis, et plus d'une fois, constituées en cette ca-
pitale, au nom de la Russie. Il respirait cet es-
prit d'ordre, cette passion du bien public qui animait
le monarque auquel il devait son existence. Il en
donna la preuve la plus évidente, en rétablis-
sant et la direction générale du théâtre et l'école
dramatique. Il fit plus; il leur conserva la pension
annuelle, que le Roi de Saxe avait décrétée en
leur faveur. Un rescript en date du 10. février
1814. devint la base sur laquelle devait reposer

cette création si généreusement renouvelée. il n'
fit même aucun changement sensible au plan qui
avait été présenté dans le tems à Frédéric Auguste, et
qu'il avait adopté, et la seule réforme qu'il se permit
alors, ce fut de transporter à M. Minski grâces de
la cour suprême de Capation, et membre de la société
royale des amis des sciences, l'entreprise et la direction
particulière du théâtre, laquelle était restée jusqu'alors
entre les mains de Bogustawski. cette place était
due aux plus justes titres au traducteur du Cyp et
des Horaces, à un savant qui joignait à toutes les
connaissances que doit posséder un homme de lettres,
celles qui distinguent et caractérisent le vrai connais-
seur. - Outre ^{En effet} ses productions originales, la scène po-
lonaise lui doit tout ce qu'elle a de meilleurs en
fait de traductions d'ouvrages classiques du haut
genre; traductions qui toujours fidèles, sans jamais
se rabaisser à une imitation servile, font remon-
ter toutes les beautés de l'original, en leur prêtant
les grâces d'une diction pure et d'une versification
harmonieuse.

Ce mode d'administration, bien qu'il ne fût ori-
ginairement que provisoire, subsista jusqu'au 17. dé-
-cembre

- sans éprouver aucun changement. A cette époque
décembre, 1816. que le lieutenant du Royaume décréta
un nouveau règlement pour l'école dramatique et
celle de musique qu'on devait y joindre. ce règlement,
sans rien changer à la nature et à l'objet de cet établis-
sement, prescrivait et pour la tenue générale de ces
deux écoles, et pour le système d'instruction, un ordre
plus conforme aux circonstances, et plus d'accord
avec le but qu'on se proposait dans cette double insti-
tution. D'après cette nouvelle organisation, il y a
six professeurs en titre, qui donnaient régulièrement,
et à des heures fixées, des leçons 1. sur les diverses par-
ties de l'art dramatique: 2. sur l'histoire ancienne
et moderne, surtout pour les objets qui ^{se lient par} ont un rap-
port quelconque ^{avec les} sujets qu'elle fournit à la scène,
ainsi que sur la mythologie considérée comme la
source la plus féconde des beautés qui font le char-
me de la poésie en général, et ^{principalement} surtout de la poésie
dramatique: - 3. sur la littérature nationale
et même étrangère, observée sous le point-de-vue
qui la rapproche des connaissances nécessaires au
théâtre. Les trois dernières leçons avaient un objet
plus mécanique en apparence, ^{elles étaient} mais du moins en
contact plus direct avec les détails de l'art. les plus
intéressants. elles comprenaient les principes du chant,

de la danse et des armes, quant à la pose, à la tenue et aux mouvements du corps. L'école de manège devait outre cela avoir quelques professeurs particuliers, pour les diverses branches qui lui sont ^{plus} exclusivement propres.

Quatre mois avant cette seconde réforme, les élèves de l'école, telle qu'elle avait été reorganisée par le gouvernement provisoire, avaient subi un examen public, en présence d'une assemblée aussi brillante que nombreuse, dans laquelle on distinguait le Lieutenant du Royaume, tous les sénateurs qui se trouvaient alors à Varsovie, les ministres, les fonctionnaires publics du premier ordre, et les personnes les plus distinguées de l'un et l'autre sexe. Tous ces jeunes gens y répondirent d'une manière assez satisfaisante en général, sur les diverses parties de l'art dramatique, et même sur des objets de sciences et d'arts qui n'y ont qu'un rapport indirect, tels que l'histoire ancienne et moderne, étrangère et nationale, la mythologie, la géographie, la littérature, les règles de la versification &c. ce n'étaient encore ^{-il est vrai,} que des germes qui commençaient à se développer; ^{capacités} mais cette première épreuve, bien que peut-être elle ne répondit pas pleinement à l'espoir

qu'on en avait conçu, était toute fois d'un augure assez favorable: elle annonçait dans quelques uns surtout de l'application, du zèle, et même du goût et des talens qui ne demandaient qu'à être cultivés.

A la suite de cet examen, les élèves jouèrent deux petites pièces dans lesquelles les uns firent preuve d'une mémoire sûre et prompte, avantage précieux ^{est vrai,} ^{mais} et qui pourtant n'est pas à négliger dans cet état; les autres, d'une intelligence susceptible de perfectionnement. Un examen semblable ^{devrait} doit avoir lieu chaque année, et tout semblait présager dès lors que les progrès futurs de ces jeunes artistes rempliraient l'attente que ce premier essai avait fait concevoir, et qu'ils sauraient mettre à profit les nouveaux moyens d'instruction, que la bienveillance du Monarque et la sollicitude du gouvernement venaient de réunir dans leur école.

D'après la nouvelle organisation confirmée par un décret particulier du Lieutenant du Royaume, la direction suprême du théâtre et de l'école dramatique est composée d'un président et de

cinq ou six membres, tous personnages distingués par
leurs connaissances et le zèle, composés avec lesquels
ils consacrent au progrès des lettres, le fruit de leurs
études et de leurs loisirs. Un de ces asseurs ou
conseillers est toujours le directeur particulier et l'en-
trepreneur du théâtre, lequel est censé connaître
mieux que qui que ce soit, tous les détails de l'admi-
nistration qui lui est confiée. On lui joint même,
au besoin, quelques uns des employés dans cette ad-
ministration. Ils peuvent y être appelés pour don-
ner à la Direction générale tous les renseignements
que les devoirs de sa gestion lui rendent nécessaires.
Ces qu'on y admet le plus communement sont
le contrôleur, pour la vérification des comptes, si
le cas y échoit, les deux directeurs de musique et
les deux régisseurs chargés concurremment de la
surveillance de tout ce qui appartient au théâtre.
La nouvelle ^{direction supérieure} administration doit avoir comme l'an-
cienne, un secrétaire général, qui a pour lui un
employé en second tenant le protocole.

La direction particulière du théâtre entretient
de 35. à 40. acteurs plus ou moins, dont 20. hommes ou

à peu près, et 15. ou 18. femmes. ce nombre, au surplus,
n'est pas toujours fixe. chaque année il peut en mourir
quelqu'un: D'autres quittent la capitale, et vont embellir
ou peut-être déshonorer des théâtres de province, pour les-
quels ils espèrent se montrer avec plus d'avantage. mais
souvent aussi ils sont remplacés par des artistes de ces
mêmes théâtres, qui persuadés que la scène d'une
ville du second ordre n'offre pas un champ aussi vaste à
leurs talents, veulent, à toute force, briller sur celle de
la capitale. D'ailleurs l'école dramatique actuellement
plus nombreuse et mieux exercée que l'ancienne,
pourra fournir de temps à autre de nouveaux sujets
de l'un et l'autre sexe, que l'on choisira parmi ceux
qui ont donné des preuves d'un talent plus distingué.

Ces jeunes artistes sont la ressource la plus sûre
du théâtre, et celle qui, sans doute, trompera le moins
son attente. Mais aussi, de leur côté, ils peuvent com-
pter sur tous les encouragements et même sur les distinctions
que l'on croira devoir à leur zèle et à leurs travaux.
Le public les reçoit d'abord avec indulgence, plus tard
il les applaudit avec l'empressement de la satisfaction,

Se sera,
desqu'il ~~est~~ bien convaincu qu'ils ont la noble ambition
de faire honneur aux ~~sciences~~ que leur ~~art~~ donnent leurs ins-
tituteurs, et de s'élever au niveau de leurs guides et de leurs
modèles. que dir-je l'on s'empresse ^{dora} ne craint pas de leur ac-
corder d'avance une partie des suffrages qu'ils s'efforceraient
de mériter, bien qu'ils n'aient pas encore acquis des droits
aussi avérés que l'exige l'intérêt de la science. Il suffira
que leur premier essai semblent offrir une garantie
assurée des progrès qu'ils feront dans un art, où l'on ne
peut être médiocre sans une espèce de crime.

En outre, la Direction du Théâtre a fait imprimer
l'année dernière, dans les deux gazettes nationales,
de l'aveu et même d'après les conseils du ministre de
l'intérieur et de la police générale, un avis en forme
de circulaires, adressés à toutes les personnes qui se
sentiraient une vocation marquée pour le théâtre, et
qui se croiraient en état de fournir cette carrière
avec honneur. On les engage à se présenter, sûres
d'être admises au concours. Si dans l'examen préala-
ble qu'on leur fera subir, et qui doit être aussi sévère
que l'exige l'importance du sujet, on reconnaît dans
quelques uns de ces aspirans, ce germe de talents qui
donne des espérances fondées, on leur permettra de se

présenter sur la scène, et d'y jouer dans deux ou trois
pièces, dans lesquelles on leur assignera des rôles analogues
à leur disposition, et à leurs moyens acquis ou naturels.
La manière plus ou moins satisfaisante dont ils rem-
pliront ces rôles, décidera de leur admission ou de leur
renvoi. Dans ce dernier cas, ils ne pourrout se plaindre,
car ils auront pour juges, non seulement tous les mem-
bres de la direction générale et de l'administration
particulière du théâtre, qui est spécialement intéres-
sée au succès de la scène, mais aussi la public, auquel
ils viennent offrir leurs services, et qui seul a le droit
de fixer le prix qu'il croit pourroit mettre à leurs
talens.

Ces trois moyens employés concurremment pour-
ront, à la longue, fournir à la scène de la capitale, un
nombre suffisant d'artistes plus capables, de lui faire
honneur, que ceux qu'on recevoit jadis sur de simples
appareus, et que le besoin forçoit presque toujours
d'employer d'emblée, et souvent même sans prendre
le tems de leur faire subir aucune épreuve.

L'orchestre est composé de 25. à 30. musiciens:
Savoir 4. premiers Violons: - 4. en second: - 2. haute-contre
- deux Basses:

-2 basses: -2 Contrebasses: -2. haut bois: -2. ou 3. flûtes: -
souvent 3. clarinettes: -2. Cors: -2 fagots: -1. ou suivant le
cas, 2. timbales: -2. trompetes et 1. Saguebute. ^(a)

Cet orchestre qui pourrait être plus nombreux, et surtout
mieux choisi, plus en harmonie avec les pièces où il entre de
la musique et du chant, est sous la surveillance de deux di-
recteurs chargés conjointement de toute la partie musicale,
^{soit pour} ~~comme aussi~~ de la composition des opéras du genre moyen,
et même de ceux qu'on appelle ici du haut genre, soit pour
leur exécution, lorsqu'ils sont l'ouvrage d'un autre musicien,
étranger ou non au théâtre, ce qui doit s'entendre aussi des
opéras qu'on emprunte des répertoires Italien ou Français,
et dont on adopte la musique, sans y faire de changements.

(a) La Saguebute est un instrument de musique à vent, espèce de trompète
harmonique, qui se rapproche à quelques égards de celle qui est en usage dans
les orchestres militaires, mais qui en diffère pour la forme et la grandeur. Les
sons qu'on en tire sont plus sombres, plus lugubres que ceux des trompettes or-
dinaires, et forment avec eux une espèce de basse continue, laquelle toute-
fois peut varier au gré du musicien qui sait s'en rendre maître. Ils
sont d'un très grand effet dans les morceaux d'harmonie imitative, du genre
grave et mélancolique. Cependant le Français ne l'emploie point dans aucune
de leurs accompagnemens. Les Italiens s'en servent, mais seulement dans
quelques pièces qui doivent rendre avec plus d'expression l'accent de la dou-
leur: ils l'appellent Trombone. L'Allemagne est le seul pays où cet instrument
soit d'un usage presque général: il y prend le nom de Posaune. La dénomination
sous laquelle il se désigne en latin, (tuba harmonica et fustilis) annonce
ses propriétés, et donne une idée assez juste des avantages qu'on peut en tirer.

Un de ces directeurs, (celui qui est entré le dernier en fonction) se voue d'une manière plus spéciale à la composition, genre d'occupation d'une assez haute importance, lorsqu'il est bien rempli, et dans lequel il se fait souvent honneur. Ce n'est point au reste un privilège attaché à la place, mais plutôt un effet de son goût particulier, car ces deux fonctions sont absolument égales, et quant au rang et quant aux droits, et ceux qui les remplissent, doivent travailler concurremment ou se remplacer au besoin.

D'entre les employés que l'administration du théâtre pensionne annuellement, on doit encore compter deux existens, dont l'un est ordinairement un des acteurs, autorisé à cet effet par la société qu'il représente; puis un concierge chargé de veiller à l'entretien et aux réparations courantes des édifices appartenant au théâtre; et deux garder-magasiniens, dont l'un est préposé à la surveillance de la garde-robe, et l'autre à celle de tous les autres effets, qui font d'un usage plus ou moins habituel au spectacle. Il y a en outre un mécanicien en chef pour la facture, le placement et la jeu des machines, et deux peintres pour le dessin et la confectionnement des décorations, des draperies, des costumes, et en general de tous les accessoires qui doivent contribuer à l'embellissement de la scène.

L'ancienne administration qui portait souvent à l'excès l'économie, dans les objets même les plus indispensablement nécessaires, ne tenait à son service qu'un seul peintre, encore était-il si médiocre, si peu versé dans son art, que les directeurs des théâtres les plus ordinaires d'Italie n'en faisaient

neussent peut-être voulu l'employer pour le simple tracé de
lignes de contour. C'était un vrai barbouilleur que la Di-
rection actuelle, toute reconnaissante qu'elle fût de ses anciens ser-
vices, n'a pu élever à un poste plus distingué, qu'à ce-
lui de moucheur de chandelles, titre que le prétendu ri-
val des Xénus et des Angèles trouva si peu significatif, que par
une petite vanité dont on ne peut guères lui faire un crime, il le mé-
tamorphosa dès le jour même en celui de directeur de l'éclairage.

Les deux peintres qui l'ont remplacé, n'ont pas eu, ^{par leur position} tant de
beaux-yeux de peine à faire oublier un soi-disant artiste qui joignait à
un défaut de goût total, une intelligence très bornée. mais pour
soutenir ^{l'équilibre} cette prééminence à laquelle ils ont, sans doute, quelques droits;
pour prouver que cette supériorité qu'on leur reconnaît, n'est point usur-
pée, ils faut qu'ils aient eux-mêmes une connaissance profonde et bien
réfléchie de tout ce que leur précipueur ignorait; il faut qu'ils soient versés
dans toutes les parties de l'architecture de décoration, qui sont en rapport
avec les divers embellissements de la scène, et qu'ils possèdent au même degré
tout ce qui dans les proportions de la figure et les détails du paysage, peut
se combiner avec la composition des scènes épisodiques, ou la nature, et
l'art déploient à l'un et l'autre richesses et beautés; il faut qu'ils aient
étudié à fond et qu'ils sachent rendre avec toute la précision et la justesse
que réclame chaque sujet, les principaux effets de l'optique, de la pers-
pective linéaire et aérienne, du profil, des lointains, des jets et reflets de
lumière, des ombres, massées ou partielles, des plans en recul, entiers ou tranchés,
et en général tout ce qui fait partie des accessoires obligés, tout ce qui peut

procure ce genre d'illusion, de laquelle dépend en partie l'effet
théâtral; que dirai-je de plus? on exigera même qu'ils ne soient pas abso-
lument étrangers aux draperies et aux costumes, bien que ces deux objets ne
soient pas ^{du ressort de la peinture,} essentiellement, et qu'à cet égard comme à tous les autres, ils so-
chent créer au besoin, et disposer à propos tous les embellissements que récla-
me impérieusement dans les mêmes que cesoit, le surt, l'action, le caractère,
la situation et le personnage, suivant les climats, les temps, les circonstances, les lo-
calités, les mœurs et les événements que l'auteur développe dans son drame,
et que le décorateur doit rendre sensible, en leur prêtant le ton de couleurs
qui leur convient.

Mais il n'est guères possible qu'avec aussi peu de fonds en réserve,
et un revenu aussi modique que celui dont elle jouit annuellement, la
Direction ait pu se procurer, et puisse entretenir comme ils doivent l'être,
des artistes qui possèdent à fond toutes ces connaissances, et qui excellent
dans toutes également: et quand même elle en ^{aurait} ~~trouverait~~ de tels, il lui
serait plus difficile encore de trouver dans les faibles ressources qu'elle a
sous la main, de quoi suppléer à tout ce qui lui manque, ^{de perfection} jusqu'ici
ner aussi promptement qu'elle le devrait, tous les objets qu'elle a ^{trouvés} ~~de trouver~~
elle forcée de négliger, et ^{en tout} d'organiser comme il convient de le faire, tout
ce qui tient de près ou de loin au théâtre par une suite nécessaire;
il lui serait impossible de faire cesser de si tôt cette foule d'abus que l'i-
gnorance, le préjugé et le défaut de goût ont introduits sur la scène, que le
temps semble avoir consacré, et que peut-être aussi le temps seul pourra cor-
riger. Le seul moyen efficace serait de trouver une source où l'on pût comme lors Noth-
righer ^{puiser sans cesse de l'argent, puis de l'argent et encore de l'argent.} ^{en reti-}
C'est par cette raison que, tout exigeant que soient les vrais connois-
seurs, ils sentent eux-mêmes qu'il serait inutile de faire ici à la Direction,

tous les reproches que pourrait authentifier, que justifierait même ailleurs la négligence dont on lui fait un crime. Non moins équitable que les connaisseurs, le public pense comme eux sur ce point. Il va même jusqu'à convenir que dans bien des cas, la scène polonoise a infiniment plus de droit à l'indulgence que beaucoup de théâtres étrangers qui, avec plus de facilité, de ressources, et de moyens, sont très souvent tombés, et tombent encore l'aujourd'hui dans des méprises que peut-être on ne pardonnerait pas au nôtre. Tout ce que ce public exige c'est que nos artistes n'abusent pas aussi souvent de ^{cette} indulgence qu'on leur accorde avec tant de générosité.

J'avais annoncé un simple essai sur l'histoire de la scène polonoise, et ce premier paragraphe qui ne contient encore que celle du théâtre de Varsovie, forme déjà près d'un volume. Et combien cette esquisse ne serait-elle pas plus étendue encore, si voulant rester fidèle à l'ordre chronologique que je me suis prescrit, et suivre scrupuleusement cette longue série d'époques différentes, qui se succèdent si rapidement, je fusse entré dans tous les détails que pourraient comporter, que semblait même exiger quelque fois, le tableau des vicissitudes qu'il a éprouvées depuis son origine jusqu'à nos jours, l'analyse des causes qui les ont déter-
minées, et l'exposé même le plus succinct des effets aussi multipliés que sinistres qui en ont été le résultat. Mais j'ai cru pouvoir laisser ^{une partie de} ce soin au rédacteur de L'Almanach de ce théâtre, comme je me suis reposé sur lui pour l'insinuation des pièces qu'on y donne chaque jour, et la spécification du genre auquel elles appartiennent, du nombre de représentations qu'elles ont eues &c. &c. tous objets qui ne pourraient trouver place dans mon ouvrage, et que je devais par conséquent m'interdire.

(a) voyez à la fin du chapitre second de cette partie, une note que son extrême longueur m'a contraint d'y renvoyer.

Ballets — Pantomimes &c.

Bien que les ballets simples, tels que divertissemens, pastorales, fêtes champêtres, et autres de ce genre, et les ballets pantomimes, héroïques, historiques, mythologiques &c. aient souvent contribué à l'embellissement de nos représentations théâtrales, cependant ils n'ont jamais été ici comme ils le sont ailleurs, et surtout à l'Académie royale de musique de Paris, une partie intégrante, ou même essentielle du spectacle. Le plus souvent même ils n'y étaient admis que dans certaines circonstances marquantes, et toujours momentanément.

Je dirai plus, les danseurs réunis en corps, formaient une société absolument distincte et qui ne tenait à celle du théâtre par d'autres rapports que par ceux d'un ^{commun} intérêt, ~~dans~~ ^{durant} les intervalles ordinairesment après courts de leur rapprochement. Elle avait son directeur particulier, et d'ailleurs elle était soumise à un mode d'administration exclusivement fait pour elle, ~~même~~ et cela dans le tems même où les danseurs se montraient sur la scène, en vertu d'un arrangement contracté avec la direction du théâtre.

Dans l'origine ils ne dépendaient que de S. M. Stan: Auguste, et pendant plusieurs années ils restèrent attachés à son service; ils le suivaient à sa maison de campagne, où il pouvait ordinairement le printemps et l'été. mais comme il ne pouvait les employer que rarement pendant l'hiver, il leur permettait alors de se montrer

parfois sur la scène. Il est vrai que du moment où le Roi cessa de les tenir à sa solde, ils se mirent successivement à celle du premier entrepreneur étranger ou national, qui était en état de les ^{payer} entretenir. mais alors même ils continuèrent, ^{- comme je l'ai dit, -} à former un corps séparé et indépendant: ils ^{n'étaient attachés qu'} ne dépendaient du théâtre, qu'en vertu des engagements momentanés qu'ils contractaient volontairement avec l'entreprise à laquelle ils s'attachaient pour un temps déterminé. ces engagements même ne subsistaient qu'autant que l'une ou l'autre des parties contractantes croyait de son intérêt d'en remplir les clauses. D'ailleurs ces associations n'eurent jamais réellement pour but, comme en France, de perfectionner l'art; on pourrait dire même qu'elles ne se proposaient pas essentiellement de prêter à la scène plus de pompe et d'intérêt; car, dans le vrai, les entrepreneurs n'avaient en vue que de flatter le goût passager des spectateurs, d'attirer plus de monde, et d'augmenter la recette qui souvent ne s'élevait pas au niveau des dépenses.

Ainsi les destinées de ces deux corps qui contribuaient ou séparément ou concurremment aux plaisirs du public, étaient tantôt communes, tantôt indépendantes l'une de l'autre, et par une suite nécessaire, la société de danseurs

à du, non seulement éprouver les vicissitudes que comportait son administration particulière, mais en outre partager plus d'une fois celles qui faisaient si souvent échouer les projets et les entreprises du théâtre lui-même.^(a)

Si on voulait regarder comme existence réelle, l'apparition momentanée de quelques troupes de danseurs, on pourrait dire que l'origine des ballets est plus ancienne que celle du théâtre. En effet, bien des années avant son organisation, on avait vu, à plusieurs reprises, diverses troupes Italiennes arriver en cette capitale, et y déployer avec plus de faste que de vrai mérite, des talents souvent très médiocres, et qu'on payait beaucoup plus qu'ils ne valaient. Or la plupart de ces troupes ambulantes avaient à leur solde quelques danseurs, qui donnaient ordinairement à la suite des représentations, de petits divertissements qu'on décorait du nom de ballets, et qui, tout masqués qu'ils finient, faisaient au moins oublier l'ennui qui ne manquait pas de produire la mauvaise exécution de leurs opéras. Mais ce genre de spectacle encore nouveau pour nous n'était pas de longue durée. Comme à cette époque, la danse théâtrale n'était gueres plus en faveur à Paris que la musique Italienne, et que ces prétendus artistes n'étaient qu'une propre à les mettre en crédit, il arrivait presque toujours, qu'après s'être annoncés avec une ostentation ridicule, et les chanteurs et les cantatrices et les danseurs étaient

(a) cette communauté de rapports et d'intérêt, bien que momentanée et passagère, me forcera plus d'une fois de retracer dans l'histoire des ballets, des faits que j'ai déjà détaillés dans celle du théâtre; mais je ne ferai que les indiquer.

contraints d'abandonner la scène, faute de spectateurs
et d'aller tenter fortune à Berlin, à Pétersbourg, ou à St.
enore même. La plupart du tems n'auraient-ils pas pu se
rendre à cette nouvelle destination, si la généreuse bienveil-
lance des citoyens n'eût pourvu aux frais de leur voyage. ^(a)

À l'époque même où le théâtre fut ouvert pour
la seconde fois, (en 1774.) ^(b) et transféré du palais de Saxe
à celui de Radzivil, il se trouvait à Varsovie une de ces trou-
pes Italiennes qui courent de capitale en capitale, sans
pouvoir se fixer dans aucune. C'était la meilleure qu'on y
eût encore vue, et elle avait comme les autres, une demi dou-
zaine de danseurs que dirigeait un maître des ballets, nom-
mé Saxes. plus intelligent et plus vertueux dans son art que
ne le sont ordinairement ces prétendus successeurs des Pélade
et des Batylle, il était parvenu en très peu de tems à former
un certain nombre d'élèves, dont il avait fait des figurants
pour ses chœurs: - ^{- d'un autre côté,} le genre pastoral auquel il s'était at-
taché de préférence, lui donna une certaine vogue, et mettait
en faveur ses divertissemens. ainsi la danse était devenue
la partie dominante du spectacle, et servait en quelque
sorte de sauve-garde aux opéras qu'elle faisait paraître.

(a) Les acteurs polonois ont donné plus d'une fois l'exemple d'une générosité semblable
et cette générosité était d'autant plus digne d'éloges de leur part, qu'ils venaient
des peuples d'artistes étrangers qui leur avaient fait un tort sensible, en détournant
du théâtre national, tous ceux des amateurs qui, à raison de leur fortune et de
leur passion pour tous les genres de plaisir, eussent été les plus à même de le sou-
tenir. ^{- tiers,}
(b) On a vu qu'il avait été ouvert la première fois en 1764. qu'il n'avait pu se soutenir deux ans en-
tières, et qu'il était resté fermé pendant plus de huit années consécutives. -

plus supportables. Cependant, malgré tous ses efforts, cette troupe ne put se soutenir plus de six à huit mois, et celles qui lui succéderent plus tard, et à divers intervalles, ne furent pas toujours aussi heureuses.

Mais ces ballets composés de danseurs étrangers, et soumis à des directions étrangères, elles-mêmes, qui s'annonçaient sous diverses formes, et sous différents noms; ces ballets ne peuvent pas être considérés comme faisant partie de l'administration théâtrale. Je dis plus; au lieu de multiplier les faibles ressources que notre théâtre eût pu se procurer, ils les diminuaient ordinairement, et les tarifaient même quelques fois, en attirant par l'attrait de la nouveauté, une certaine affluence à leur spectacle, qu'ils recommandaient partout avec l'emphase ordinaire aux Bergamagues.

Ce ne fut qu'en 1783. que l'entreprise polonoise qui existait alors, et-
-qui commençait à chanceler, se harvra, pour éviter sa dissolution totale, d'imiter l'exemple des Italiens, et de se créer des ballets qu'on pourrait appeler nationaux. ^{ainsi c'est l'époque} ~~mais~~ ^{que la plus voisine à laquelle on puisse assigner, reprenant leur origine, enrentaine,} ~~je l'ai dit,~~ en joignant à ses représentations ordinaires, ces divertissements d'un nouveau genre, elle avait bien moins pour objet de donner un plus haut degré de perfection à cette branche de l'art dramatique, et de prêter plus d'intérêt à la scène, que d'augmenter ses revenus, pour se mettre à même de faire face à ses dépenses. Malheureusement

pour elle, son espoir fut encore trompé. comme ces sortes d'em-
belissements, bien qu'ils ne soient que de simples accessoires,
sont très coûteux, dans les commencemens surtout, et qu'on avait
^{alors -} peu de moyens, ils ne purent ^{- ni se perfectionner, ni même} se soutenir, et la direction fut
obligée d'y renoncer au bout de quelques mois.

Quoiqu'il en soit, c'est encore à Roquistaurin que nous
avons eu cette nouvelle source de privances. ce fut dans l'espoir
de donner aux représentations plus de latitude et d'intérêt,
et de les rendre par cela même plus lucratives, qu'il conçut
l'idée d'y établir des ballets à demeure et de les nationaliser.
Je ne répéterai pas ^{ici} ce que j'ai dit plus haut de la double
entreprise qu'il forma avec un maître de ballets allemand,
nommé Kuntz, qui se trouvait alors en cette capitale, et de l'a-
rangement d'après lequel il prenait sur lui toute la partie
des représentations, ainsi que la direction générale du théâtre,
et laissait à son associé celle des ballets, de la musique,
des décorations et des autres embellissements. Il me suffira
d'ajouter que cette nouveauté leur attira la vogue, et que
pendant quelque temps elle doubla leurs revenus.

Dans les commencemens ils furent obligés de prendre
à leur solde quelques danseurs étrangers, que la conquête
très complète d'une troupe italienne dont ils faisaient partie,
avait laissés sans occupation. mais bientôt ils les remplacèrent
par des jeunes gens du pays, que Kuntz forma en très peu de

teurs, et qui même se firent des lors une réputation assez distinguée.

Cependant la haute faveur que cette nouvelle entreprise avait obtenue d'abord, baissa insensiblement; la foule s'éclaircit peu à peu, et la société se vit contrainte de rompre les engagements qu'elle avait pris avec le public ^{avant} la fin de 1784.

Elle renvoyoit ses danseurs, qui se voyant abandonnés à eux mêmes et sans ressources, s'attachèrent à une mauvaise troupe Italienne qui venait d'arriver à Vienne. mais l'année suivante, on vit les ballets renaître en quelque sorte de leurs propres cendres, et reparaitre avec un éclat qu'ils n'avaient point encore eu. cette époque peut être regardée ^{plus justement encore que la première que j'ai indiquée,} comme celle de la véritable origine de ce genre de spectacle.

M. Tyrenhaux un des Seigneurs les plus riches du Royaume, et qui tenoit à ferme toutes les économies de la même royauté, avait fait venir de Paris, dès l'an 1781. un jeune homme nommé le Doux, qui se disoit figurant dans les chœurs de l'opéra, et l'avait chargé de former une école de danses dans une de ses terres. Il remit sous sa direction 50. jeunes gens, tous fils de cultivateurs des domaines qu'il administroit, et choisis parmi ceux dont la taille, la tenue et la souplesse dans les mouvements ^{plus} semblaient promettre des progrès rapides et ^{plus} soutenus.

ils passèrent trois ans entiers à la campagne, n'y con-
sant d'autres occupations que celles qui avaient pour objet
de les perfectionner dans l'art auquel ils s'étaient consacrés.

Lorsqu'ils furent passablement formés, S. M. Stanis-
las les fit venir à Varsovie, et les prit à sa solde. Com-
me outre le service qu'ils devaient faire auprès de lui, le Monar-
que se proposait de les faire paraître plus tard sur la scène, ^{mais}
^{il n'aimait guère de les faire paraître par intervalles, et dans}
d'ailleurs les attacher définitivement au théâtre, Kuchel-
ski qui n'avait pas quitté Varsovie, fut honoré de la confian-
ce du souverain, et chargé de diriger cette école concurrente
avec le Doua. Ses talents étaient connus, et la réputa-
tion qu'il s'était faite dans sa première entreprise ga-
rantissait le succès de la seconde, quoique d'un genre
un peu différent.

Cet espoir ne fut pas trompé, et quelques mois
après leur arrivée, ces jeunes élèves se montrèrent
sur la scène, et parurent même avec quelque avantage.
Ils donnèrent une espèce de fête champêtre sous le titre de
Hydas et Sylvie. Cette composition trop médiocre pour
mériter le nom de ballet-pantomime, était une imitation
ou plutôt une parodie de quelques uns des divertissemens
qui se donnaient autrefois sur les théâtres de la Cour
de France, dans les maisons de campagne du Monarque.

Elle obtint toutefois les applaudissements des Spectateurs, quoiqu'elle fut exécutée un peu faiblement, comme on devait s'y attendre de la part de jeunes villageois qui n'avaient pas eu encore le temps de prendre une idée parfaitement réfléchie de la dans^{théâtre} observée en masse, et ^{raison} son ensemble, et à plus forte des ramifications multipliées dans lesquelles on peut la diviser. C'était d'ailleurs la première fois qu'ils paraissaient sur un théâtre public, et la vue d'une nombreuse assemblée inspire presque toujours à de jeunes gens naturellement timides, une espèce de terreur panique qui retient leur effort, et les empêche de déployer leurs talents comme ils le feraient dans une société plus bornée et moins brillante. ^{ajouter à celle que,} Enfin presque aucune des situations qui se succédaient au hasard dans cette petite pastorale, n'était de nature à faire ressortir avec avantage ⁿⁱ la souplesse de leurs mouvements, ⁿⁱ la légèreté de leur pas, ni les grâces de leurs attitudes. Je passe sous silence quelques autres raisons qui pouvaient encore leur servir d'excuse.

Il y avait déjà trois ans bien révolus que ces jeunes danseurs étaient fixés à Vauxoville, faisant leur service auprès du Roi, à sa maison de campagne durant l'été, et se montrant sur la scène pendant l'hiver, à certains

Jours fixés. Ils continuaient de s'exercer sous les yeux
des deux directeurs chargés de leur instruction, et grâce au
zèle ^{éclairé} ~~empressé~~, aux travaux assidus du second de ces institu-
teurs, (Kurtz) ils avaient déjà fait des progrès très sensibles,
lors qu'une nouvelle recrue de danseurs tout formés vint se
joindre à eux, et contribua par l'émulation qui devrait
naturellement éclore entre ces deux petites troupes, à dévelop-
per et à perfectionner les talents de l'une et l'autre.

Vers le milieu de 1788. le Grand-Général Oginski
ferma le théâtre qu'il avait ouvert à Slonim, et qu'il
entretenait à ses frais depuis quelques années. On a vu
dans l'histoire ci-dessus qu'il renvoya, en même temps et
ses acteurs et ses danseurs, et que les uns et les autres, pour
ne pas rester sans occupation, vinrent se joindre à ceux
de Varsovie. Ce fut à cette époque que Kurtz plus confiant
dans la capacité de ses élèves, et cédant à l'impulsion
de son génie, osa mettre à exécution le projet qu'il avait
formé depuis long temps, de donner de vrais ballets-pantom-
mes du haut genre, et en plusieurs actes, ses ballets dont
les sujets tirés de l'histoire et de la mythologie, devaient
offrir infiniment plus d'intérêt que les simples divertis-
sements auxquels on s'était borné jusqu'alors.

Il tenta plusieurs essais en ce genre qui tous réussirent
après bien, et tout lui présageait des succès plus heureux
encore, qui, sans doute, se fussent réalisés, s'il n'eût été arrêté
dans sa course par une de ces révolutions qui se succèdent
si rapidement sur notre théâtre. Vers le milieu de 1789.
Rex. abandonna l'entreprise du théâtre qu'il dirigeait
depuis quatre ans. alors les acteurs sans chef et sans ap-
pui se dispersèrent pour la plupart, et les danseurs que
le Roi payait assez mal, et qu'il ne faisait plus venir à
Lazienki que de temps à autre, s'attachèrent à une trou-
pe italienne qui se trouvait par hasard à Varsovie.
L'année suivante (1790.) Boguslawski étant reve-
nu de Vilna où il avait passé cinq années entières,
et ayant ramené avec lui les meilleurs acteurs de la
troupe qu'il y avait formée, il rouvrit le théâtre et en prit
encore une fois la direction. Les danseurs reprirent
courage, et s'empresèrent de lui offrir leurs services. mais
la modicité des fonds qu'il pouvait consacrer à ce nouvel
établissement, et la crainte d'échouer dans son entreprise,
s'il prenait sur lui ce surcroît de dépenses, ne lui permi-
rent ^{c'est-à-dire} par de ^{l'usage} se prêter à leurs vœux. Le Roi leva cet
obstacle

obstacle quelques mois après: ayant, suivant son usage, qu'
sa maison de campagne avant la fin de l'automne, et n'ayant pu
besoin de ses danseurs, il ^{qua. par intervalles,} permit à Bogustawski de les employer,
et se chargea lui même de les payer pour les représentations
auxquelles ils seraient appelés, comme cela s'était pratiqué
après, habituellement, durant le cours de l'entreprise de Rye.

Alors les ballets reprirent leur cours ordinaire, et se soutin-
rent jusqu'au 8. septembre de l'année suivante (1791.) que le
théâtre Krasinski qu'on venait de refaire presque à neuf, fut
ouvert pour la seconde fois. le spectacle se remonta avec plus
de pompe et de magnificence qu'il n'en avait eu avant cette
restauration, mais les dépenses considérables qu'avait occasion-
nées ^{et} ce changement de local, et le grand nombre d'embellisse-
ments qu'il avait rendus nécessaires, forcèrent encore une fois
et le Roi et l'entrepreneur de supprimer les ballets: ils
furent interrompus pendant trois ou quatre mois.

A cette époque, Stanislas Auguste qui, grâce à l'in-
salissable avidité de ses courtisans ou plutôt de ses vampires,
manquait toujours d'argent, et ne se soutenait qu'à force d'em-
prunts, n'étant plus en état de subvenir aux frais qu'exigeait
l'entretien de ses danseurs, cessa de les tenir à sa solde. Bogustaw-
ski les prit à la Sicone, ^{en 1792.} et les garda pendant près d'un an,
après quoi il les renvoya à son tour. Il les reprit au bout de
^{à la fin de 1793.} trois mois, et les abandonna encore. en attendant mieux,

ils entrèrent au service d'une troupe italienne qui donnait au
palais de Radziwilt de mauvais opéras-bouffes, que son arle-
quin, un des plus impudens Bergamasques qu'on eût encore vu
en cette capitale, mettait en crédit à force de Larris, de poin-
tes et de Calambourgs. Nos danseurs n'avaient avec cette trou-
pe aucun arrangement fixe; ils étaient payés pour chaque re-
présentation à laquelle ils se trouvaient, à proportion de
la recette qu'on y faisait. ^{Or} comme ils avaient contracté avec
la direction polonaise, un engagement à peu près sembla-
ble, ^{et à la même époque} ils n'abandonnerent pas entièrement la scène, et s'ils
montraient encore, ^{mais seulement} par intervalles, dans quelques opéras
comiques, dont la danse devait absolument faire partie.

On a vu dans l'histoire du théâtre que la révolu-
tion qui avait éclaté au commencement d'Avril, 1794,
avait fait presque entièrement abandonner le ^{spectacle} théâtre
le patriotisme, ou plutôt une espèce d'engouement pour
l'état militaire, et peut être l'espoir de se signaler dans
cette nouvelle carrière s'étaient emparés de tous les es-
prits; on semblait avoir oublié et les jouissances et les plai-
sirs. au milieu de cette fermentation qui devenait chaque
jour plus générale, les auteurs furent contraints de fermer
le théâtre, où ils se morfondaient en attendant des spec-
tateurs qui semblaient se faire un jeu de tromper leur

espoir: Les danseurs les avaient prévenus, et comme malheureu-
sement pour eux, il n'y avait alors ici aucune troupe étrangère, ils se vi-
rent réduits à une inaction totale. Mais le conseil suprême que s'était
mis à la tête de la révolution, ayant plus tard réorganisé le spectacle po-
lonais d'après un nouveau plan, et lui ayant même assigné pour son
entretien, une pension annuelle de 2000^{fr} que la caisse générale dé-
vait lui payer par trimestre, les acteurs revinrent occuper leur por-
te dans les premiers jours d'octobre, et les ballets encouragés par les
personnes qui tenaient alors le premier rang en cette capitale, rap-
purent avec plus de pompe que jamais.

Cependant ce nouvel ordre de choses, bien que garanti par un
décret spécial très légalement émané du conseil suprême, ne fut pas
de longue durée. On sait que le 4 novembre suivant, les Russes
s'emparèrent de Prague; qu'ils vinrent quelques jours après occu-
per Varsovie; et qu'ils y établirent une administration provisoi-
re sur les ruines du gouvernement révolutionnaire. — Comme Bo-
guslawski présentait bien qu'il lui serait impossible de se sou-
tenir dans des circonstances aussi critiques, il ^{compara on l'a vu} partit pour Legna, ^{dans la courant de 1795}
et emmena avec lui presque tous ses acteurs. Ceux qui étaient
restés, et l'on présume bien que c'étaient les plus médiocres,
ne perdirent pas tout à fait courage: ils se réunirent aux
danseurs que Boguslawski n'avait pas jugé à propos d'associer
à son entreprise, et donnèrent en commun quelques repré-
sentations, dont ils partageraient entre eux les bénéfices, à por-
tions égales. Kurtz qui, je ne sais dans quelle vue, était resté
à Varsovie,

à Varsovie, les soutint de son crédit pendant quelques mois. sa réputation était devenue pour eux comme un point d'appui, sur lequel semblaient devoir reposer et leurs destinées futures, et les succès, qu'ils avaient encore se promettre. Mais l'année suivante, il se rendit enfin aux sollicitations de Rogustawski, partit pour Léopol, et emmena avec lui presque tous les danseurs.

Parmi ceux qu'il avait abandonnés à leur malheureux sort, il s'en trouvait un qui joignait à des talents dont jusqu'à-lors on avait fait assez peu de cas, une intelligence, une activité très propres à les faire réunir. C'était Holniczki. Pour échapper à l'indigence qui le menaçait, il rassembla tous ses compagnons d'infortune, en forma une petite troupe, et se mettant sans façon à la place de Kurtz, de danseur assez médiocre, il devint entrepreneur et directeur des bals. Il réunissait de même ceux des acteurs qui se trouvaient encore à Varsovie, et parvint à former une nouvelle société, qui, à la vérité, ne pouvait pas faire oublier celle qu'on venait de perdre, mais qui du moins trouva moyen ^{d'amuser le pu-} de subsister en attendant mieux.

Dans le cours de la même année (1795.) un acteur français, Volanges ^(a) qui n'était supportable que dans ces

(a) Il s'était déjà montré, mais comme en passant, quelques instants avant la révolution. Mais il avait bientôt quitté le théâtre, pour entrer dans un corps de Housards, où il se fit honneur.

farces burlesques, où un seul acteur joue successivement plu-
sieurs rôles, à la faveur de travestissemens ridicules et quelque fois
même très indécens,) cet acteur vint déployer sur le théâtre de
notre capitale, ses talents équivoques dont on se moquait ^{depuis long temps} même
sur les boulevards de Paris et à la porte S. Martin. aussitôt nos
^{acteurs et nos danseurs surtout} ~~danseurs~~ se réunirent autour de lui; et leurs divertissemens re-
commencerent à prendre leur cours ordinaire; et bien qu'ils
semblassent ne devoir jamais s'élever au dessus de la médiocrité;
Holnicki parvint cependant à leur donner un degré de
perfection qui en imposa au public. encouragé par ce suc-
cès, il entreprit d'exécuter le ballet-pantomime d'Acour,
et il y réunit au delà de l'attente générale. On lui pardonna,
il est vrai, quelques invraisemblances et plus d'une méprise,
car on ne pouvait se dissimuler qu'il était loin d'avoir et
les facilités et les ressources qui avaient favorisé et soutenues
l'entreprise de son prédécesseur. au surplus, si les détails man-
quaient quelque fois de cette suite, de cette précision qui eussent
pu prêter à l'illusion, et soutenir l'intérêt, en revanche,
l'ensemble présentait quelque chose d'imposant qui plairait
à l'imagination, et produirait une sensation agréable qui
ne se démentait rarement durant tout le cours de la pièce.

Cette lueur de célébrité qu'Holbaek s'était ménagée
dans le public, ne pouvait être que momentanée: sa répu-
tation éphémère commença bientôt à chanceler; il n'eut pas
le loisir de se reposer sur ses lauriers. Sa troupe était trop peu
nombreuse, et ne comptait pas assez de gens à talents, pour pou-
voir se promettre des succès durables. D'ailleurs, le spectacle
auquel ces ballets devaient servir d'embellissement et comme
de sauvegarde, était lui-même si médiocre, qu'il ne pouvait
faire illusion, même aux gens les plus ordinaires. Les vande-
villes insignifiants, les farces grotesques ^{que Volanges} qu'on y donnait, pro-
voquent, à la faveur de la nouveauté, exciter, un instant, le
rire d'une populace qui s'amuse de tout, pour laquelle l'ex-
trême ridicule est le vrai sublime; et qui ne fait admirer
que ce qui est au dessus ^{au} ou au dessous de la nature; mais il
était impossible que de pareilles bouffonneries inspiras-
sent le moindre intérêt à des spectateurs réfléchis, qui ne
s'arrêtent point à de vains d'éhont, et qui jugent le moindre
objet comme le plus important, d'après sa valeur intrin-
sèque et réelle. ^{et dans le vrai,} Or la passion pour le théâtre, et le plaisir qu'on
y éprouve se mesurent ordinairement sur le plus ou moins
d'impression que font sur nous les représentations qu'on y
donne; or, d'après ce calcul, la scène polonoise, telle qu'elle

était alors, ne pouvait guères espérer d'exciter de pareilles sen-
tions, ni par conséquent se promettre long temps un nombreux au-
ditoire. aussi tomba-t-elle insensiblement, et se vit à la fin
tellement abandonnée, que les acteurs et Holnichi lui-même
furent contraints de se retirer, et de renoncer aux projets
ambitieux d'amélioration et de perfectionnement qu'ils avaient
dit-on formés, mais dont l'exécution devenait chaque jour
plus impraticable.

Il restait cependant encore un homme dont la nom-
mée eût pu soutenir ce spectacle chancelant, et lui donner
même une certaine vogue. C'était Owsinski, le Garrick
ou le Lekain de la Pologne. mais il se montrait rare-
ment, car ni les pièces ni les acteurs n'étaient en harmonie
avec ses talents et sa réputation. D'ailleurs, dans les premiers
jours de juillet il quitta ^{aussi} Varsovie, et se rendit à Léopold, où
il était désiré depuis long temps. De ce moment, la chute du
théâtre devenait inévitable. quelques pauvres entrepreneurs
tels que Tuczynski, Withowski et autres tentèrent, il est vrai,
de le relever; mais aussi dépourvus de talents que de moyens,
à la suite de quelques succès éphémères que leur ménageaient
l'intrigue, la flatterie et peut-être la pitié, ils se voyaient
tout abandonnés du public qu'ils avaient si souvent induit

en erreur, et contraints de céder la place à d'autres. Les ballets, qui pouvoient encore faire partie de ce spectacle, tombaient avec lui, et laissaient à peine un faible pouvoir de leur existence.

Mais enfin dans les derniers jours de cette même année (1796.) Truskolowski et sa femme partirent, (la meilleure actrice tragique que la Pologne ait eue, si on excepte sa fille dont elle a été l'institutrice, le guide et le modèle) repartirent à Varsovie, et semblèrent donner une nouvelle vie au théâtre. Ils formèrent une troupe un peu plus nombreuse et mieux choisie, s'établirent au palais Radziwils, et laissèrent les acteurs qu'ils avaient trouvés en possession du grand théâtre, s'y morfondre, et attendre en

- (a) Si nous ajoutons à ces deux sociétés polonaises, les troupes allemande, italienne et française qui s'étaient comme donné rendez-vous à Varsovie, cette même année, et qui ^{virent en} concurremment ou à tour de rôle faire une apparition chez nous, et puis l'excellent spectacle d'amateur formé par M^{de} la C^{te} Tysskiewicz, et qui donnait deux ou trois fois par semaine, des représentations de petites pièces françaises, choisies avec le tact qui distinguait ces aimables actrices, du moment, et rendues avec autant de goût que d'intelligence, nous trouverons dans le cours de cette année, quatre ou cinq théâtres en plein exercice, et réunis dans une ville, où jusque-là un seul avoit eu tant de peine à subsister. et ce qui doit paraître plus extraordinaire encore, c'est que bien qu'ils jouassent concurremment, et souvent le même jour, chacun d'eux cependant avoit son auditoire, plus ou moins nombreux suivant les chances, ou l'opinion qu'on s'était faite et des pièces et des acteurs.

Vain des Spectateurs qui trompaient souvent leur espoir. —

Au milieu de ce conflit journalier de Spectacles, et d'artistes qui tâchaient de se supplanter les uns les autres, nos danseurs ne publièrent pas, et se mettaient à tout harant sur les rangs, d'urgence. L'occasion leur paraissait favorable. Disspersés dans tous les coins de la ville, sans chef, sans directeur, presque tous pour contraindre ^{de remplir} d'exercices pour subsister, quelques fonctions subalternes, ou d'exercer des arts et des métiers absolument étrangers à leur vocation, la détresse n'abattait pas leur courage, ils savaient encore profiter de toutes les circonstances, se réunir au besoin, former une espèce de Corps, et traiter, aux meilleures conditions possibles, avec le premier qui croyait pouvoir tirer parti de leurs talents. ainsi dans les conjonctures les plus critiques, on voyait par intervalles les ballets reparaitre sur la scène, et du moins la varier, s'ils ne pouvaient l'embellir.

L'intensité des efforts de cette petite troupe, et les succès momentanés qui les couronnaient de temps à autre, reveilèrent enfin le Zèle ou plutôt l'amour-propre de l'ancien directeur, Ledoux, qui depuis le départ de son collègue, restait dans une inaction totale, et qui même avant cette époque, s'était en quelque sorte éloigné volontairement du théâtre. en 1802. il imagina de former une nouvelle école de danse, composée d'une trentaine de jeunes gens

de l'un et l'autre sexe, et après les avoir exercés à sa manière
prenant une couple de mois, il les produisit dans le casino
qu'il donnait alors, et pour lequel, malgré la prodigalité
avec laquelle il tachait de répandre et ses billets et ses affiches,
il avait fort peu d'abonnés. Il se flattait, sans doute, que
cette nouveauté lui attirerait un peu plus de vogue;
mais il était de longue main accoutumé à se mesurer
dans ses calculs, cette entreprise eut le sort de celles
qu'il avait formées précédemment; elle n'obtint pas le
succès qu'il s'en était promis. Depuis 18. ans qu'il travail-
lait en cette capitale, soit au théâtre, soit dans les maisons
particulières, rien n'avait pu affaiblir la prévention que
la haute noblesse avait conçue dès le commencement con-
tre sa manière de former et ses danseurs et ses élèves. Elle
s'était même très puissamment fortifiée du moment
où Korte, pour la composition et l'exécution des ballets,
et Kuvierski, pour la danse théâtrale et les leçons
particulières, étaient entrés en concurrence avec lui.
mais toutes les plaintes qui s'élevaient contre ^{sa méthode} lui n'é-
taient à ses yeux que des préjugés bizarres et mal fondés.
Depuis long temps il était accoutumé à lutter contre
l'opinion publique; depuis long temps il était dans

L'habitude de rejeter tout sur tort sur l'ignorance des polonais et le
vain ton de nos dames, bien que les Français eux-mêmes leur rendent
la justice de convenir, qu'en fait d'élégance, de tact, de bon goût et
d'amabilité, elles peuvent entrer en parallèle avec les parisiennes,
de la plus haute distinction et les mieux manœuvrées.

Plus convaincu que jamais de l'injustice de ces préventions,
le duc ne perdit ni l'espérance ni le courage, et malgré le mau-
vais succès de son Casino, quelques mois après il fit monter ses élèves
sur le théâtre. Il y parurent la première fois dans l'opéra de
Théséus qui fut donné vers la fin de Mars 1803. L'opéra
réussit, et les ballets, quoique très faiblement exécutés, réussirent à
la faveur du poème. Ces nouveaux danseurs continuèrent à
se montrer une ou ^{deux} fois par semaine, bien qu'en général ils fussent
peu goûtés. Mais enfin ils déplurent si fortement au public, que
leur chute qui se préparait depuis long temps, fut totalement décidée.
Leur règne fut de huit à neuf mois, et le directeur, malgré toutes
ses plaintes contre le mauvais goût de son auditoire, fut contraint
de renoncer à l'espoir de captiver ses suffrages.

Ne sachant plus quel parti tirer de sa troupe, il l'em-
barqua sur la Vierge, et la conduisit à Santiago où il fit en-
core plus mal ses affaires qu'à Varsovie. Révencu dans la capi-
tale vers la fin de 1804. il hararda encore quelques ballets sur
le grand théâtre, mais comme ils ne réussirent pas mieux que
les premiers, il fut bientôt forcé d'abandonner entièrement
son entreprise, et de congédier ses élèves et danseurs.

Depuis ce moment le spectacle fut borné aux représentations théâtrales, jusqu'à l'an 1809. que Volange reparut à Varsovie avec sa famille qui lui formait une petite troupe, il rassembla quelques uns des danseurs que le Souv. avait renvoyés en quittant le théâtre, et qui, sans doute, ne s'étaient pas perfectionnés pendant plus de quatre ans qu'ils étaient restés sans instituteurs et sans exercice. Il les débrouilla pendant quelques jours, et s'en servit pour exécuter de petits divertissemens pastoraux qu'il donnait pour être de sa composition, et qui n'en étaient pas meilleurs pour cela. mais au moins ils faisaient un peu valoir son spectacle qui était très médiocre pour se soutenir par lui-même.

A peine Volange avait-il organisé et ses représentations et ses ballets, que l'invasion du territoire polonaise par les autrichiens vint en interrompre le cours, et l'empêcha de jouir du fruit de ses travaux. Le théâtre fut fermé pendant tout le tems que l'armée ennemie occupa nos provinces; et lorsqu'elle que nos troupes victorieuses l'eurent forcée de se retirer, et se furent emparées de la Gallicie, le spectacle ne put encore de sitôt se remettre en activité; car la majeure partie de nos acteurs s'était rendue à Cracovie, où Boguslawski les avait précédés, et ils y donnèrent

de suite plusieurs représentations qui furent très suivies, et qui les dédommagerent en partie des pertes considérables que leur avais fait éprouver une relâche de plus de trois mois. Le petit nombre d'acteurs qui étaient restés dans la capitale, tâchaient d'y suivre leur exemple; mais ils n'eurent pas le même succès, et tout le temps qui s'écoula jusqu'au retour de Bogutaewski, peut être regardé comme nul pour le théâtre.

Cette révolution fut encore plus funeste pour les ballets: ils ne purent se relever de leur chute, ^{d'après cette époque,} et ni Holowicki ni aucun de ses élèves ne reparut sur la scène, l'ordonnée qui elle fut remontée au point d'où elle était déchue. Nous avons eu, il est vrai, pendant l'automne et l'hiver de 1817. à 1818. des divertissements et des danses figurées d'un genre à peu près semblable; mais c'était une création absolument neuve, et qui n'avait rien de commun avec les anciennes entreprises formées par Kuntz et par ceux qui l'avaient précédé, ou qui l'ont suivi. Nous avons eu cette nouvelle source de jouissances que le public a paru goûter, à la haute idée ^{peut-être} que l'Italien Bernadelli s'était formée, sinon des connaissances, du moins de la ^{générosité} fortune de nos amateurs. L'espoir de faire une petite fortune en Pologne l'y amena à tout hasard, et à peine arrivé en cette capitale, il fit un accord particulier avec le directeur du théâtre, et s'engagea à donner à la suite.

de chaque représentation, un divertissement pastoral ou allégorique, et quelque fois même un ballet pantomime, mais d'un genre moyen. Ses compositions, (si toute fois elles étaient de lui,) annonçaient-annonçaient en général une connaissance assez réfléchie de son art, bien qu'elles fussent très inférieures à quelques unes de celles qui ont fait dans le tems la réputation de Korte. Quant à l'exécution, elle était infiniment plus soignée qu'on ne devrait se le promettre d'une troupe aussi peu considérable. C'était la partie que ^{l'expérience} surveillait avec le plus de soin, et l'attention qu'il y donnait, lui attirait ordinairement assez de monnaie, pour dédomager l'entreprise du surcroît de dépenses que nécessitait l'entretien de ces nouveaux artistes.

Cependant l'approche de l'été, où, comme je l'ai dit, la scène est peu fréquentée, a forcé M. Bernadelli de chercher un autre théâtre, où il pût tirer plus d'avantages de ses talents. aussi bien commençaient-ils à perdre un peu de la célébrité qu'on leur avait attribuée dans le premier moment d'enthousiasme. probablement, ils l'avaient due en partie à la longue privation où l'on avait été des plaisirs que procure ce genre de spectacle, toujours agréable et quelque fois intéressant. Mais l'habitude des jouissances finit

toujours par en diminuer le charme. alors l'objet qui les a fait naître, ramené à sa juste valeur, n'obtient plus que les éloges qu'il mérite réellement.

vers la fin de cette même année 1818.

On a fait venir de L'aris, l'année dernière, un danseur qui probablement s'y trouvait alors sans occupation, et soit pour lui faire honneur, soit pour encourager ses efforts, soit enfin pour lui fournir plus de moyens de déployer ses talents avec un certain éclat, on l'a décoré du titre important de Directeur des ballets. Je me suis trouvé par hasard à deux de ses prantomimes dans lesquelles il jouait lui-même, et que les affiches annonçaient, en effet, sous la dénomination de ballets. Je ne leur dispute point le mérite que quelques personnes leur attribuent, cependant j'avouerai de bonne foi, que malgré la prévention favorable que ce titre m'avait inspirée, je n'ai pu y voir autre chose que de très simples divertissements, de ces petites fêtes pastorales qu'on place après souvent, par forme d'intermède, dans les entre-actes de certains opéras comiques ou bouffes, pour leur prêter un peu plus d'intérêt.

au surplus je ne prétends ni les soumettre à l'analyse, ni moins encore en porter un jugement. Mon opinion pourrait ne pas se trouver d'accord en tout avec celle des personnes qui les applaudissent, et je ne veux ni mécontenter les amateurs de ce genre, ni décourager les artistes. Je préfère de renvoyer aux principes que j'ai développés d'après les maîtres de l'art, dans le pa-

Paragraphe ³quatrième de la ^{2^{de}}troisième partie du 2^e
volume. Si on veut se donner la peine d'examiner les
dames figurées qu'on nous donne aujourd'hui, d'après les
règles établies dans l'article L. de ce paragraphe, sous
le titre de: ballets-phantomimes héroïques, historiques,
allégoriques &c. en plusieurs actes, on sera proba-
blement forcé de convenir, qu'il faut un peu rabattre
de la haute idée qu'on s'était faite de ce genre de
spectacle, ^{ou plutôt} et du mode d'après lequel il est exécuté
sur la scène. ^(a) — J'indique, ^{je} conseille même
cet examen comparatif, mais ^{je} ne puis nullement
tenter de l'entreprendre. Depuis deux ans et plus ^{je}
vais si rarement au spectacle, que ^{je} suis devenu
comme étranger à tous les genres de représentations qu'on
y donne, et qui jadis étaient pour moi d'un si grand
intérêt.

(a) Deux nouveaux danseurs venus de Paris au commencement
de l'année suivante, et chargés de la direction des ballets, ^{travaillant} par leurs soins se sont
à leur imprimés ce caractère de précision et de justesse, et même de l'élégance
et de noblesse qui seuls peuvent remplir l'espace qu'on aime à se former de ce
genre de spectacle. Les décorateurs qui les ont suivis de près, aidés d'un peintre qu'on
lui a joint, secondant leurs efforts, et en favorisant l'illusion qui est l'âme de la danse
et de la pantomime, il ajoute à l'intérêt que l'un et l'autre doivent former
cependant les réformes qu'ils ont introduites sont encore loin du degré de perfection qu'on a vu
d'en attendre.

Theatre Français

Théâtre français de Varsovie.

Nous avons observé dans l'histoire du théâtre que bien que la scène nationale eût tant de peine à se soutenir par elle-même, et lorsqu'il n'y avait ici aucune autre espèce de spectacle, qui se trouvât en concurrence avec elle, on voyait toutefois arriver après souvent en cette capitale diverses troupes ambulantes, italiennes, allemandes ou françaises qui, faute de trouver mieux ailleurs, venaient passer chez nous presque tous les hivers, et qui ne quittaient ordinairement Varsovie, que lorsque la défection totale de leur auditoire, et le manque absolu de ressources les y forçait. Ces troupes, ^{comme on l'a vu,} étaient, en général, après mal assorties, et d'ailleurs presque toujours composées d'acteurs très médiocres. aussi faisaient-elles rarement fortune ici.

Cependant soit l'attrait de la nouveauté, soit caprice de ceux de nos soi-disant amateurs, qui veulent se distinguer du commun des spectateurs, et prétendent donner le ton partout, ces troupes avaient presque ^{encore} toujours plus de succès qu'elles n'en méritaient réellement. malgré cela, depuis quelque

années, elles étaient devenues beaucoup plus rares, et les Français surtout semblaient nous avoir absolument oubliés. En effet, si on en excepte Volange qui s'est montré ici à deux reprises, avant et après la révolution de 1794. nous n'avons vu durant ce long intervalle, aucun acteur de cette nation venir disputer aux nôtres, ou partager avec eux, les faibles moyens de subsistance qu'ils se procuraient avec tant de peine.

Mais enfin ^{une} troupe dirigée par trois entrepreneurs (M^{rs} Grandville et M^{rs} et M^{rs} Bonnet.) a retrouvée en 1816. le chemin de la Pologne. cette compagnie du moins très supérieure à celles qui nous vintaient jadis, et quant aux talents et quant aux mœurs, s'est acquise par cela même plus de considération, et bien qu'elle n'ait pas eu tous les succès que peut-être elle s'était promis, elle se soutient depuis trois ^{ans} avec quelque avantage. Elle a occupé pendant les deux premières années le théâtre du palais Radziwitt, et donnait quatre fois par semaine des comédies, petites pièces qu'on joue à la Comédie française (de Paris) à la suite des tragédies et autres compositions du haut genre, quelque fois même des comédies de caractère et d'intrigue de Molière ou autres poètes plus modernes, des opéras comiques, des vaudevilles, des proverbes, et qu'elle choisissait parmi les ouvrages qui avaient, sinon peut-être le plus de réputation, du moins le plus de vogue et de succès sur les théâtres du second ordre de Paris. Le mode d'exécution ^{que ces acteurs} qu'ils avaient adopté, avait plus d'un défaut, sans doute, mais il les faisait oublier par des beautés de détail, qui plaisaient également à l'œil et à l'imagination, et l'air d'expression qui quelques uns s'entra-

mettaient dans leur jeu, prôtaient avec généralement à leurs
représentations un intérêt capable d'attacher l'auditoire qui
les fréquentait. J'accepterai toute fois du nombre des pièces qui
méritaient les suffrages des connaisseurs, certaines farces qu'ils
jouaient de temps à autre, sans doute pour se conformer au
goût de quelques uns des habitués de leur théâtre. mais com-
me le nombre de ces soi-disant amateurs n'est pas très consi-
dérable, et que leur opinion ne fait pas loi, moi les entre-
preneurs, ^{sans scrupule,} auraient pu faire un choix plus heureux, et nous
dispenser ^{du désagrément} d'entendre ces arlequinades, dont la meilleure ne valait
pas le temps qu'on lui donnait.

Les trois directeurs de cette troupe étaient en même temps
acteurs, et sous ce ^{dernier} rapport, ils étaient ordinairement
ceux qui méritaient à de plus justes titres les applaudissements
^{qu'ils se procuraient.} En effet, non seulement ils avaient une con-
naissance assez réfléchie de tout ce qui a trait aux représenta-
tions théâtrales, mais ils possédaient à un degré au dessus du
commun, sans être d'ailleurs très éminent, toutes les parties
de l'art dans lequel ils s'exerçaient. Ils tenaient la première
année, une vingtaine d'acteurs à peu près, dont quelques
uns faisaient vraiment honneur à leur société. Ils en éloi-
gnèrent plusieurs d'eux ou trois que le public ne goûtait pas,
mais ils les remplacèrent avec une ^{rapidité} par un plus grand nombre
d'autres qu'ils firent de Paris, l'été suivant, et qui sans avoir

des talens très supérieurs, firent du moins bientôt oublier ceux qu'ils remplaçaient.

Cependant, soit que ces nouveaux acteurs, quoique fraîchement arrivés d'une capitale où le théâtre jouit d'une si haute réputation, ne répondissent pas encore assez pleinement à l'espoir peut-être outré qu'on en avait conçu d'avance; soit que l'espèce d'engouement que les entrepreneurs eux-mêmes avaient excité dans le premier instant, se fût refroidi; leur spectacle ne fut pas aussi fréquenté. L'hiver suivant que la première année peut-être aucune de ces causes n'a-telle contribué à cette defection momentanée des spectateurs: L'inconstance si voisine de l'attrait de la nouveauté; cette espèce d'indifférence qui chez nous succède si promptement aux desir les plus fortement prononcés, ont pu seuls produire ce refroidissement subit. au surplus, il suffirait pour cela des petites intrigues et des manœuvres sordides employées avec plus d'adresse que ^{de} justice, par certaines personnes, auxquelles les succès de ces étrangers faisaient d'autant plus d'ombrage, que de l'aveu du public éclairé, ils étaient mérités à plus d'un égard. ^{du reste,} Je ne veux ni condamner ni justifier aucun des deux partis: il ne m'appartient pas de décider entre César et Pompée; et dans le vrai, la question n'est pas d'un intérêt assez pressant pour mériter une plus longue discussion.

Quoiqu'il en soit, bien loin de perdre courage et de se relâcher, nos acteurs français firent, au contraire, de nouveaux efforts, pour se remettre au niveau de leur réputation passée, et tâcher de regagner ces suffrages que le public leur avait prodigués si libéralement l'année précédente, et dont il commençait à devenir un peu plus avare. Sans l'espoir d'y réunir plus sûrement, ils ne ménagerent ni soins, ni travaux, ni dépenses, pour donner à leurs représentations plus d'intérêt, à leur spectacle, plus de pompe et de dignité. Tous ces moyens de perfectionnement pouvaient avoir leur utilité, mais ils ne suffisaient pas, et pour les rendre pleinement efficaces, il fallait y joindre un double sacrifice qu'ils n'eurent pas le courage de faire; peut-être même n'en eurent-ils pas l'idée. Il ne leur vint pas à l'esprit que, ce n'était pas assez de multiplier, de varier et d'embellir les accessoires qui pouvaient favoriser l'illusion, et la rendre plus séduisante; mais qu'il fallait encore, d'un côté, introduire une réforme sensible dans le mode de leur exécution, pour certaines pièces surtout, et dans le jeu de quelques uns de leurs acteurs; de l'autre, réleguer pour jamais de la scène ces comédies-folles, ces proverbes insignifiants, ces parodies burlesques, ces bouffonneries dégoûtantes, recueil, farfelu de calembourgs, de mauvaises pointes, de plat, peu de mots plus dignes d'un Bergamaskier que d'un acteur français. En effet, des pièces aussi méprisables, aussi dénuées d'intérêt ne pouvaient servir que pour les trépassés ou des arlequins, des pantalons, des scaramouches, des Colombine, disputant de Larrin, de graterque et de ridicule: ils ne méritaient nullement l'importance que certaines personnes y attachent, et

par cela même, elles ne pouvaient plaire à un auditoire choisi, tel que celui qui fréquente habituellement le théâtre français, elles devaient même revoltter des spectateurs qui joignent à la connaissance de l'art dramatique, un tact sûr, un goût épuré, une judicature à l'épreuve de tous les prestiges, en garde contre tous les manèges du faux bel-esprit. C'était donc pour ces deux réformes que ces mm. devaient commencer; il fallait couper dans le vif, et ils n'ont fait les choses qu'à demi. aussi l'événement n'a-t-il pas tout à fait répondu à leur attente.

Cependant tous ceux de nos connaissances qui n'avaient pas de raisons particulières de décréditer la scène française, croyant pouvoir, sans se compromettre, apprécier plus loyalement les bonnes intentions et les efforts des directeurs et de leurs artistes, ont continué d'assister à leurs représentations, et ne leur ont point refusé les applaudissements qu'ils sentaient leur être dus. — au surplus, cette préférence ^{et bien qu'on vider en fait} plus apparente que réelle, ^{avait dû leur en leur faveur} n'a pas été poussée assez loin pour mériter les reproches flétrissants qu'on lui prodiguait. Ils rendaient justice au Français, quand ils pouvaient le faire sans blepher la vérité, mais ils n'abandonnaient pas pour eux la scène polonaise: ils lui donnaient même, et très hautement, cette préférence marquée que doit obtenir dans tous les pays et dans tous les tems, un spectacle national.

Les pertes considérables que les directeurs du théâtre français ont essayées l'année dernière, ne leur ont pas permis de l'ouvrir cet hiver. Ils se sont réunis aux artistes polonais, et ceux de leurs acteurs qui n'ont pas voulu quitter Varsovie, jouent concurremment avec les nôtres. ainsi Les deux théâtres se sont, en quelque sorte, amalgamés, et nous avons alternativement spectacle français et polonais. S. M. I. & R. a assigné pour l'entretien de cette seconde troupe, une somme annuelle de 4000. qui se prélève sur la caisse générale.

Chapitre 2:

Théâtres de province.

I.

Théâtre de Vilna.

Je commence par le théâtre de Vilna, bien que depuis près de trente années, cette antique capitale de la Lithuanie ait cessé de faire partie de ce qu'on a coutume d'appeler la Pologne, et qu'elle n'ait ^{même} presque aucune relation avec ce qui forme aujourd'hui le Royaume de ce nom. L'ordre et la régularité qui s'observent constamment sur ce théâtre, le choix des pièces qu'on y donne habituellement, la perfectionnement sensible des acteurs, le mode d'organisation qu'il a adopté depuis quelques années, et qui est infiniment plus sage, plus méthodique qu'on ne devrait se le promettre d'un établissement aussi moderne: tout lui

donne des droits à cette prééminence sur tous les théâtres
qui, depuis quelques années, se sont ouverts successivement
dans les principales villes de nos provinces; et l'on peut dire,
sans être taxé de partialité, qu'il tient le premier rang après
celui de notre capitale: peut-être même finira-t-il par se
mettre à son niveau, pourvu toutefois qu'il ne se relâche
point, et qu'il continue de tendre avec la même intensité vers
le degré de perfection qu'il paraît s'être proposé.

Il est depuis quelque temps soumis comme le nôtre,
à une direction générale établie par le gouvernement, et
composée de même d'un président ^{et} plusieurs conseillers
ou assesseurs, tous choisis parmi les personnes qui se sont acquises
le plus de recommandation par leur connaissance, leurs ta-
lens et leur mérite. Il a, en outre, un secrétaire, sans doute
général, comme ils le sont presque tous dans notre nouvelle
administration, un archiviste et peut-être quelques autres
membres dont j'ignore les titres. On a d'ailleurs décrété
un règlement où sont détaillées ^{diverses} toutes les obligations que
prennent sur elles toutes les personnes employées et dans
cette direction en chef, et dans la direction spéciale du théâ-
tre. Je suppose qu'animées du désir de se rendre réellement
utiles, chacune d'elles les remplit à la rigueur.

Les acteurs et, en général, toutes les personnes qui appartenaient à ce théâtre, formaient entre elles, il y a quelques années, une société particulière et absolument indépendante, dans laquelle tous participants avaient des mêmes droits et d'une autorité à peu près égale. Ils partageaient entre eux les émoluments des représentations, suivant l'accord arrêté librement avec chaque acteur ou chaque employé, et soutenaient le théâtre à frais communs, contribuant tous aux dépenses générales, à proportion de la part que chacun d'eux avait aux bénéfices. Mais depuis ~~quelques temps~~ ^{quelques} ~~ils ont substitué~~ ^{comme} cette société, tant pour le partage des profits, ~~comme~~ ^{que} pour celui des dépenses journalières et des déshérs momentanées et impérieuses, était devenue un peu arbitraire et quelque fois litigieuse, ^{on y a substitué depuis quel que temps} une entreprise par actions, qui sont attribuées à un certain nombre des principaux acteurs. M. Karzynski est le premier de ces actionnaires, et comme un des artistes les plus distingués, et comme directeur du théâtre, et comme propriétaire de la salle de spectacle et de tous les édifices qui en dépendent. Ces trois titres réunis dans sa personne, devaient nécessairement lui donner une prééminence ^{propre} sur tous les membres de cette société. ^{Elle} ne voyait autrefois comme les autres chefs-lieux de provinces, que de mauvaises troupes ambulantes, qui venaient, par intervalles, y donner quelques représentations. La première qui y fit une sensation assez vive et assez générale pour faire naître l'idée d'y établir un théâtre à demeure, fut celle que Bogustawski y conduisit en 1785. et qui y resta cinq années consécutives. Je pourrais dire cinq hivers, car pendant l'été

qui à Vilna comme dans notre Capitale, est une saison morte pour le théâtre; il était obligé d'y faire ce qu'il a fait si souvent ici, de parcourir les villes voisines, pour y gagner de quoi pourvoir à ses dépenses habituelles. Cependant le goût des représentations théâtrales, qu'il avait inspiré comme d'emblée, et qu'il semblerait même avoir généralisé, ne se soutint pas long-tems. A son départ, cette espèce d'enthousiasme qui avait gagné jusqu'aux classes inférieures, s'éteignit insensiblement, et, je dois en convenir, les troupes qui lui succédèrent n'étaient guères propres à le faire renaitre.

Mais enfin Morawski un des acteurs de l'école de Boguslawski, revint à Vilna en 1795. et reprit la direction du théâtre qui avait été abandonnée pendant plus de cinq ans. Il fit tous ses efforts pour y attacher plus d'intérêt, et lui donner plus de consistance, et malgré toutes les vicissitudes qu'il éprouva, il parvint à se soutenir avec une certaine distinction. Mais ce n'est que dans les premières années de ce siècle, et surtout depuis la création d'une direction générale sous la surveillance du Gouvernement, et la proclamation du règlement qui s'y observe aujourd'hui, que le théâtre est parvenu à ce degré de perfection qui lui prérage une existence stable, et des succès constants.

Théâtre de Léopol.

En traçant l'histoire du théâtre de Vienne, j'ai esquissé en quelque sorte celle du théâtre de Léopol. Son de leur organisation primitive, leur position était à peu près la même; Ils ont du par conséquent, éprouver les mêmes vicissitudes. Nous n'y voyons, en effet, dans les premières années, qu'une succession continuelle d'essais mal dirigés, de tentatives infructueuses, d'épreuves hasardées et de réformes irréfléchies. D'après cela on doit s'attendre à voir chaque création suivie d'une chute, chaque restauration, d'un revers: en un mot, les succès qui paraissent devoir acquiescer le plus de stabilité, étaient souvent ceux dont la durée la plus éphémère, répondait le moins à l'espoir qu'on en avait conçu. Tel était encore en 1800. l'état du théâtre de Léopol.

Mais enfin M. Kaminski est parvenu à mettre un terme à ces changements continuels, à cette fluctuation décourageante, qui semblait rendre impossible toute espèce de réussite. efficacement secondé par le gouvernement, ^{jusqu'alors si précaire,} il ^{à lui} est parvenu à conduire cet établissement ^{éphémère,} au point où nous le voyons aujourd'hui. Son ancien

Instituteur, celui auquel il devait en partie ses connaissances
et ses talents, Boguslawski lui avait préparé les voies, et rendait
son entreprise plus facile. Les cinq années qu'il avait passées à
Léopold, de 1794. à 1799. inclusivement, avait produit dans
cette capitale de la Galicie, ^{le même effet} que dans celle de la Lithuanie, où
l'on avait admiré pendant le même nombre d'années, la constance
et ses talents. Aussi le meilleur de ses élèves, Kaminski,
qui vint s'y établir en 1800. et très peu de temps après son départ,
n'eut-il qu'à développer le germe qu'il y avait semé. Il est
vrai qu'il n'avait ni autant d'acteurs, ni des artistes aussi
bien exercés que Boguslawski: mais le travail, l'intelligence,
le désir de se faire honneur, et l'espoir de se ménager
un établissement sûr et lucratif excitèrent son zèle, donnèrent
plus d'intensité à ses efforts, plus de latitude à ses vues, et lui
fournirent le moyen de suppléer à tout ce que lui refusaient
le manque de ressources, la modicité de sa fortune et la
crise des circonstances.

Cependant son théâtre n'est point encore parvenu au
degré de perfection qu'il paraît s'être proposé. Il avait tant d'obstacles à lever, tant de difficultés à vaincre, qu'on ne devrait pas
même espérer de le voir sortir si promptement victorieux de

ces épreuves multipliées. au surplus, les progrès que son spectacle fait tous les jours, donnent lieu de croire que l'époque à laquelle il atteindra ce but, n'est pas aussi éloignée qu'on pourrait se le figurer d'après les apparences. L'attention avec laquelle il surveille et le choix des pièces, et le mode d'exécution dont elles sont susceptibles, hâtera sans contredit ce perfectionnement, qui a déjà pris un caractère très marqué: il rivalisera avec ^{en fait} ~~le~~ ^{après l'étranger} le théâtre de Vilna, qui s'est établi comme lui, de Léopold sur une base d'abord très faible, et non moins ^{du spectacle} ~~éclatante~~, ^{et si jusqu'ici il s'est borné à} ~~et après avoir~~ ^{suivre de loin la marche rapide de celui} de notre capitale; ^{il espère, sans doute, l'atteindre bientôt.} ~~il l'atteindra sans doute~~, et finira peut-être ^{voulant} par se mettre à son niveau. Les encouragements que lui donnent les représentants du souverain, les autorités supérieures, les fonctionnaires publics et même les simples particuliers, sont bien propres à seconder ses efforts, à accélérer ses progrès. Kaminiski s'est réservé l'entreprise ^{du théâtre} sous la surveillance et la protection du gouvernement, et les profits qu'il en tire le mettent à même de soutenir son entreprise ^{établi avec honneur} avec honneur, et de donner même à ses représentations, une pompe et un éclat qui contribuent autant que son jeu et celui de ses acteurs, à lui attirer beaucoup de monde. L'hiver est très lucratif ^{surtout} pour lui; tous les citoyens riches ou même simplement aisés des

environs passent ~~après~~ généralement toute cette saison
à Léopold, et presque tous y font une dépense ~~assez~~ ^{d'un autre côté} consi-
dérable. Les sociétés ^{qui se forment} entre elles, les personnes d'un
rang distingué ou la haute noblesse sont ^{très} brillantes, ^{et quoique} ~~moins~~
moins fréquentes et moins nombreuses que les rassemblements
bourgeois, mais le goût du plaisir les anime également
les unes et les autres; il s'étend jusqu'au théâtre; il y exerce
le même empire; et de là cette affluence de personnes
de toutes les classes et de tous les états qui s'y rendent tous les
jours, et qui en ont fait comme un point de réunion où l'on
se retrouve, où l'on se voit sans gêne et sans étiquette.

Léopold est la résidence du gouverneur de la province;
lequel est ordinairement un prince ou du moins un très grand
seigneur, qui jouit d'une fortune considérable, qui tient une
suite nombreuse, et rassemble très souvent chez lui toute
la haute noblesse. Il a sous ses ordres deux généraux; l'un
commandant de la ville, l'autre de la garnison qui est plus
forte que ne semble le comporter une capitale du second
ordre. Les officiers qui en font partie ont presque tous après
de fortune pour se procurer, chaque jour, le plaisir du
spectacle. Joindre à cela les Bureaux, les chancelleries,
Les employés de tous ordres de la cour et du gouvernement;

diverses magistratures qui (puissent d'une très grande con-
sédération), et avec lesquelles tous les gentilshommes des environ-
s se trouvent en relation plus ou moins fréquente, suivant
l'état de leur fortune et de leurs affaires domestiques; ce qui
les force de se rendre souvent à la ville; et d'y passer quel-
que fois plus de temps qu'ils ne le voudraient. mettons encore
en ligne de compte un grand nombre d'habitans riches
ou aisés, de marchands qui font un commerce considérable,
et même de simples ouvriers qui sont en état de se procurer
tous les plaisirs qui n'entraînent pas de trop fortes dépenses.
^{enfin} - n'oublions pas les Juifs, qui, proportions gardées, sont
presque en aussi grand nombre qu'à Vienne, qui ont
de même la passion du théâtre, et qui de longue main
sont en possession du droit d'occuper les paradis (et qui souvent
même quelques coins de la galerie). On peut juger com-
bien cette ^{affluence doit} augmenter pendant la tenue des diètes, les contrats,
les foires et certains jours de cérémonies ^{civiles ou religieuses}, dont la solennité
attire une foule de personnes de l'un et l'autre sexe, qui
profitent de ces occasions, pour se procurer le plaisir du
spectacle.

D'après cela on peut conjecturer que la recette de M.
Kamienksi est assez considérable pour le mettre en état
de faire face à toutes les dépenses que nécessitent et les

embellissement de son théâtre, et la perfectionnement de
ses acteurs. c'est pour mettre le public à même de juger de
l'un et de l'autre, qu'il a, ainsi que la Direction de Vilna,
adopté l'usage de donner chaque année un almanach
du théâtre, dans lequel il rend un compte exact des progrès de
son établissement, des réformes qui s'y sont opérées, des chan-
gements que les circonstances ont rendus nécessaires, des pièces
qu'on a jouées, du nombre de représentations qu'elles ont eues,
des succès qui les ont couronnées de quelques traits d'histoi-
re, de petites anecdotes amenées à propos ^{nécessairement} présent à cet ouvrage
que sa nature et son objet doivent rendre très cynématique,
un intérêt que peut-être n'a pas encore obtenu l'almanach
de notre théâtre, dont l'origine est plus ancienne, puis-
qu'elle ^{date} de l'an 1809.

3. Théâtre de Pologne.

Quelques années après l'occupation de la Grande-
Pologne par le gouvernement prussien, le Roi actuellement
régnant fit ériger en cette ville qui en est le chef-lieu, une
salle de spectacle dont les proportions et l'élégance ne
seraient pas déshonorées à une ville du premier ordre. Les
acteurs de ^{notre capitale} ~~Pologne~~ qui allaient ^{chaque année} après, habituellement pas-
ser, quelques semaines à Pologne, jouaient pour la

première fois sur ce nouveau théâtre en 1805. Depuis que
cette ville est devenue la capitale d'un grand Duché, quel-
ques uns des acteurs qui jadis s'y arrêtaient à peine après
de temps pour donner une douzaine de représentations, parais-
sent s'y être fixés à demeure, du moins pendant l'automne
et l'hiver, et ils y forment une espèce de direction socié-
té sous la direction d'un entrepreneur. Toute fois je
doute que cet établissement puisse avoir le même succès que
ceux de Léopol, et de Vienne, et de Vienne surtout. Cette
ville, bien qu'elle semble assez bien peuplée, ne l'est pourtant
pas à proportion de son étendue. Sa position d'ailleurs
et le peu de relations qu'elle entretient, ne lui permettent
pas d'ouvrir un commerce assez considérable, pour pouvoir
réunir dans son sein autant de banquiers, de négociants,
de marchands, de capitalistes, de faiseurs d'affaires, d'ar-
tistes et même d'ouvriers qu'on en voit dans notre capitale,
et dans le peu qui s'y trouve, il n'y en a sûrement point
d'aussi riches ou du moins d'aussi aisés. D'un autre côté, le
nombre de dignitaires, de fonctionnaires publics et des employés
n'y est pas aussi considérable à beaucoup près, et la garnison
qui n'est pas la moitié de la nôtre, n'y fait sûrement
pas autant de dépenses. Il en est de même des autres classes
d'habitants. On connaît l'économie des Prussiens: elle est

Louable à tous égards, mais elle ne favorise ni la circu-
lation du numéraire, ni par conséquent l'aisance des citoyens.
ajoutons que la noblesse des environs qui jadis ^{à Paris} y passait la
saison la plus désagréable de l'année, et qui même s'y rendait
dans quelque tems que ce fût, dès qu'il s'y annonçait un specta-
cle quelconque, n'y paraît plus guères, à moins qu'elle n'y soit
appelée par quelques affaires d'un intérêt assez puissant pour
l'engager à faire ce qu'elle regarde aujourd'hui comme une
espèce de sacrifice, et d'ailleurs elle n'y reste que le tems néces-
saire pour les terminer, encore même durant ce peu de tems,
elle n'y fréquente le spectacle que lorsque le hasard ou
quelque considération particulière l'y conduit.

Une raison encore qui retient dans la détresse les
fabricans, les artistes, les ouvriers et même les hommes de jour-
née, c'est qu'il n'y a point comme ici de travaux pu-
bliés ordonnés et payés par le gouvernement, et qu'on
ne voit même presque nulle part de bâtimens particu-
liers. en général le peuple privé de presque toutes les
ressources qu'on trouve ordinairement dans une capitale,
ne peut pas s'aper d'aisance pour pouvoir se permet-
tre des dépenses superflues. Les Juifs eux-mêmes qui
sont partout si entreprenans, si avides de gain, et chez
lesquels le desir de s'enrichir est la passion dominante,

et presque la seule qu'ils connaissant, les Juifs hors d'état
de soutenir la concurrence avec les manufacturiers et les fabri-
cans des autres provinces prussiennes, ne peuvent, faute de déb-
ouchés, ouvrir un aussi vaste champ qu'ils le voudraient, à leurs
spéculations commerciales et industrielles. Or, chez nous, ce sont
les Juifs aisés et certaines classes du peuple qui forment
habituellement la majeure partie de ce qu'on peut
appeler les Spectateurs du 3.^e et même du 2.^e ordre, de ces
Spectateurs que nous voyons tous les jours s'entasser et se
presser au paradis. Cette cohue, quelque mal assortie qu'on
la suppose, et qu'elle soit réellement, arrive la caisse, et
contribue pour sa part, à mettre la direction en état
de fournir plus largement aux dépenses qu'entraîne l'en-
retien du théâtre.

4. Théâtre de Ploëh.

Depuis que la ville de Ploëh. existe, elle n'a jamais
eu ni théâtre, ni peut-être aucune salle assez vaste pour en
tenir lieu au besoin. Il est même très probable qu'il n'était
jamais venu à l'idée de quiconque ce fût, qu'on pût en construire
un dans une ville aussi peu considérable, aussi mal peuplée,

et dans laquelle les habitants plus modérés et peut-être plus
heureux que nous, ne savaient s'occuper que de leurs affaires
et de leur ménage; et ne sentaient ni le besoin, ni même le
desir de ces représentations théâtrales, qui dans les cités po-
puleuses, riches ou non, sont devenues la source la plus fécon-
de des passions et des plaisirs pour les individus de toutes les
classes.

Toutefois, dans l'année 1808. M. Rembialsinski alors
Préfet du département de Plock, conçut le projet d'ériger
une salle de spectacle dans ce chef-lieu de la province
confiée à son administration; il fit plus, il osa tenter
de l'exécuter, et réunit. cette salle est d'une petite di-
mension, il est vrai, mais elle est probablement plus
que suffisante pour le nombre de spectateurs qu'elle
doit contenir. D'ailleurs, elle est distribuée avec assez d'in-
telligence, et présente dans son enceinte, quelque
bornée qu'elle soit, toutes les commodités que pourrait offrir
la salle la plus vaste; il n'y manque rien qu'un assez
grand nombre de spectateurs pour la remplir; défaut
d'autant plus grave, qu'il peut jusqu'à un certain point
décourager les auteurs, et les empêcher de donner l'essor
à leurs talents.

à leurs talens, s'en ont. Depuis cette époque, au lieu de
troupe ambulante, qui ~~se~~ passaient par hasard, mais ^{la Plock} s'y arrêtaient
peu, il s'y est établie une petite société d'acteurs qui paraît
s'y être fixée. à en juger par les apparences, elle ne doit
pas avoir de très grands succès, car pendant ce petit nombre
d'années, elle a eu successivement jusqu'à cinq entrepreneurs,
^{dont aucun n'a fait fortune. D'un autre côté -}
~~et~~ comme probablement chacun d'eux avait ses vues par-
ticulières, ses principes, son système, son mode d'exécution; com-
me d'ailleurs ils s'établissaient avec peu de fonds, et qu'ils ne
cherchaient qu'à les faire valoir, qu'à en tirer le meilleur
parti possible, on doit bien présumer que le théâtre de Plock
n'a pu acquiescer encore ce degré de perfection qu'il aurait at-
teint ailleurs, et dans des circonstances plus favorables. Ce n'est
point au milieu de pareilles vicissitudes, et de fluctuations
aussi fréquentes, aussi incertaines, que les arts en général, et
surtout l'art dramatique, peuvent prendre racine, se consoli-
der et parvenir à la hauteur qui seule peut leur faire
obtenir la considération qui leur est due.

Le premier de ces entrepreneurs fut un nommé
Mierzejewski. Sa mort arrivée quelque mois après qu'il eût
formé cet établissement, précipita la banqueroute qu'il ^{aurait} fai-
te à coup sûr un peu plus tard. cet événement fit passer
son entreprise entre les mains d'un de ses acteurs, nommé

Mielchior qui ne put la soutenir plus de huit à dix mois.
Il la céda, d'après un arrangement particulier, à Baïer
Lequel s'en démit quelques ^{en pavers} temps après, de Kamiński. Celui
ci resta à son poste à peu près deux ans; mais ayant
trouvé ailleurs un établissement qui lui parut plus fla-
ble, et qui pouvait lui offrir plus d'avantages, Il quitta
Plock au moment où l'on s'y attendait le moins, et
céda cette entreprise à Jeriński qui la dirige jusqu'à
ce jour, et qui bientôt peut-être se donnera de même
un successeur. ce théâtre n'étant point ^{sous} sous la surveil-
lance immédiate du gouvernement, et, en quelque sorte,
abandonné à lui-même, sans protection et sans appui.
L'entrepreneur qui jusqu'ici a été acteur lui-même, la
dirige à son gré, et partage les profits qu'il en tire
avec ses coartistes, n'oubliant pas, sans doute, de s'at-
tribuer la plus forte part, en dédommagement des pei-
nes et des ^{diverses} ~~peines~~ ^{travaux} qu'entraîne nécessairement et son titre
d'entrepreneur, et la responsabilité qui s'y trouve atta-
chée. ce spectacle au reste a fait jusqu'ici trop peu de
sensation, et je pourrais ajouter peut-être, trop peu de

de la salle formait le parterre. point d'amphithéâtre, point de loges, de galerie ni de paradis. tout cela était remplacé par quelques bancs non rembourrés qui tenaient lieu de fauteuils, et qui étaient ordinairement réservés pour les dames. les hommes étaient pêle-mêle, aucune distinction de rangs; c'était l'usage et le triomphe de l'égalité.

Six actrices et à peu près autant d'acteurs, tous jeunes gens qui n'étaient jamais sortis de l'enceinte des murs de leur ville, et qui jusque là n'avaient rien vu qui pût leur donner la moindre idée d'une représentation théâtrale, monterent d'em-^{bourrés eux} blés sur ces tréteaux, et devinrent, sans presque s'en apper-^{mêmes} -voir, les Garrych, les Keau, les Schain, les Clairon, les Sylvia, qui devaient former les mœurs de ce bon peuple de Cracovie, et l'amuser, s'ils pouvaient, en l'instruisant. Ils étaient secondés dans cette noble entreprise par un orchestre composé de cinq ou six musiciens, plus faits pour figurer dans une taverne que sur un théâtre.

L'entrepreneur et le directeur de cet établissement d'un genre si neuf alors, était un coiffeur qui s'était fait une assez belle réputation dans son état. J'avais l'honneur d'être une de ses pratiques; et je ne fus pas un des derniers qu'il invita, et

Je ne fus pas non plus un des derniers à me rendre. On donna pour cette première épreuve, *Léonore et Aror*. Le spectacle était terminé par la scène Lyrique de *Pigmalion*.

O tendre et intéressant Marmontel. ^{de vos pontes,} O bon et sensible Jean-Jacques! Combien mon cœur reconnaissant vous plaignait et souffrait pour vous! qu'eussiez-vous dit, si vous eussiez pu voir voir si horriblement estropiés? L'exclamation de Lully aurait, sans doute, été trop faible, pour exprimer votre surprise et votre indignation!

Le lendemain quand il vint me coiffer, je me permis de lui adresser quelques conseils: mais comme il était très convaincu qu'il s'entendait infiniment mieux que moi à l'arrangement d'un théâtre, ainsi qu'à l'exécution des pièces, et au jeu des acteurs, il ne tint compte ni de mon opinion, ni de mes avis, et je me donnai bien de garde de les réitérer. Je fus plus insensiblement, et pour divers prétextes, je cessai de me rendre à ses invitations journalières.

Mon exemple eut des imitateurs. soit la faute de ses artistes ou la sienne, soit le défaut de goût qu'il reprochait avec hauteur aux habitants de *Cracovie*, tout le monde finit comme

(a) le créateur de l'opéra français, Lully, assistant à un salut qu'on célébrait avec une grande solennité, un jour de fête, dans l'église de St. Roch, et entendait jouer un de ses airs du dernier opéra qu'il avait mis sur la scène, leva les yeux au ciel, et dit en se frappant la poitrine avec componction: *pardonnez, O mon dieu! je ne l'aurais pas fait pour vous!*

moi, par d'écarter son spectacle. Ce contretems le força de renon-
cer à son entreprise; il ferma boutique au bout de quelques mois.
un de ses amis et de ses élèves la rouvrit quelque temps après, et ne fut
pas plus heureux. L'opinion s'était trop fortement prononcée contre
son prédécesseur, pour qu'il pût espérer de réunir.

Enfin Le C^{te} K'turewshi Staroste de Brzegów osa se mettre
sur les rangs, et conçut l'espoir de subjuguier cette opinion qu'il in-
fluençait ^{déjà} après qu'il dirigeait presque à son gré. Sa
naissance, son rang, son âge, sa figure, son amabilité, l'élégance
de ses manières, la recherche de sa mine, l'agrément de sa con-
versation, ce ton de supériorité avec lequel il s'écidait sur tous
les objets de goût, sans toutefois afficher ni morgue ni prétentions,
tout se réunissait pour attirer sur lui l'attention des habitants
d'une ville où il donnait le ton; tout concourrait à fixer sur lui
les regards de toutes les jolies femmes. D'ailleurs bien qu'il fût
ruiné ou à peu près, et qu'il n'eût renouvelé cette entreprise
que pour tâcher de rétablir ses affaires; il avait cependant encore
ou il trouva assez de fonds pour la soutenir avec plus d'avanta-
ges que ses devanciers; il avait même tous les moyens de lui don-
ner plus de latitude et lui prêter plus d'intérêt.

Le premier pas qu'il fit et qui était décisif, fut de transpor-
ter le théâtre dans une très belle salle du palais Maszabli, qu'il
fit repeindre avec à neuf, et décorer avec autant de goût que de
magnificence. Elle pouvait contenir beaucoup plus de monde
^{d'élégance}.

que l'ancien Local, et graces à la disposition qu'il y avait établie, on y était un peu plus à son aise. Il sut de même tirer parti de trois autres salles contiguës, un peu moins vastes, il est vrai, mais aussi bien ornées. Elles lui offrirent un emplacement très commode pour les Concerts, Les bals, les redoutes, Les Casinos et les Clubs, qu'il voulait introduire à Cracovie; où rien de tout cela n'était connu, et qu'il se proposait de joindre à son Spectacle, dans l'espérance que cet amalgame d'un genre neufs piquerait la curiosité et lui attirerait du monde. Il ne se trompait pas tout à fait dans son calcul, et cette multiplicité d'amusements, qui variaient tous les jours, et se diversifiaient au gré des amateurs, fit une assez vive sensation parmi la noblesse et la classe de bourgeois plus aisés, elle leur inspira, du moins pour le moment, le goût de ces plaisirs encore nouveaux pour eux.

Quant aux décorations, aux draperies et aux Costumes dont la mesquinerie et le mauvais goût étaient révoltés, il rélégua dans le garde-meuble tous ceux que les premiers entrepreneurs lui avaient cédés, et tâcha de leur en substituer de plus analogues aux pièces qu'il voulait donner, et qui, sans être beaucoup plus riches, s'annonçaient au moins sous des formes plus agréables. mais il n'y réussit pas toujours comme il l'aurait

dévié: Les arts d'agrément n'avaient pas fait à Cracovie des
progrès aussi rapides, aussi soutenus, que les sciences abstraites,
qui depuis plus de trois siècles florissaient sous les auspices de
son université. aussi tout ce qui tient aux diverses branches de
la peinture, de la sculpture, de l'architecture, et même de la
simple mécanique, était encore si imparfait, qu'il lui eût
été impossible de trouver des ouvriers assez intelligents pour
remplir pleinement ses vues. D'ailleurs des changements
aussi considérables, auraient nécessairement entraîné des
dépenses très au dessus de sa fortune.

Il en fut de même de l'orchestre: ^{ce ne fut qu'à} de force de recher-
cher et de ^{quer} soins, Le Comte parvint à doubler le nombre des
musiciens qu'il avait trouvés en place; il éloigna les plus
mauvais; leur en substitua d'un peu plus vertueux dans leur
art, et les força, en quelque sorte, de s'y perfectionner au-
tant que le leur permettait la faiblesse, ou plutôt la
presque nullité de leurs moyens. mais il lui fut impossi-
ble d'en trouver un seul qui méritât pleinement le
titre qu'on lui donnait, et qui pût le justifier. au surplus,
comme il était lui-même excellent violon, et qu'il avait
voyagé en Italie, il les forma peu à peu à sa manière,
et les surveilla avec tant de soin, qu'on n'eût plus

du moins à craindre d'avoir les oreilles, aussi cruellement déchirées qu'autrefois.

Pour ce qui concerne les acteurs, les efforts du comte furent encore plus infructueux. Comme il n'y avait pas de choix à faire, il fut obligé de retenir ceux qu'il avait trouvés en possession du théâtre, et tout ce qu'il put faire fut de leur en associer quelques nouveaux qui, sans doute, devaient être encore plus mauvais; car les premiers avaient au moins pour eux cette routine, réfléchie ou non, que donne un exercice d'une année et plus. aussi, malgré tous ses efforts et ses dépenses, son spectacle resta toujours très médiocre, et ce ne fut qu'à force de décorations et d'embellissements qu'il parvint à y attirer du monde. Les concerts, les bals, les redoutes, les expins qu'il y avait joints le servirent aussi et même très efficacement. mais ce qui le ^{seconda} le mieux dans cette entreprise, ce fut son crédit, ses liaisons avec les premières maisons de la ville, la haute idée qu'on avait conçue ^{de ses connaissances} de ses talents, et le soin qu'il eut de y admettre parmi ses actrices que de jolies filles, dont la jeunesse, les charmes et la coquetterie suppléaient aux talents qui leur manquaient. Les brillantes annonces dont ses affiches étaient habituellement remplies, devaient faire le reste; car le charlatanisme réunit au théâtre comme partout ailleurs;

on peut dire même que la scène est son véritable élément, et que c'est là qu'il remporte ses plus beaux triomphes, surtout dans les pays où le goût a fait peu de progrès, où les connaisseurs sont aussi rares qu'ils l'étaient alors à Cracovie.

Lorsque j'arrivai en cette ville au commencement de 1813. à la suite du gouvernement qui vint s'y installer pour une couple de mois, j'y trouvai un théâtre construit à peu près sur le modèle de celui de notre capitale, quoiqu'à d'après des dimensions moins vastes, et du reste bien distribué, décoré avec goût, et assez commode, n'ayant enfin d'autre défaut essentiel que son emplacement qui n'est propre à flatter ni l'œil ni l'imagination. Mais quant aux acteurs, je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que, bien qu'un peu meilleurs qu'autrefois, ils étaient cependant encore très loin du degré de perfection qu'ils auraient dû atteindre pendant un aussi long espace de temps. Or, s'ils n'ont pas su profiter des modèles et des exemples que leur ont offert en 1809. Boguslawski et les acteurs qui l'avaient accompagné; s'ils ont fait si peu de progrès à des époques infiniment plus favorables, que doit-on attendre d'eux aujourd'hui, que cette ville détachée du

Royaume

ailleurs; on peut dire même que la scène est son véritable élément, et que c'est là qu'il remporte ses plus beaux triomphes.

du Royaume de Pologne, et comme abandonnée à elle-même, tombe de jour en jour, et s'écrase en quelque sorte, sur ses débris, malgré la protection dont s'honorent les trois puissances qui l'ont érigée en République.

C.

Théâtres de Białystok, de Grodno,
de Minsk, de Kiiow &c.

Białystok et Grodno qui jadis voyaient à peine, et encore même à des intervalles très éloignés, de mauvaises troupes composées de 4. 5. à 6. acteurs, tous plus médiocres les uns que les autres, s'arrêtent une couple de jours dans leur enceinte, parce qu'elle se trouvait sur la route de Vilna; et que des artistes de cette troupe en sont toujours réduits ^{aujourd'hui} à la dernière extrémité; Białystok et Grodno, ont un théâtre à peu-près fixe, du moins pendant l'hiver, l'un sous la direction de M. Seuminski; l'autre, sous celle de M. Nidrichski ancien acteur de Cracovie. On dit même qu'ils y donnent des tragédies,

des comédies de caractère et d'intrigue du haut genre, des
dramas, des opéras &c. mais comment tout cela est-il joué?
Je l'ignore, et j'avoue que je suis si peu curieux de le savoir,
que quand même des circonstances imprévues me condui-
raient dans l'une ou l'autre de ces deux villes, je n'aurais
probablement ni la tentation ni le courage d'assister à
une seule de leurs représentations. Quand on a eu com-
me moi le malheur d'entendre un M. Miedrichlei sur
le théâtre d'une capitale, on n'a nullement envie de
le revoir sur celui d'une ville aussi médiocre

Minsk: Je ne dirai rien du théâtre de Minsk, car je ne
connais ni le directeur ni aucun de ses acteurs. Je crois
toutefois que la troupe qui y joue l'hiver, pourrait
être plus considérable et peut-être même mieux as-
sortie que celle de Białystok et de Grodno, car la
ville est plus grande, mieux peuplée, et sans doute
plus riche, plus féconde en ressources: les foires, le com-
merce, et les relations qu'elle entretient avec tous les chef-
lieux des districts et même des provinces au centre des
quelles elle se trouve, doivent y attirer une plus gran-
de affluence de négociants et même de gentils-
hommes.

Kiow. Les Gouvernements de Kiowie, de l'Ukraine et de Podolie
ont chacun séparément une ou plusieurs troupes ambulantes
qui, pendant toute la belle saison, parcourent successivement
les principales ^{villes} de la province où elles sont fixées, et qui, durant
l'hiver, s'établissent à demeure dans les chefs lieux de ces pro-
vinces. De ces diverses troupes, dans lesquelles il y auroit peu
de choix à faire, celle qui a ouvert un théâtre à Kiow,
sous la direction de M. Zmievski, est, sans contredit,
la meilleure, ou, si l'on veut, la moins mauvaise. elle est
d'ailleurs la plus nombreuse, peut être même la mieux
choisie, et du moins la plus considérée dans cette capitale;
~~et même~~ ^{comme} dans les villes circonvoisines, qu'elle visite à tour
^{- lorsqu'elle n'a rien à faire -} de rôle, dans la cité qu'elle a choisie pour son principal
domicile. Le grand nombre de citoyens de tous les rangs,
de toutes les classes et de tous les états, que les contrats,
les foires, la multiplicité des autorités qui y siègent, et
leurs affaires particulières attirent dans cette capitale,
et qu'ils y retiennent, à chaque fois, pendant un assez
long-tems, avive nécessairement la caine de la troupe
qui s'y trouve à cette époque, et fournit à l'entrepre-
neur des ressources qu'il ne trouverait sûrement pas

ailleurs. ainsi se tient-il fortement au poste dont il s'est em-
paré, et probablement aucun de ses concurrents ou de ses rivaux
ne parviendra à l'en expulser. Il lui sera d'autant plus facile
de le conserver que, si j'en crois la voix publique, plus modeste
ou plus saine que ses confrères de Bialystok et de Grodno, il
se borne aux pièces de moindre appareil, et qui sont plus en
harmonie avec les talents de ses artistes. Il a bien raison, sans
doute, de consulter son intérêt de préférence à sa vanité,
et de laisser tous les poèmes du haut genre qui exigent
des connaissances multipliées, de grandes vues et des moyens bien
décidés, à ces acteurs ^{consommés dans leur art, et} que la réflexion, l'étude, un long exer-
cice et une pratique soutenue ont insensiblement familia-
risés avec ces rôles sublimes, qui malgré leurs difficultés,
sont devenus pour eux une espèce d'habitude.

^{troupes}
^{ambu-}
^{lantes.} Outre ces troupes qui ne sont ambulantes que durant
le printemps et ^{l'été} l'automne, et qui se fixent avant la fin de
l'automne et pendant tout l'hiver, il s'en trouve un très
grand nombre d'autres qui restent telles dans toutes les pro-
vinces, et qui s'étant choisi une province qu'elles semblent
adopter de préférence, y parcourent, sans distinction,
toutes les villes, grandes ou petites, qui se ^{rencontrent} trouvent sur leur
passage, et s'y arrêtent quelques semaines ou quelques

Jours, suivant la recette qu'ils y font. Il y en avait jadis autant, et plus peut-être, dans la grande et la petite Pologne, qu'en Lithuanie, en Samogitie et dans les diverses provinces de l'Ukraine. J'ai vu moi-même, et à plusieurs reprises, de ces ambulances composées de cinq ou six mauvais acteurs, que la misère avait associés, et que le besoin de vivre jetait comme au hasard, dans quelque misérable bourg, ou dans la terre de quelque seigneur dont la générosité ou plutôt la fortune les attirait, et qui venaient y briquer non des suffrages, mais des secours. Leur mise, leur tenue, leurs costumes et leur peu justifiaient assez l'opinion, que leurs courses vagabondes, donnaient d'eux, partout où ils se montraient. Aussi, suffisait-il de les entendre une fois, pour perdre l'envie de les voir une seconde.

Je puis citer pour exemple de ces turpitudes de bateleurs, deux représentations que donnèrent à Putaun, en 1810. de prétendus acteurs, qui pourtant venaient de Cracovie, et qui n'en étaient pas moins détestables. ^{pour cela} C'était pendant un séjour d'à-peu-près six semaines, que j'y fis sur l'invitation du Duc dans les mois de juin et de juillet. Ils avaient fait peut-être plus de vingt stations sur la route, avant d'arriver à cet angle des connaissances et du goût, où ils croyaient

Et leurs représentations, les plus soignées même, ne produisent réellement d'autre effet, que, de corrompre le goût et très souvent les mœurs de ceux qui les écoutent.

Si maintenant nous observons ces boueurs de provinces sous le rapport de l'art dramatique, de cet art divin qui est devenu, de nos jours et dans nos climats, la base de la civilisation, l'aliment de l'esprit et du cœur, la source de nos plus douces jouissances; nous verrons qu'ils ne lui offrent pas plus d'avantages qu'à la morale et aux mœurs; nous nous ^{même} convaincrions que bien loin de contribuer à ses progrès, ils ne peuvent, au contraire, que les retarder, et arrêter l'essor que lui donne de temps à autre un heureux concours de circonstances. que dis-je! ils finiraient bientôt par le replonger dans le chaos d'où nous sommes enfin parvenus à le tirer. Si les théâtres de nos grandes villes étaient aussi mal organisés que le sont ordinairement ces rassemblements informes, et si nos artistes ne faisaient pas plus d'efforts pour sortir de ce cercle étroit de la routine où se renferme l'acteur ignorant, servile imitateur des modèles qu'il suit au hasard, sans jamais avoir su apprécier ni leurs beautés ni leurs défauts.

D'après cela je demande s'il ne serait pas et de l'intérêt de
l'art dramatique en particulier, et de celui des lettres en général,
que le gouvernement défendît sous des peines sévères, ces espèces
d'ambulances obscures, qui ne ressemblent à celles de nos armées
que dans ce qu'elles ont de plus mauvais, et qui ne compensent
pas toujours comme elles par des vues d'utilité quelquefois réa-
lisées, les dangers évidens auxquels elles nous exposent. En effet,
quels fruits l'étude et la science retirent-elles de ces courtes vaga-
bondes que sont entreprendre la paresse, le dégoût du travail,
le besoin de vivre et le désir de se faire un fort et un nom
à peu de frais? quels effets peuvent produire tous ces
mots vils et méprisables, déguisés sous les dehors de l'intérêt
public et d'une vocation plus qu'équivoque? aucun qui ne
tourment visiblement au désavantage des diverses classes de
citoyens, du peuple surtout qui est hors d'état de calculer les
résultats funestes que doivent nécessairement ^{entraîner} produire ces
jongleries artificieuses. Or, c'est presque toujours le peuple, ou
du moins des individus des classes les plus ordinaires de la société
qui forment l'auditoire de ces coureurs de ^{éternels} provinces.
- aussi -
- les abus qu'ils font élever, la corruption dont ils sèment le

germe, ^{ils} jettent bientôt de profondes racines; ils se répandent, ils se propagent plus rapidement encore qu'ils ne se sont développés, et s'il a été difficile de les prévenir et de les corriger à leur naissance, il l'est bien davantage encore d'y mettre un terme et d'en arrêter les progrès, quand le double attrait de la nouveauté et du plaisir leur prête ^{habituellement} chaque jour son influence, et se réunit ^(a) pour leur donner chaque jour une importance plus marquée.

(a) S'il était permis de comparer les choses saintes à des objets aussi profanes, je dirais que c'est ainsi que la plus pure, la plus auguste des religions s'est vue inévitablement souillée des abus les plus criants, des préjugés les plus absurdes et les plus dangereux. une piété mal éclairée, de fausses idées de perfection, des principes erronés accrédités par la superstition, et soutenus aussi des prétextes astucieusement colorés, ont retenu les hommes dans une foule d'erreurs toutes plus funestes les unes que les autres, et les y ont retenus, en les garantissant par les doubles liens de l'ignorance et de la crédulité. avec plus de prévoyance et de fermeté, les gouvernements eussent pu prévenir les méprises qui devaient en résulter, ou du moins en arrêter le cours avant qu'elles eussent pris un caractère d'habitude. mais un respect mal entendu pour des opinions que l'intérêt seul avait sanctionnées, ont glacé leur zèle, et la prévention en vint se joindre à une indifférence coupable, pour les aveugler sur les suites qu'ils devaient prévoir. cependant ceux qui trouvaient leur intérêt dans la propagation de ces erreurs, ont profité adroitement de cette concordance irréfléchie, ils ont mis tout en œuvre pour s'être fait séduire le peuple, pour l'attirer dans leur parti, et ignorant pas que pour le tromper, il faut en imposer à ses sens, et subjuguer son imagination, ils ont érigé en dogmes, leurs visions décevantes, les ont revêtues de formes séduisantes malgré leur ridicule, et sont parvenus à en faire un spectacle public que des dévots religieux rendaient important. De là ils ont pu tout oser, bien sûr que tout réussirait au gré de leurs desirs. telle fut la base sur laquelle reposèrent dans leur origine, ces pèlerinages ^{seigneuriaux} ~~innocents~~ qui se sont si étrangement multipliés dans tous les états de l'Europe.

Tel est l'état actuel du théâtre de notre capitale, et de ceux de chefs-lieux les plus marquans de nos provinces. J'ai pu dans cette esquisse omettre quelques détails que certaines personnes désireraient y trouver. mais, d'un autre côté, peut-être aussi parmi ceux que remonte au principe, vous ne verrez d'abord que quelques oisifs quitter leur maison et leurs travaux pour aller, sans besoin, fêter un saint du voisinage, qu'il ne préfèrent à celui de leur paroisse, que parce qu'il était à quelques lieues plus loin, parce qu'il avait plus de réputation, qu'il était orné de plus de fleurs et de rubans, et cher qu'il d'un plus grand nombre d'ex-voto, mais surtout parce qu'il était censé faire plus de miracles, et qu'on y prodiguait avec plus de pompe et d'ostentation des indulgences pleinières, auxquelles on attribuait plus de pouvoir. aujourd'hui, quelque part que vous vous tourniez, vous rencontrerez partout, à des époques fixes pour chaque pays, des milliers, milliers d'hommes et de femmes, qui abandonnent pour des semaines et des mois entiers, le soin de leur économie et de leurs affaires, pour courir en désordre à 20. 30. 40. et quelquefois 100. lieues et plus, sans autre objet que l'espoir trompeur d'y obtenir de ces grâces spéciales que le culte de telle ou telle image fait obtenir à ses adorateurs, de préférence à tous les autres. ce n'était jadis qu'un faible ruissseau dont on n'apercevait pas la source, et dont l'œil pouvait à peine reconnaître et suivre le cours. maintenant c'est un torrent furieux qui brise toutes les digues qu'on lui oppose, et dont les ravages destructeurs portent au loin la dévotion et la terreur. *Ubi prole latin* avait raison de dire:

*Principiis obsta; sero medicina paratur,
cum mala per longas invaluero moras.*

Cependant je pourrais bien tant de demandes à ces pieux enthousiastes, qui font de l'éternel et des saints, qu'ils veulent mettre en crédit des objets de dérision, en les exposant en spectacle aux yeux d'un peuple qu'ils abrutissent, en les débauchant par une foule de pratiques superstitieuses et de cérémonies bizarres, qui souvent ressemblent plus à des farces barbares, qu'à des actes de dévotion; je pourrais, dirai-je, leur demander, si le dieu qu'ils nous annoncent n'est pas le même partout, si sa providence aussi juste, aussi impartiale qu'elle est sage et éclairée, ne verra pas également ses bienfaits sur tous les pays et sur tous les hommes, comme le soleil, qui est le plus majestueux de ses ouvrages, répand sans distinction sa lumière et sa chaleur sur tous les êtres qu'il doit éclairer. Je leur

J'ai tracé, en est-il plusieurs qui paraissent oiseux et par conséquent inutiles. il pourra ^{même} s'en trouver dont l'exactitude semblera suspecte, à ceux qui exigent d'un écrivain, qu'il réunisse, qu'il fasse mancher de front les preuves de fait et celles de raisonnement. quelque soit l'opinion que l'on se formera de ces détails historiques, je ne cherche point à les justifier. Si j'ai commis quelque erreur, je l'abandonne à la censure de ceux qui, mieux instruits que moi, voudront bien se donner la peine de les rectifier. au surplus, en pareille matière, des méprises, de ce genre sont d'une très minime importance, et mes lecteurs pourront, à leur gré, ou passer ce qu'ils croiront de redoublant, ou suppléer à ce que j'aurais omis.

demanderai-je encore, si la religion que l'éternel lui-même nous a donnée comme un flambeau céleste, pour nous éclairer dans les sentiers de la vie, pour nous prémunir contre l'erreur, pour nous mettre à l'abri des atteintes du préjugé, du fanatisme et de la superstition, pour nous rappeler sans cesse les obligations qu'il nous a imposées, et nous affermir dans la pratique du bien; si, dis-je, peut la religion peut blâmer tous ces devoirs, en nous détournant de la route que nous devons suivre, en nous présentant un simulacre de vertu qui n'est qu'une ombre vaine et décevante: si elle peut abuser l'incrédulité que lui donnent sur l'esprit des hommes qui la professent, la sainteté de son origine, et l'auguste dignité de ses dogmes, et de ses mystères, en leur apprenant elle-même à les profaner par des superstitions qui l'avilissent: si elle remplit sa destination, en appelant des millions d'individus à des spectacles indécents, auxquels elle prête sa pompe et sa magnificence, pour les faire paraître plus vénérables, en les faisant abandonner les manufactures, les fabriques, la culture de leurs terres, en un mot toutes les branches d'industrie, dans le temps même où elles ont le plus besoin de leurs bras, pour aller au loin peupler au sein des désordres, inséparables de ces courtes vacabondes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances, la germe de tous les vices.... Je pourrais leur faire encore bien d'autres questions: mais ne touchons point cette corde délicate. Ses vibrations sont trop fortes pour les oreilles de ceux qui ont intérêt de propager la superstition, et de ceux qui en sont déjà les esclaves ou les victimes. Gardons-nous surtout de porter la main sur cet édifice informe que ces faux devoirs appellent l'arche du Seigneur, et que notre bon peuple vénère sur leur parole. Il faut à tous ces gens là des spectacles, promettre des décorations importantes dans les temples, pour y attirer la foule, comme il en faut aux comédiens sur leurs tréteaux, pour en imposer à la multitude, soutenir son argent, remplir la caisse, et faire régner la troupe.

Note renvoyée de la dernière page de l'histoire du théâtre
de Sibérie.

Je pourrais indiquer ici plusieurs de ces théâtres, mais pour abrégés, je me borne à ce-
lui de la Comédie Française (sa Paris). Il mérite cette préférence par la supériorité mar-
quée qu'il s'est acquise sur tous les spectacles de l'Europe dès les premières années de
son établissement, et qu'il a conservée jusqu'au règne de Louis XVI. Parmi un grand
nombre d'exemples, qui se présentent eux-mêmes, j'en choisis trois qui pourront donner
une idée de ceux que je passe sous silence. Et je les prends à divers époques très éloi-
gnées l'une de l'autre, pour prouver qu'en France comme ici, certains abus se mul-
tiplient et se propagent, sans qu'on pense à les corriger, et moins encore à les prévenir.

On connaît les plaideurs de Racine, mais ceux qui ne l'ont pas vu jouer, ne le doutent pas qu'il est peu de pitié, où la décoration et la plus part même des costumes, offrent un contraste aussi frappant avec l'action, et ils croient moins encore que cette méprise a subsisté jusqu'à nos jours. Je n'en citerai qu'un trait qui pourra faire juger des autres. Tout le milieu de la toile d'arrière-fond qui est presque toujours en vue, était occupé par un très gros arbre en pleine verdure et chargé de fleurs. Cachant et la toile lui-même et les épisodes, et les dialogues, et les dates, des pièces de prose ou de vers annonçaient clairement et les époques, et les dialogues, et les dates, des pièces de prose ou de vers annonçaient clairement et les époques, et les dialogues, et les dates, des pièces de prose ou de vers.

2.) Je citerai maintenant une tragédie un peu plus moderne et que le nom de l'auteur, la beauté du sujet, l'originalité du genre et l'extrême perfection du travail ont rendu très célèbre dans le temps, mais qui est devenue plus fameuse encore par un qui pro quo aussi singulier, et plus ténébreux même que celui dont je viens de faire mention.

Le sujet était tiré des archives d'un ancien Royaume de l'Indostan. L'action par conséquent devait se passer dans le lieu qui avait occupé jadis cet empire, et les mœurs comme les décorations devaient de même être en harmonie avec les sites, les mœurs et les usages du pays et des temps que le sujet indiquait. L'auteur dans son programme avait d'ailleurs toute ces convenances, mais dès la première représentation M^{lle} Clairon qui jouait le rôle de Reine, crut s'appercvoir que le costume indien ne faisait pas assez ressortir l'élégance de sa taille, et n'allait pas à sa figure. - D'un autre côté elle se rappela très à propos que dans une pièce où elle avait joué l'année précédente, -

précédente, L'habillement des Princes de l'ancienne Memphis lui était au-
trement très favorable. Or en sa qualité de souverain, elle eut avoir le droit d'ex-
iger de l'auteur, qu'il transportât le lieu de la scène des Indes en Egypte. Il eut beau
s'en défendre, il fallut céder. La Clairon était toute puissante au théâtre, elle don-
nait le ton au comité des acteurs comme sur la scène, & après cela il était tout
simple que la volonté y fit loi. On força donc le poète de reprendre sa pièce, et
de lui faire subir tous les changements qu'on venait de lui indiquer. Il passa un
mois entier à la repaire ou plutôt à la gâter, après quoi elle fut admise, com-
blée d'éloges à la répétition, et sifflée à la représentation depuis le 1^{er} acte jus-
qu'au dénouement, par tous les connaisseurs et les gens de goût, qui ne con-
cavaient pas, qu'une action qui s'était passée dans l'Indostan, à une époque si
reculée, pût être transportée en Egypte, et rayée de plusieurs siècles. Ils ne
concevaient pas d'avantage, sans doute, que le caprice fantasque d'une actrice
pût faire adopter le costume de Memphis dans un drame, où il n'était question
ni de cette magnifique capitale, ni de ses mœurs, ni de ses usages.

Heureusement pour l'auteur et pour la scène, M^{lle} Clairon quitta la
théâtre au bout de quelques années. Alors il reproduisit sa tragédie sous la pre-
mière forme; elle fut reçue, jouée et applaudie comme elle méritait de l'être.

3.) Encore un exemple et un exemple bien frappant de cette négligence inconcevable
ou de cette parcimonie plus vicieuse encore, dans le choix des décorations et des costumes, laquelle
s'est manifestée après souvent au théâtre, et quelque fois d'une manière si criante, qu'elle se vol-
tait jusqu'à la partie la moins ^{frappante} instruite du public. Cet exemple est d'autant plus
écclatant qu'aucune maison particulière, aucun intérêt personnel n'a influencé l'opinion
du comité des acteurs, ni par conséquent déterminé les contrastes bizarres que ce comité
mettait en vogue; ou que du moins il autorisât en leur donnant son assentiment.

On mit sur la scène en 1814, une espèce de drame ou de comédie larmoyante
qu'on décora du nom de tragédie, non qu'elle ne méritât à aucun égard, à moins que
l'opinion d'un grand homme commandé par la plus basse jalousie, exécuté par
la trahison la plus infame, payé au poids de l'or, et accompagné des circonstan-
ces les plus odieuses, ne suffise pour faire donner ce titre à une pièce de théâtre,
lois même que toutes les règles y sont violées sans pitié, que dis-je! qu'on même elle ne
compenserait par aucun genre de beauté, les défauts sans nombre que l'auteur y aurait,
comme à l'ordinaire, semés d'un bout à l'autre. En ce cas, la mort d'Annibal dont je vais
parler, peut tenir un rang très distingué parmi les tragédies modernes, elle peut l'avoir

en conséquence, augmenter le nombre de ces chauchés, informes qui ont de tems
à autre, déshonoré la scène française, durant le cours des 30. dernières années,
et qui s'y montent encore par intervalles, mais qui heureusement pour
l'art et pour le public, y périssent presque hainant. au surplus, ce n'est
pas de la pièce en elle-même qu'il s'agit ici, mais du mode de représen-
tation qu'on a l'usage de proposer y employer.

C'était déjà une très grande inconvénience que de s'exposer à un
ruchon, et plus encore à avoir osé présenter une caricature aussi
ridicule, sur un théâtre illustré par les productions immortelles des Cor-
neille, des Crébillon, des Racine et des Voltaire. Une pareille bêtise ne
connaît pas une haute idée du bon goût de MM. les comédiens, juges-
nés de tous les ouvrages qui doivent paraître sur la scène. Mais comme
s'ils eussent craint que cette inepte parodie ne s'y montrât avec trop
d'avantages, ils firent encore tout ce qui était en leur pouvoir, pour
en faire disparaître l'illusion qui eût pu du moins couvrir une partie de
ses défauts. Le moyen qu'ils employèrent pour cela ne pouvait man-
quer de réussir; ce fut d'adapter à cette pièce des décorations, des drapé-
ries et des costumes qui contrastaient de la manière la plus choquan-
te avec le sujet du poëme, avec l'époque à laquelle il se rapporte,
le lieu où l'action s'est passée, et les circonstances qui ont dû la pré-
céder ou la suivre.

Ainsi, par exemple, les ambassadeurs romains envoyés chez
le Roi de Bithynie, Prusias, pour demander la tête d'Annibal, le
Monarque lui-même, ses courtisans, ses ministres, ses principaux fonc-
tionnaires et les officiers en chef de son armée avaient très indistinctement
la costume moderne des Mandarins chinois; tandis que les officiers subal-
ternes, les sous-officiers et les soldats portaient l'uniforme d'une garde
attachée à la personne de l'Empereur, et connue sous le nom de tigre de guerre,
caricature dont la création ne date que d'un siècle ou à peu près. Ajoutez à cela
que ces costumes, n'avaient pas été faits pour la tragédie d'Annibal, mais pour
l'opéra de la Chine que Voltaire donna il y a près de 50. ans, encore même alors
n'avaient-ils que de vieux habits, l'air du garde meuble, et rapusés tant bien que mal
à cette pièce. Aussi l'auteur s'était-il plaint et très amèrement du mauvais goût
de ces habillemens, et des autres accessoires qu'on y avait joints, qu'on juge d'après cela

ce ce qu'ils devraient paraître en 1814. et dans une pièce si différente de celle de Voltaire, et quant au sujet et quant au genre, dans une pièce dont l'action se passe en Bithynie près du pont Euxin, il y a plus de 2000. ans, et à 3. ou 400. lieues de Peking, où le dernier rejetton de la dynastie des Empereurs chinois devait être (et presque de nos jours,) sacrifié à la jalouse ambition d'un usurpateur étranger?

Fallait-il donc avoir une connaissance si approfondie de la chronologie et de l'histoire pour sentir la différence énorme qui se trouvait entre les siècles les plus brillants de la République romaine et ces temps dévastés où le féroce Gengiskan dévastait l'Asie? entre les conquêtes souvent ^{barbares et} victorieuses, mais toujours glorieuses des Romains, et les expéditions sanglantes des Tartares? entre la bête féroce d'un peuple de Vainqueurs qui sacrifie à ses craintes et à ses repentiments, un grand homme qu'il redoute. Jusque dans son exil, et le patriote même généreux d'un sujet fidèle qui expose à un danger imminent sa vie et celle de sa famille, pour sauver les jours d'un enfant dont la tête est mise à prix, qui livre à la mort son propre fils pour conserver et remettre ensuite sur le trône, l'unique héritier de la maison impériale? et c'étaient des objets si différents qu'on présentait sous le même voile de vue, qu'on arrièrât ait peindre des mêmes couleurs? mais je ne dois m'occuper ^{ici} que des mœurs, des circonstances théâtrales, et des localités. quelle ressemblance trouvera-t-on entre les usages actuels de l'Asie et ceux de cette même contrée du temps des Romains? entre les goûts et les habitudes des chinois modernes et celles des antiques habitants de la Bithynie? entre les costumes de ces deux peuples à des époques si éloignées? entre la position et les sites de ces deux pays situés sous des parallèles, où la nature se montrant et s'annonçant ^{les} sous un aspect qui ne diffère pas moins que le caractère des nations qui l'ont habités, qu'on ou qui se sont établis plusieurs? Je laisse à mes lecteurs le soin de porter tel jugement qu'ils jugeront ^{convenable}, de la pièce que j'ai osé leur dénoncer, de l'auteur qui a osé l'écrire, et de la sottise de la composer, n'a pas craint de la soumettre au tribunal alors antilittéraire des comédiens français; et de ces comédiens eux-mêmes qui n'ont pas rougi de l'accepter et de l'exposer aux regards d'un public éclairé d'une vaste capitale.

Je me borne à demander si parmi ces erreurs sans nombre et ces méprises, souvent déshonorantes qui, à certaines époques surtout, se sont renouvelées tant de fois —

— sur notre théâtre —

qu'elles s'étaient insensiblement converties en habitude. Je commente. Si on y a jamais
remarqué des contrastes aussi choquans, des contradictions aussi manifestes? Cependant, si le re-
pète, la scène polonoise, telle qu'elle est même de nos jours, ne peut être la limite à la scène fran-
çaise. L'extrême différence qui se trouve entre les républicains d'une et l'autre peuvent disposer,
en met une plus considérable encore entre les moyens d'exécution qui sont en leur pouvoir, et cer-
tainement, observé sous ce point de vue, le théâtre de Varsovie a bien plus de droits à l'indulgence
que celui des Français, qui jouait déjà un rôle si brillant à une époque où l'on n'avait pas
même l'idée d'un théâtre et évidemment chez nous, et qui avait de bons pour la main de facilité
dont nous ne jouissons pas encore. — nous pourrions, il est vrai, faire valoir hautement les diffé-
rences, car elles parlent toutes en notre faveur. Mais d'un autre côté il faut ~~en faire valoir~~ ^{en faire valoir} ~~en faire valoir~~
sans supposer que la rareté des moyens et la modicité des fonds aient comme on ne peut en
disconvenir, donné lieu à plusieurs de ces ~~moyens~~ ^{on peut dire aussi que} ~~moyens~~ ^{l'effort de l'homme}, le défaut de réflexion, le man-
que de goût et la légèreté ont eu souvent autant de part à cette longue série d'inconvenances et d'erreurs.
Or de pareilles causes ne peuvent trouver grâce aux yeux des connaisseurs, et la critique, la moins
sévère, ne les admettra jamais: car tout le monde peut aisément prévoir peut être, prévenu avec
la même facilité, et l'artiste qui se laisse entraîner à des incongruités aussi déraisonnables
par ignorance, défaut de tact, inattention ou telle autre cause semblable, n'a pas droit de se
plaindre du jugement qu'en porta le public, quelque sévère qu'il soit. Sans sans doute, les
fautes commises par les comédiens français, toutes, crivantes qu'elles soient, doivent être, même
sans révolter ceux la même, qui se sent, permettant de semblable, ne peuvent être avec excusa-
tion pour eux. à peine les justifient-elles dans les cas dont j'ai fait mention, dans ces circon-
stances difficiles où il est presque impossible de les éviter. Je sais bien que les réformes, et les inno-
vations que les gens de goût eux-mêmes auraient désiré, il y a un demi siècle, étaient im-
praticables alors, et que même celles qu'ils réclamaient encore aujourd'hui, éprouvaient
de très grandes difficultés. mais il fallait au moins tout ce qu'il était possible de faire,
et avec le temps, de la constance et un peu moins de parcimonie, on parviendrait à se flatter de
réussir. mais l'idée de cette possibilité ne s'est pas même présentée à l'esprit des an-
ciens entrepreneurs, et de nos jours même elle nous échappe encore quelque fois. —
n'oublions donc pas que si les excès que je viens d'alléguer ont pu justifier jusqu'à
un certain point la scène polonoise à ces époques reculées et dans ces temps de crise où les
mœurs changent étaient d'une exécution si difficile, elles ne sont plus commensurables
dans un siècle où le progrès des arts donne la hardiesse de tout entreprendre et l'espoir de
réussir en tout. tirons tout la part possible des méprises des Français ^{pour mériter notre théâtre à} ~~modernes~~
l'abri des reproches, qu'il pourrait encore mériter. mais n'en
abusons pas, et ne suivons pas l'exemple qu'ils nous ont donné, quand nous pouvons
faire mieux.

Seconde partie

Des causes qui ont retardé les progrès de l'art dramatique en Pologne, et des moyens qui pourraient lever le reste des obstacles qui entravent encore sa marche.

S. I.

Causes dépendantes des circonstances, des localités, des événements politiques, révolutions &c.

Il n'est pas de Littérature qui n'ait réfléchi plus d'une fois sur les causes physiques et morales, qui se sont réunies dans tous les siècles et chez tous les peuples, pour retenir plus ou moins longtems dans les entraves de la routine, et la scène, et l'art dramatique lui-même. Le théâtre de Vénétie a été comme toutes les institutions de ce genre, chez les anciens et chez les modernes, et peut être plus qu'aucune d'elles, soumise à l'influence ^{d'instincts} de ces diverses causes, il n'eût donc pas été étonnant qu'il ait commis le même tort. vouloir lui en faire un crime, ce sembleroit mettre à son égard une injustice gratuite, et qui d'ailleurs ne remédierait à rien. Il est toutefois intéressant et même indispensable de se rappeler les ^{et ces causes et} sinistres effets, que ^{qu'elles} ces causes ont produits chez nous, ne fût-ce que pour arrêter de courir de ceux qui existent encore, et empêcher les autres de se renouvelles.

Faisons cet examen: observons chacune de ces causes séparément. d'après l'ordre dans lequel nous les avons vu se développer; distinguons celles qui dépendent des circonstances momentanées, et locales, et qui ont dû cesser avec elles, de celles qui existent encore, et qu'il est urgent de faire cesser. développons enfin les moyens à l'aide desquels on pourrait recourir à la sienne

ce service précieux. Jedis précieux; car en la débarrassant des entraves
qui retiennoient parfois l'esprit qu'elle pourroit prendre, on lui ouvre un
champ et plus vaste et plus libre; on la force en quelque sorte ^{à aller sans cesse} de s'élever
à ce degré de splendeur que sa destinée avoit fixé d'avance; à ce point
d'élévation qu'elle peut s'en être atteinte. Elle y arrivera; n'en doutons point
sous les auspices d'un Monarque aussi éclairé que bienfaisant, qui la protège
qui seconde puissamment ses efforts, et qui regarde comme une obligation sa-
crée d'étendre et de multiplier autant qu'il est en son pouvoir, les avantages
qu'elle nous procure. Pour abréger, je me bornerai à celles de ces causes
qui se sont produites d'une manière plus sensible, et qui sont d'ailleurs
plus à la portée de toutes les classes de lecteurs. Je me contenterai mêm-
^{de noter} me dans les détails auxquels les circonstances, les événements ou les hommes
ont donné plus d'importance, et j'abandonnerai les autres à la discussion des
personnes qui voudront prendre la peine de les examiner, et d'en développer les
résultats.

1.) — Parmi ces causes dont les suites funestes se font encore sentir par intervalles,
bien que le principe n'existe plus, celle que je regarde comme la
principale, et que, par cette raison, je crois devoir mettre en première ligne,
c'est le défaut de lumière, de goût et de connaissance de la scène qui était
général. Je dirai le véritable appauvrissement de nos ancêtres, du plus grand nom-
bre au moins, à l'époque où Stanislas auguste conçut le projet d'ouvrir
un théâtre dans la capitale. Ce fut même au désir et peut-être à l'espoir
de faire renaître dans ses nouveaux Etats, ces connaissances, ce goût qui
s'y étaient entièrement éteints, qu'il eut cette heureuse idée, que sa
provision devoit lui faire regarder comme téméraire.

Et dans le vrai, il falloit avoir un certain courage d'espérance pour oser at-
tenter toutes les difficultés qui s'étaient annoncées, d'avance sur la route qu'il
voulait suivre. En effet, lorsqu'il monta sur ce trône glorieux et environné de
d'événements, les sciences, les lettres et les arts négligés sous cinq règnes successifs, étaient tombés
dans

dans un état d'incertitude et d'abandon, qu'on pourrait appeler
une vraie décrépitude. cette longue suite de guerres
étrangères et de troubles domestiques qui bouleversaient
le pays et dégradait le caractère national depuis près
de deux siècles, avaient mis les monarches hors d'état
de travailler à l'instruction publique et à la réforme
des mœurs, et quelques grands que furent les obstacles
qu'ils avaient à vaincre, l'insouciance les grossissait
encore à leurs yeux; elle paralysait leurs efforts, et
les empêchait de rien tenter pour remédier au mal,
qui chaque jour devenait plus incurable.

D'après cela, au lieu de s'étonner que le théâtre ait fait si peu de progrès dans les premières années,
et que nos auteurs dramatiques aient donné alors
de si mauvaises pièces, on doit au contraire regarder
comme un especce de phénomène que cet établis-
sement ne se soit point enséveli sous ses propres rui-
nes, et que des écrivains qui n'avaient ni modèles
ni encouragemens, aient su imprimer à leurs com-
positions, toute imparfaites qu'elles fussent d'ailleurs, ce
ton d'originalité qui les rendait supportables, mal-
gré tous les vices de construction et de style qu'on y

retrouve à chaque pas. c'est au moins ce que j'ai
éprouvé en lisant les ouvrages de Bohémolce, qui le
premier a ouvert cette carrière hasardeuse, et même
ceux de quelques uns de ses imitateurs qui, sans avoir
son génie, ont pourtant déployé ^{un certain} talent
dans des pièces esquissées à la hâte, et qu'ils rédigeaient
en quelque sorte sous l'inspiration de la nature.

2.) La seconde cause qui peut tout au moins aller
de pair avec celle que je viens de décrire, c'est celle
succession presque continuelle de considérations
qui s'élevaient sur les débris les uns des autres;
c'est cette multitude de partis qui se formaient
les uns en faveur du souverain, les autres contre
lui; ^{de partis qui tous également allèrent de la soif de la vengeance,} et qui ~~se haïssaient les uns les autres~~
ne cherchaient qu'à se détruire réciproquement,
et qui sacrifiaient sans pitié comme sans
remord, l'intérêt général à l'intérêt particu-
lier, la seule divinité à laquelle on rendit ^{alors} un vé-
ritable hommage. Les troubles qui ne cessaient
un instant que pour se renouveler ensuite avec
plus de fureur; les intrigues sourdes ou déclarées

qui les propageaient, les désordres, qui en étaient la suite iné-
vitable; les dévastations, les dilapidations de tous genres que
se permettaient les chefs, les fauteurs et les agents de ces
fédérations partielles: tout se réunissait pour épuiser la
fortune publique et les ressources des particuliers. Les amé-
liorations les plus nécessaires et même les plus faciles, séve-
naient chaque jour moins praticables; le goût des scien-
ces et de l'instruction déjà si rare, s'affaiblissait encore,
et disparaissait insensiblement, même au sein de la
capitale; la crainte, les défiances et les soupçons en éloi-
gnaient jusqu'à l'idée des amusements les plus naturels
et les moins coûteux. D'un autre côté, presque tous les
grands seigneurs et les gens riches qui eussent pu aider l'en-
trepreneur du théâtre à le soutenir avec plus de dis-
tinction et de succès, abandonnaient une ville où leur
sûreté personnelle était compromise à chaque instant.

De nos jours comme dans le siècle d'Orde, les muses
fuient le bruit des armes, la culture de l'esprit et l'amour
de l'étude sont incompatibles avec les troubles et la licen-
ce. Le ^{de l'agrippin} plume tombe des mains les plus ^{de l'agrippin} zélés pour les inté-
rêts de sa patrie; il n'ose dire la vérité; il craint que ses
applications gratuites et dictées par la malignité ou

la haine, ne l'expose^{nt} à des dangers auxquels toute sapience ne pourrait le soustraire. à peine quelques auteurs faméliques hazardent-ils de se mettre aux gages d'une entreprise exposée elle-même à tomber d'un jour à l'autre. de mauvais acteurs jouent sur un théâtre mal décoré, des pièces détestables, et se négligent sans scrupule comme sans crainte, leur obligation, la plus sacrée, parce que le défaut de subordination et de discipline leur permet d'y manquer impunément. ainsi la scène tombe languit, se dégrade, se dénature et ne laisse apercevoir de traces de l'ombre d'existence qui lui reste, que par ses mouvements rétrogrades et dénués d'énergie.

3.) On peut encore, si je ne me trompe, compter parmi les causes les plus actives de cette déterioration du théâtre, le changement continuél de gouvernemens, d'administration et de magistratures qui se succédaient et se remplaçaient les uns les autres, sans ordre et sans préparation, au milieu du tumulte des armes et des déordres innuis qui les accompagnaient; changements non moins irréfléchis que précipités, et qui portaient non seulement sur les formes et les

manipulations, mais aussi sur les individus que les puissances dominatrices mettaient à la tête des affaires, au gré de leur caprice, et qu'elles y maintenaient ou en éloignaient suivant leur intérêt du jour ou leurs vues ultérieures. Il est hors de doute que ces gouvernements instantanés et provisoires, qui ne pouvaient compter sur la stabilité de leur gestion, n'avaient aucun intérêt de maintenir l'ordre public et de coopérer au bonheur de la nation: ils devaient bien moins encore favoriser les progrès des sciences, encourager les talents, et secourir les efforts de l'industrie. Et que leur importait la civilisation d'un peuple, dans lequel ils ne voyaient qu'un tas de sujets courbés sous le joug, dont la volonté toujours passive devait être subordonnée à celle du monarque qui les tenait sous sa domination? ne savaient-ils ^{pas} qu'ils n'étaient eux-mêmes que de vils instruments sous la main de l'artiste impérieux qui les employait? ignoraient-ils que l'intention d'un despote n'a jamais été d'éclairer les esclaves qu'il se soumet? que propager les lumières de la philosophie, qu'ouvrir, comme Alexandre, un libre cours

aux idées libérales, c'est fournir des armes aux infortunés
qu'on opprime; c'est leur donner la conscience de leurs
droits et de leurs forces; c'est leur apprendre à se servir
des uns pour revendiquer les autres et les faire respecter? le
théâtre cependant excitait parfois leur surveillance;
mais ce surest d'attention qu'ils voulaient bien
lui donner, n'avait lieu que dans certaines circon-
stances qu'ils jugeaient être d'une importance ma-
jeure. ^{pour eux} qu'un auteur se permit dans une pièce très
indifférente d'ailleurs, un trait un peu hardi, une
maxime trop philanthropique à leur gré, une sen-
tence qui offleurât le libéralisme, mais surtout
quelque allusion dont la malignité pût faire l'ap-
plication à souhait; c'en était assez pour attirer
l'animadversion de la police sur l'écrivain qui
avait hasardé ces propos outrageants, sur les acteurs
qui les avaient répétés, sur l'entreprise qui l'avait per-
mis, et quelque fois même sur ceux qui les avaient
applaudis avec un air d'affectation. Je pourrais ci-
ter plusieurs traits de cette espèce sous ces divers gouverne-
ments, mais surtout sous celui qui a peut-être

Le moins lésé, mais le plus outragé, les Polonais. assurément une surveillance de cette ^{espèce} ne pouvait secondar l'essor que la scène eût dû prendre. Garrotée par les doubles liens de la servitude et de la routine, elle ^{devait} ramper terre à terre. Aucun écrivain n'eût osé hasarder une pièce qui eût exposé sa liberté individuelle; l'entrepreneur ne l'eût point admise au répertoire; les acteurs n'auraient pas voulu se charger des rôles, dans la crainte de s'exposer à quelque persécution. Les choses ont heureusement changé de face. Le théâtre renait en quelque sorte de ses cendres; il fera, j'aime à le croire, des progrès plus sensibles chaque jour, sous le gouvernement libéral, d'un monarque philosophe, qui, bien loin d'étouffer, comme autrefois, jusqu'au germe des connaissances, chez les peuples soumis à sa domination, emploie, au contraire, les moyens les plus efficaces pour les éclairer, bien certain qu'ils en apprécieront mieux les efforts qu'il tente pour mettre à l'abri de toute atteinte, leur liberté, leurs droits et leur bonheur.

4.) Me taxera-t-on d'injustice et de partialité si je range parmi les causes qui ont dégradé la scène, l'insouciance du gouvernement national lui-même

qui, tant qu'il a été investi de l'autorité, disons mieux, de
l'ombre du pouvoir qui presque toujours en tenait lieu,
n'a jamais protégé ni les sciences, ni ceux qui les culti-
vaient, et qui les négligeait même au point que sans
les efforts du monarque et ceux de la Commission d'éduc-
^{efforts} - qui, (malgré le zèle éclairé de l'un et l'autre, ne produi-
saient pas toujours les heureux effets qu'on devait s'en pro-
mettre.) Les lettres, les études et peut-être la civilisation
elle-même seraient retombées dans le chaos dont on
avait eu tant de peine à les tirer.

Mais quand ce gouvernement perdait presque entiè-
rement de vue et les sciences et l'instruction publique,
pouvait-on espérer qu'il prendrait à cœur la perfection-
nement et la gloire du théâtre? Il ne soupçonnait pas
l'influence prédominante que les représentations
scéniques exercent sur les usages, les mœurs, les goûts
et les habitudes de toutes les classes de citoyens: Il n'y
voyait qu'un simple amusement, qui n'avait aucun
trait à ses occupations publiques, et qui, par conséquent,
ne méritait pas de fixer son attention. Parlons fran-
chement; il semblait ne pas se douter qu'il existât

dans la capitale, un spectacle qui réclamait impérieu-
sement ses soins, il ne lui donnait ni appui ni secours, et
il en faisait si peu de cas, en général, que j'ai connu
plusieurs de ses membres qui sont morts sans avoir vu
l'intérieur du local qu'il occupait. Stanislas, Auguste
qui en avait pris le goût dans les pays étrangers où il avait
passé toute sa jeunesse, le protégeait, il est vrai, mais
par des vues ^{particuliers}, et par vanité, (car c'était sa
création) que par amour du bien public, que par une
suite de cette conviction intime qu'aurait dû lui donner
la certitude du bien qu'il pouvait opérer. Il lui accordait
toute fois des encouragemens, mais de loin à loin, et d'ail-
leurs ils étaient trop faibles pour pouvoir le soutenir
avec éclat. La modicité de ses revenus, l'énormité de
ses dépenses, et ses prodigalités journalières qui pres-
que toujours avaient pour objet les personnes et les cho-
ses qui le méritaient le moins, le mettaient bien-
souvent hors d'état de remplir envers la scène les enga-
gements tacites qu'il avait pris avec elle, lors de son établis-
sement. Il ne faisait pas toujours ce qu'il aurait
voulu, ce qu'il sentait qu'il devait faire.

5.) Cette cinquieme cause étonnerait sans doute un étranger qui lirait cet ouvrage. un Français, un Italien surtout qui via puint dégénéré de la passion de ses ancêtres pour le théâtre, ne pourrait concevoir que les habitants d'une capitale, ^{à l'instar de} ~~à plus forte~~ ceux des villes de provinces, aient témoigné, et même affiché avec une espèce de complaisance, une indifférence ~~assez~~ marquée, ou plutôt un défaut de goût total pour tous les genres de spectacles, quel qu'intérêt qu'ils puissent offrir, et cela pendant le cours d'une quinzaine d'années et plus, en dépit de tous les efforts qu'on a tentés pour les ramener de cette bizarre antipathie. Cet étranger aurait bien plus de peine encore à donner quelque croyance à ce récit, s'il était témoin de la passion ^{plusieurs} démentées que ces mêmes habitants ont prise pour le théâtre, surtout depuis la fin du dernier siècle. cette contradiction dans les goûts, à des époques si rapprochées, pourrait en effet, être regardée comme un phénomène, et peut-être ^{même} passer pour une fable controuvée à plaisir. Si on n'en avait pas eu sous les yeux autant de preuves et de preuves irrécusables, à deux reprises différentes. En effet, ce qui est arrivé au commencement du règne de Stanislas Auguste, lorsqu'il fut ouvert pour la première fois

un théâtre polonois à Varsovie, n'était qu'une copie ^{très} impar-
faite de ce qui s'était passé au tems d'Auguste III. Je dirai plus,
bien que ces deux Princes aient éprouvé les mêmes difficultés
pour attirer du monde à leur spectacle, Auguste avait bien
plus de raisons de se plaindre de cette indifférence, que Sta-
nislas, à raison des dépenses immenses qu'avaient nécessitées
la construction et l'embellissement de la Salle où l'on
donnait ses grands opéras, les décorations etc. costumes
qui étaient de la plus grande magnificence, l'entretien
des peintres, des décorateurs, des chanteurs et cantatrices,
des danseurs et danseuses, des maîtres de ballets, des mu-
siciens formant l'orchestre, des machinistes et autres
artisans qu'il avait fait venir d'Italie à très grands
prix, dépenses que n'avait point eues son successeur,
puisqu'il trouvait une salle toute prête, et qu'il n'em-
ployait que des hommes du pays.

Quoiqu'il en soit, et dans les deux cas, il est évident
qu'une entreprise théâtrale ne peut réussir, quand non
seulement elle est dénuée d'appui, de secours et d'encou-
ragement, mais quand elle voit en outre toute la masse
des citoyens armés contre elle, déprécier ses efforts, les
paralyser, payer ses travaux d'un insouciant mépris,

et lui enlever tous les moyens qui pourraient la mettre
à même de se soutenir. aussi, bien loin de pouvoir se
permettre la moindre dépense qui eût pour objet le per-
fectionnement de la scène, elle était au contraire, et
presque toujours, dans l'impossibilité de subvenir
à celle qu'exigeait son entretien. les frais les plus ur-
gens étaient pour elle un vrai fardeau, et par une
économie que commandaient les circonstances et peut-
être d'autres motifs, elle tenait beaucoup moins d'ac-
teurs et de musiciens qu'elle n'eût dû en avoir, si elle
eût voulu donner au théâtre la considération qui
convient à un spectacle public, dans une capitale
du premier ordre. il en était de même des décorations ^{et des costumes}.

6.) ce défaut de ressources devait nécessairement donner
naissance à un grand nombre d'abus. entre ceux
que je viens de signaler, il en est un sur lequel je
dois insister plus particulièrement, parce qu'il con-
tribue davantage encore à la dégradation de la
scène. cet abus, c'était le changement continuel des
entreprises théâtrales qui, ne pouvant se soutenir
avec le mince revenu des représentations, et ne recevant

aucun secours ni du gouvernement, ni des seigneurs qui habitaient la capitale, finissaient par tomber au bout de quelques mois. — ^{et devenaient l'appanage momentané du premier qui s'en emparait.} — En passant ainsi de mains en mains, elles devaient varier et changer de formes suivant les goûts particuliers de ceux qui s'en chargeaient, et la plus ou moins de ressources qu'ils y avaient apportées.

Dela il résultait qu'elles ne pouvaient être assujéties à aucune règle fixe, car le mode de leur organisation et la marche habituelle qu'on y suivait, dépendaient nécessairement du caprice et de l'intérêt du moment de chaque directeur qui se mettait à la tête de l'administration; d'autant plus que le public qui alors était très peu familiarisé avec le théâtre, et qui n'y prenait presque aucune part, n'entraît pour rien dans tous ces détails, qui, sans doute, lui paraissaient trop minutieux pour qu'il daignât s'en occuper.

7.) Mettons encore en ligne de compte l'usage établi parmi les seigneurs et les propriétaires fonciers qui jouissaient d'une certaine considération, d'aller passer le printemps, l'été, et même la plus grande partie de l'automne, à la campagne, où ils réparaient par leur économie, l'échet que les dépenses de la ville

avaient fait à leur fortune. Ces trois faiseurs étaient ^{donc} absolument inutiles pour le théâtre, car il ne restait dans la capitale que les personnes qui s'y trouvaient retenues par leurs fonctions ou leurs emplois. mais ces personnes n'étaient pas celles qui fréquentaient le plus le spectacle, aussi on peut dire qu'il était à peu près désert pendant la moitié de l'année et souvent plus. cette espèce de défection était portée au point, que les acteurs réduits à la plus extrême détresse, auraient été obligés d'abandonner la scène, s'ils n'avaient pas trouvé un expédient qui leur fournissait le moyen de subsister jusqu'à nouvel ordre, et d'attendre des temps plus heureux.

8.) cet expédient qui était comme toutes les ressources de ce genre, un très grand abus, et qui tournait de même au détriment de la scène, c'était l'usage qui s'était établi parmi nos acteurs, dès l'origine du théâtre, de se partager en deux troupes, dont l'une, (la ^{et la plus mauvaise} moins nombreuse ordinairement) restait à Versailles, pour amuser le public comme elle pouvait, tandis que l'autre, souvent encore divisée et subdivisée, parcourait

parcourait les principales villes de province, pour s'y procurer des secours, que la capitale ne pouvait lui offrir pendant la belle saison. Ces courtes annuelleres et si intelligemment observées, produisent deux nouveaux abus, dont le public repent par contre coup les effets sinistres. D'abord elles enlèvent aux artistes un tems qui leur serait nécessaire pour exercer leurs talens et les perfectionner; ensuite elles leur font perdre l'habitude du travail, sans lequel les dispositions les plus heureuses et les plus décidées languissent et finissent souvent par tromper toutes les espérances. Bien sûr de ne trouver en province ni des juges aussi difficiles que ceux de l'arrivée; ni de ces argus aux cent yeux qui, déguisés sous le monogramme de X. les suivent pas à pas, et signalent dans leur jeu tout ce qui répugne aux bienséances théâtrales, ils s'oublient, se négligent et sacrifient les principes à la routine.

Je sais bien que l'usage d'accorder des congés de quelques mois à certains acteurs, s'est introduit même à Paris, mais il faut observer que la comédie française ^{en} a deux ou trois fois plus d'acteurs que le théâtre polonais. 2. qu'elle ne concède cette faveur qu'à un ou deux ^{- tout au plus -} acteurs à la fois.

3. que chacun de ces acteurs a un remplaçant et une doublure
qui l'assistent à peine soupçonnés son absence. 4. qu'il n'ob-
tient cette permission qu'à la suite de services essentiels
rendus à la scène pendant bien des années. 5. que c'est
une espèce de dédommagement pour les bénéfices qu'on
ne prodigue pas comme ici, et qui même ne sont en-
usage plus habituel que depuis quelques années. C'est
pour quelques artistes surtout, comme Talma, M.^{lle} Marr,
M.^{lle} Levard, cette licence est une espèce de sacrifice que
leur réputation arrache en quelque sorte à la direction
du théâtre. la crainte de les perdre opère en leur faveur
ce que ne pourraient faire ni leurs réclamations, ni
leurs plaintes. — à l'Académie royale de musique ces
licences sont encore plus rares. Lays, le directeur de la
Scène, qui vient de se montrer avec tant d'éclat sur
le théâtre de Bruxelles, n'a obtenu la permission
de se présenter, qu'après 40. ans et peut-être plus de
travaux constamment assidus dans la capitale, et au
moment d'une retraite que son grand âge lui com-
mande impérieusement. au surplus, ni dans l'un ni
dans l'autre de ces spectacles, la Société des acteurs
ne gagne rien à ces concessions, qui sont la récompense
des services individuels rendus par ceux qui les obtiennent.

l'inconvénient dont j'ai fait mention dans l'article 7.
et qui servait de prétexte aux pèlerinages de nos acteurs,
n'existe plus, ou du moins, ne se fait plus sentir comme au-
trefois; pourqu^{oi} l'abus qu'il avait fait éclore et qui il
semblait justifier n'a-t-il pas cessé avec lui? — la co-
existence habituelle des autorités civiles et militaires, des
magistratures de divers ordres, des tribunaux et autres
cours de justice qui restent continuellement en exer-
cice; le grand nombre de fonctionnaires publics et d'em-
ployés de tout grade, qui sont obligés de se fixer à Var-
sovie, d'un bout de l'année à l'autre; cette multitude de
citoyens que leurs affaires, des relations commerciales,
et quelquefois la simple curiosité attirent dans la capi-
tale, surtout depuis qu'on travaille avec tant d'activité
à son embellissement; l'augmentation considérable
de la garnison, et par une suite nécessaire, des officiers
de tout grade qui en font partie, et qui ont contracté
dans les pays étrangers, où ils ont séjourné si long-temps,
une passion pour le spectacle qu'ils ne connaissent
pas autrefois; l'établissement des foires d'été et d'hiver
qui rassemblent ici presque autant d'étrangers que de
nationaux: toutes ces causes réunies entretiennent
maintenant en cette ville, une population plus nom-
breuse et plus égale dans toutes les saisons; attirent au

théâtre un plus grand nombre de spectateurs, et peuvent par conséquent fournir à l'entreprise, toutes les ressources que les artistes étaient jadis contraints d'aller chercher ailleurs. D'après cela, elle pourrait supprimer ces courses annuelles qui lui font un tort très considérable, ou du moins tâcher de les rendre moins fréquentes.

9.) on peut bien aussi compter parmi les causes (mais
^{les causes}
^{de} ^{venues} plus rares) les visites si fréquentes et si peu lucratives que nous rendaient autrefois ces troupes ambulantes françaises, allemandes, italiennes qui abordaient ici comme à une foire, s'y établissaient pour ^{semaines ou quelques} quelques-uns, restaient maîtres du poste dont elles s'étaient emparé, jusqu'à ce qu'elles se fussent culbutées l'une ou l'autre, et attiraient la foule, surtout de cette classe d'amateurs ou soi-disant tels, qui ne voient rien de beau, rien de supportable, que ce qui est étranger; de ces amateurs aux yeux desquels une ébauche d'opéra italien mal exécuté, une parodie des variétés ou du vaudeville, et même un drame de hotrebus, si généralement décrié aujourd'hui par toute l'Allemagne, acquièrent un intérêt qui semble

être en raison directe de leur médiocrité. Si d'ailleurs, toutes ces troupes avaient été aussi ^{bien} composées que celle qui a joué ici les deux derniers hypocrises, sous la direction de M^{lle}. Grandville et M^{lle}s, elles auraient pu nous rendre au moins quelques services pour le moment; elles auraient pu, par exemple, nous offrir quelques modèles dans certains rôles peu connus ici, et d'ailleurs exciter une ^{salutaire} émulation parmi nos acteurs; mais la plupart, au contraire, auraient eu besoin elles-mêmes et d'exemples et de leçons.

Quoiqu'il en soit, on ne peut se dissimuler que ce partage des spectateurs en deux parties, dont chacun soutenait de tout son pouvoir la troupe qu'il affectionnait, ne nuisait infiniment au spectacle national, surtout à ces époques où, je le répète, malgré les travaux et ses efforts, il trouvait à peine assez de ressources pour se soutenir avec une certaine distinction.

10. II. R.) J'ai remis pour la fin ces trois dernières causes, parce qu'elles me présentent l'avantage sur le cœur. Elles sont aussi anciennes que les autres; elles remontent de même à l'origine du théâtre. Elles reconnaissent - sont

Les mêmes principes; la crise des circonstances, la collision si sou-
vent funeste des événements, le défaut de culture, de civilisation et
de ces idées libérales, dont la création et la propagation ul-
térieure devaient être l'ouvrage de notre siècle. mais elles
ont de plus à leur charge un grief qui doit poindre,
révolter même toutes les personnes instruites, tous les gens
de goût, tous les amateurs du spectacle. ce grief qui dé-
pose si hautement contre elles, c'est que bien loin
de cesser comme les premières, avec les circonstances
qui les avaient fait naître, elles ont continué pen-
dant très long-temps ^{encore} de produire les mêmes effets que
dans leur origine, et quelque fois même de plus
funestes. Osons dire la vérité toute entière et sans
détour: elles se sont jouées de tous les efforts qu'on
a tentés pour les détruire, elles ont ^{pas cessé, et} continué pres-
que jusqu'à nos jours, d'exercer, même sur le théâ-
tre de la capitale, cette influence dangereuse que
la rouille de l'esprit, la prévention ^{jadis} et l'ignorance
de ses principes leur avaient attribuée, et que le temps,
la routine et le pouvoir de l'habitude ne pou-
vaient que propager.

Ces trois causes qui ont fait encore tant d'abus, et

étaient le résultat inévitable du-
de si révoltant, ~~c'est le~~ peu de circonspection, d'ordre et
de soin qu'on mettait autrefois dans le choix des acteurs,
dans celui des pièces et dans le mode de leur exécution.

1.) Quant à la première, on a vu dans l'histoire du théâ-
tre, et je l'ai répétée plus d'une fois pour sa justification,
que le défaut presque absolu de ressources forçait les
entrepreneurs de tenir le moins d'acteurs possible;
d'attendre la mort ou la défection de quelque'un d'en-
tre eux, pour en prescrire un nouveau; de l'employer
presque sur le champ, sans se donner le temps de la for-
mer, ce qui était impossible pour le moment, vu la
nécessité urgente de compléter le nombre qui, même
avec ce renfort, ne répondait pas encore au besoin qu'on
en avait; enfin de donner la préférence, comme dans
nos ensembles au rabais, à ceux qui demandaient le
moins d'appointement; clause qui ne devait pas faire
suspçonner des talents d'un haut prix. — heureusement nous n'en

2.) cette même cause (le manque de ressources)
doit aussi influencer sur le mode de représentation, car
si, d'un côté, on ne pouvait se procurer que de mauvais acteurs qui, reçus au hasard,
non seulement de mauvais acteurs, mais ^{simplement} plus réduits à cette extrémité.
employés d'emblée et sans préparations, comme ils
avaient été admis sans examen, ne pouvaient ni en-
trer dans leurs rôles, ni les rendre avec intelligence;

de l'autre, il n'était pas moins impossible d'avoir, à point nommé, des décora-
~~mais il était en outre impossible de se procurer des décora-~~
tions et des costumes qui répondissent à la dignité des pièces,
même les plus ordinaires, telles qu'on en donnait ^{par la même raison} alors. Tous
les autres accessoires étaient également négligés; or nous ne
pouvons nous dissimuler que les embêtements extérieurs
contribuent sensiblement au succès du poème mis en
scène, surtout aux yeux du vulgaire, et, sans contredit,
ils devaient avoir, à cette époque, une influence en core
plus marquée que de nos jours. ajoutée à cela que la
pluspart de ces entrepreneurs ou directeurs ^{particuliers} étaient eux-
mêmes des acteurs qui, avec un peu plus de ressources
pécuniaires, n'avaient guères plus de talents que les autres.
~~et que, par conséquent, ils étaient hors d'état de former les élèves qu'ils prenaient à~~
~~très~~ Écho de l'opinion publique, j'en excepte M.
~~leur solde.~~
Boquillawski, aux connaissances et aux travaux duquel
tout homme impartial aimera toujours à rendre
justice, ^{mais qui pouvait} et qui eût fait beaucoup plus encore, si la sort
l'eût fait naître plus tard, si la nature lui eût don-
né moins de passion pour tous les genres de plaisir,
et s'il se fût chargé de cette entreprise à l'époque
où le gouvernement a commencé à protéger le théâtre;
à réunir sous la main du directeur, tous les moyens de
le porter au point de splendeur que réclament sa
vocation et le vœu public.

Malheureusement les circonstances ont changé de face;

et les événemens ont pris une tournure plus favorable.
Nous vivons sous un gouvernement protecteur, aux yeux du-
quel les amusemens eux-mêmes ne sont pas des objets indiffé-
rens, quand ils peuvent offrir quelques vues d'utilité. ~~pour~~
~~Je l'ai dit, je le répète avec plaisir, nous~~
- devons à son zèle éclairé pour l'intérêt public, une admi-
nistration générale du théâtre et une école dramati-
que qui, surveillée avec toute l'attention qu'elle exige,
pourra, à la longue, fournir de très excellens sujets.
un fonds annuel destiné à l'entretien de cette école
et du théâtre lui-même, ^{Donne} fournit les moyens de per-
fectionner l'un et l'autre. ^{on a vu plus haut que} En outre, la nouvelle direc-
tion a fait, par la voie des papiers publics, un appel
à tous les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, tant de
la capitale que des provinces, et promet un sort hono-
rable et lucratif à ceux qui se sentiraient une vocation
décidée pour le théâtre, et qui joindraient à ce don de
la nature, des talens capables de faire honneur à
la scène. ajoutons que le goût du spectacle est infi-
niment plus répandu qu'autrefois, que le théâtre
est beaucoup plus fréquenté, depuis qu'il est soumis
à une surveillance plus active et mieux calculée, ce qui
donne l'espoir d'un perfectionnement dont on ne pourrait

par même avoir l'idée aux époques où nous avons cher-
ché les causes de sa dégradation. par une suite néces-
saire, les représentations sont devenues plus lucratives,
et la caisse mieux arrivée peut fournir au moins à
toutes les dépenses nécessaires, en attendant que de nouveaux
secours que tout doit nous faire espérer, la mettent à
même de se procurer les objets de luxe qui, en prêtant
plus d'éclat et de magnificence au spectacle, le rendraient
plus agréable et plus intéressant même à certains égards.

3.) ^{au défaut d'intelligence et de goût d'après - de même} Quant le choix des pièces, il a tenu ^{un peu} jusqu'à
ci aux excès que je viens de décrire, ^{la direction} ~~mais malheureusement~~ ^{il}
^{n'a pas eue le sort de deux autres précédents, il n'a pas cessé avec elles. jusqu'à la di-}
^{rection qui se trouvait presque toujours au dépourvu,} cherchait
les moyens d'attirer la foule, et les meilleures pièces
ne sont pas celles qui excitaient ^{le plus} d'avantage la curio-
sité des spectateurs ordinaires. De là résultait né-
cessairement l'espèce d'obligation qu'on s'était
faite ^{alors} de reproduire continuellement sur la scène,
ces fastidieux vaudevilles, ces parodies sans intérêt,
ces farces ridicules et souvent indécentes qu'on y
voyait si souvent autrefois, et dont l'annonce seule
exaltait l'imagination de tous les lecteurs d'affiches.

Les gens des classes ~~ordinares~~ ^{inférieures} formaient alors la partie principale de l'auditoire; (ce qui arrive après souvent encore de nos jours.) ainsi l'on était sûr que du moins la galerie, le parterre, et les trois quarts du parterre seraient remplis, or c'était l'unique but qu'on se proposait en donnant ces bizarres arlequinades: pourvu que la recette fût abondante, peu importait d'où et par quelle voie venait l'argent. Cette inconvenance qui révoltait toutes les personnes de goût, est devenue plus rare depuis la création de la direction actuelle, et surtout depuis sa nouvelle organisation. Cependant elle se fait sentir encore par intervalles, et il serait à souhaiter qu'elle disparût entièrement. L'honneur de la scène et l'intérêt public l'exigent, le communément impérieusement; et ces deux motifs également nobles, également respectables sont très supérieurs à tous ceux que pourraient faire valoir et nos auteurs et leurs partisans.

De ce défaut de ressources qui pesait plus ou moins sur les divers entrepreneurs que l'espoir de s'enrichir mettait à la tête de la direction du théâtre, résultait encore un autre inconvénient. ^{qui contribuait au profit et très souvent} sous prétexte qu'ils à ce mauvais choix; c'était la crainte de la dépense. Sous prétexte qu'ils

ne pouvaient se soutenir qu'à force d'économie, ^{ces entreprises} et la
pouvaient souvent jusqu'à la lésine. non seulement
ils ne donnaient que d'anciennes pièces, pour éviter les
fraix qu'aurait nécessités la mise en scène de nouveaux
dramas; mais presque toujours ils choisissaient les plus
ordinaires, les plus communes, celles dont la représenta-
tion, tout bien calculé, devait coûter le moins; encore
même ce peu de dépenses auxquelles ils ne pouvaient
se refuser, était ^{il} marqué au coin d'une parcimonie
qui dégoûtait tous les spectateurs. Il faut excepter
de cette règle qui était devenue à peu près gé-
nérale, les époques où Boguslawski se chargea de cette
entreprise. ^{et surtout la dernière} Comme il traouvait beaucoup de petites
pièces du français (lesquelles dénotaient ici des pièces de
caractère), et plus encore d'opéras du genre moyen
qu'il tirait des répertoires de quelques théâtres d'Italie
du second ordre, la petite vanité d'auteur se joignait
à la noble ambition que devait lui inspirer
son titre de directeur; et pour accorder et satisfaire ce
double orgueil, il regaloit souvent le public de ces
nouvelles productions, qu'il savait adapter au goût

de son auditoire, aux circonstances, et, quand cela était
possible, aux talens de ses acteurs. il tâchait même
au risque d'exposer à des chances incertaines, les restes
de sa petite fortune, de donner à ces représentations
un appareil, qui pût faire une sensation après
avoir pour intéresser les Spectateurs, et lui attirer
la foule. Il y réussissait assez souvent; mais pour il fi-
nisait toujours par se retirer comme les autres;
mais de moi-même, ^{il y mettait} ~~et ce qui était d'une bien plus~~
haute importance, il relevait, il honorait la scène, il l'enrichissait de productions
dans quelque autre ville, où sa réputation l'avait
plus dignes des suffrages du public. au surplus, quand il manquait de ressources, il passait
devance, et tâchait d'y regagner, ce qui il avait per-
due à Varrorio. ^{car, si l'on peut se le dire, la sa loyange, que} ~~quoiqu'il en soit~~ parmi tous les
auteurs dramatiques qui ont régné concurremment
avec lui sur la scène, il n'en est aucun qui ait au-
tant fait pour ^{l'enrichir} ~~la relever~~ et pour enrichir le re-
pertoire. l'incien de ses efforts, j'ai souvent été voulou-
seusement affecté, en voyant que la direction qu'il
leur donnait ^{assez généralement} ~~le plus souvent~~ ne pouvait les conduire
au but qu'il s'était proposé, et qu'en général ils
étaient trop faiblement ^{soutenus} ~~soutenus~~ pour pouvoir produire
les heureux effets qu'on s'en promettait. au reste, ce n'était
pas toujours sa faute, et d'ailleurs, il
n'est pas le seul auquel on puisse faire ce reproche: parmi
les concurrens

concurrents et ses successeurs, il en est plus d'un qui
l'a mérité à d'aussi justes titres, pour le moins.

Boquistawski avait au moins un motif très excusable,
il voulait répandre et faire valoir ses nombreuses traduc-
tions du français et de l'Italien; et dans le fait, soit pour
le choix des pièces, soit pour la diction, elles valaient,
pour la plupart, un peu mieux que la majeure partie
de celles qui se succèdent aujourd'hui avec encore plus de
rapidité que les siennes. Cependant plusieurs personnes
lui ont fait une espèce de crime de cette prodigalité,
^{qui} avec laquelle il encombrait, disait-on, la scène de pi-
èces nouvelles, avec lesquelles on n'avait pas le temps
de se familiariser. ces personnes pouvaient avoir
raison: mais ceux qui ^{Boquistawski,} imitent et qui ont pris les
^{les mêmes talents ni les} mêmes motifs, sont-ils exempts de ce reproche? la socié-
té X. avait-elle tort de s'adresser à l'hyver de mi-
à la direction, ^{lorsqu'elle recevait sans examen des pièces qu'elle eût dû rejeter.} Il est vrai que pour ne pas s'expo-
^{avec mépris} ser elle-même à l'inculpation de partialité ou
d'injustice, elle convenait que le public ^(a) était plus cou-
pable que la direction et les acteurs, et cela est vrai: notre
auditoire a, comme les Français, tous les défauts de la société
sans en avoir comme eux les avantages. ^{Il lui faut tout.}
^{(a) les personnes instruites, les connaisseurs et les gens de goût devineront bien, sans que je l'expli-}
^{que, de quel public, j'entends parler ici.}

les jours du nouveau, fût-il médiocre, fût-il même déleu-
blé, et il faut qu'une pièce soit d'un genre très supérieur,
ou qu'elle se soit assurée des droits, même les on non, aux suf-
frages de la multitude, pour pouvoir obtenir, sans ré-
clamation, deux ou trois représentations de suite, mên-
me à quelques jours l'une de l'autre. autrement, on
est obligé de la laisser reposer au repertoire pendant
trois ou quatre mois, ^{et souvent plus,} avant de la reproduire. si elle
reparaissait trop tôt, elle exciterait des murmures, au-
lieu de captiver l'assentiment de ses juges, et ce serait
une cygne de miracle si on se bornait à la recevoir
avec indifférence. — MM. XX avaient raison, sans
doute, de regarder le défaut de connaissance et de goût
des classiques, comme la véritable cause de cette an-
tipathie pour tout ce qui est ancien, quelque parfait
qu'il soit, et de cette passion pour la nouveauté, quand
même toutes les règles y seraient violées, et qu'elle n'effri-
rait que de ces beautés triviales, qui forment le princi-
pal embellissement de la plupart de nos chefs-d'œuvre
modernes. Ils ne pouvaient mieux appuyer cette opinion,
qu'en citant l'exemple de la Comédie Française, qui ne
se lasse point de donner presque tous les jours les plus

beaux ouvrages des maîtres de l'art, parce qu'on ne sa-
lape pas de les ravir, bien qu'ils dattent presque tous de
plus d'un demi siècle. Ils pourraient ajouter que si
ce théâtre parait quelquefois se ^{se} prêter au ^{spectateurs;} ~~vien~~ ^{de l'acteur,} ~~inconvi-~~
déré d'une certaine classe de ^{pour} ~~l'acteur, ^{les} petites pièces, où il met beaucoup moins
de choix, parce qu'il y attache beaucoup moins d'import-
tance. Mais ces petites pièces qui forment comme
la bordure du cadre majestueux où l'on a déployé tant
de beautés, sont regardées comme des bagatelles insi-
gnifiantes par tous les gens de goût, et les loges de
tous les étages sont vuides pour la plus grande partie;
lors que la toile se lève et que ^{cette} ^{pièce de fantaisie} ~~la petite pièce~~ ^{comence;}
il reste même très peu de monde au parterre. Serait-
il donc honorable pour nous de ne nous élever au ni-
veau du théâtre français que dans ce qu'il a de défectu-
eux; de ne l'imiter que dans ses écarts, pendant ces
années dévastatrices qui ont amené sa dégradation?...
mais se m'arrête ici; il ne m'appartient pas de m'ériger
en commentateur d'une société de savans, aussi recomman-
dables par leur patriotisme que par leurs connaissances; d'une
société dont le zèle et les talens eussent à la longue opéré
une révolution~~

une révolution salutaire dans l'art dramatique, et favoriser
les progrès de la scène, si des vues particulières dans lesquelles
je ne prétends pas entrer, n'empêchant ^{pour le moment} combicarré les siennes, para-
liai ses efforts, et arrêta le cours de ses travaux.

13.) aux trois abus que j'ai détaillés dans l'article précé-
dent, je pourrais en ajouter un quatrième qui n'a pas
fait moins de tort et à l'art dramatique et à la scène. ce nou-
vel abus ^{contre lequel} que la Société X ^{S'est élevée} a repris plus d'une fois et avec raison,
c'est cette négligence, cette espèce d'abandon, que S. Core-
mond appelait le laisser aller, qui règne dans la diction
et dans le style, ^{et qui déshonore} un grand nombre de productions
originales, qu'on offre ^{à l'admiration} du public, comme
des ouvrages parfaits, au lieu de les soumettre à son jugement.
et comment ^{les vices} n'entraîneraient-ils pas des créations de ce
genre, quand on les retrouve, et si souvent, dans de simples
traductions, de pièces étrangères, bien qu'il soit infiniment
plus facile d'y éviter ce défaut révoltant. et dans le vrai,
quelle grande difficulté présente donc une version peu lit-
térale et souvent très inexacte de petites comédies, de vaux-
de-villes, de parodies ou de farces aussi dénuées d'intérêt
que d'importance, telles que la plupart de celles dont
notre répertoire est journellement encombré, et qui se

montrant aussi hardiment sur la scène, que si elles méritaient réellement les honneurs de la représentation? Combien cependant ne voyons-nous pas, aujourd'hui même encore, de ces ébauches informes esquissées à la hâte, et traitées avec tant d'innocence, et si peu de respect pour la langue, qu'on se vait tenté de croire que l'auteur a voulu se jouer de l'indulgence du public, et mettre sa patience à l'épreuve.

Ce qu'il y a de pire encore, c'est qu'une bonne partie de ces productions monstrueuses, qu'on nous donne pour des traductions parfaitement exactes et calquées sur l'original, ne sont presque jamais que des imitations très imparfaites, rédigées au hasard et sans goût, d'après d'autres traductions qui peut-être ne valaient pas mieux que celles dont on nous régale. heurieux encore quand elles ne remontent pas en ligne ascendante, à la troisième ou quatrième génération. J'ai vu de ces pièces primitivement écrites en anglais, transportées plusieurs, et successivement, en français, en italien et en allemand, passer enfin de ce dernier idiôme dans le nôtre, et s'y montrer défigurées par toutes

les inexactitudes, qu'elles avaient contractées sur la route, sans compter les erreurs de tout genre que ces copies serviles acquerraient ici, sous la plume du prétendu littérateur qui croyait de bonne foi enrichir le repertoire. Si du moins ces traducteurs à la douzaine faisaient l'exemple de quelques uns de ceux qu'ils semblent avoir pris pour modèles; si, comme eux, ils faisaient subir au sujet qu'ils empruntent, les modifications et les changements que réclament les circonstances, les localités, les mœurs de la nation, les usages du pays et les bienséances théâtrales! mais outre qu'un pareil travail semblerait au dessus de leurs forces, l'attention et les soins qu'il exigerait, fatigueraient leur imagination, ^{et} leur prendrait trop de temps, et négligerait ^{ent} des détails auxquels ils ne veulent pas se prêter. ces MM. pensent, sans doute, que ni les Spectateurs ni même les lecteurs ne valent la peine que cet effort d'esprit leur coûterait. ^(ou la répétition) Au surplus, comment oser se plaindre des traductions, quand nous avons tant d'originaux infectés des mêmes vices, bien que nous ayons droit d'y exiger plus de méthode, de justesse et de précision?

Telles sont, ou moins en partie, les causes qui ont retardé
la marche de notre théâtre. ^{son origine;} ~~de son commencement;~~ tels sont
les principaux obstacles que non seulement le ^{manque} ~~defaut~~ de
ressources, mais souvent aussi les circonstances, les localités,
et les événements, ^{et la défiance et de surveillance} ont opposés à l'essor qu'il semblait
devoir prendre, et qu'auraient eu favoriser les encourage-
mens que l'ambition et la vanité lui prodiguèrent
dans les premiers instans. ces obstacles fortement
secondés ^{le défaut de goût} par l'ignorance et le préjugé, ont exercé
la même influence sur l'art dramatique, et retardé
ses progrès pendant bien des années. quelques uns
même ont résisté jusqu'ici à tous les efforts qu'on a
tentés pour le faire disparaître.

Si, par hasard, cet ouvrage tombait entre les mains
de quelques uns de ces étrangers qui ne connaissent la
Dilogie que par oui-dires, et qui ne sont familiers
ni avec ses usages ni avec ses mœurs, ils pourraient
tirer de la lenteur du progrès que j'attribue à l'art
dramatique et à la scène, des conséquences peu hono-
rables pour le caractère, l'esprit et le goût de la na-
tion en général, et à plus forte raison, des individus.

ils auraient tort assurément. qu'ils soient justes, qu'ils consultent le raisonnement et l'expérience, et ils sentiraient qu'il serait encongruent de condamner tout un peuple sur de simples apparences, et de lui imputer des erreurs ou des travers dont il a plus d'une fois souffert lui-même. non, sans doute, les abus que je viens de signaler n'ont pas toujours été son ouvrage. L'esquive que j'en ai tracée en est la preuve.

En effet, si on me lit avec attention, on ne pourra se dissimuler que ces abus, quelques multipliés qu'ils fûnent, et tout nuisibles qu'ils aient été, et par eux-mêmes, et par les suites dangereuses qu'ils devraient nécessairement avoir, étaient excusables à bien des égards, ne fût-ce que sous le rapport du temps qui ^{(on excepte pourtant les derniers abus que je viens de signaler. j'en excepte les a vus naître).} Si nous les observons sous ce dernier point de vue, nous verrons qu'ils nous sont communs avec tous les peuples de l'Europe, que dis-je! avec les nations les plus anciennes et les plus célèbres. Partout et dans tous les siècles, ils ont été plus ou moins le résultat immédiat et nécessaire de l'état d'imperfection dans lequel doit nécessairement languir

un théâtre naissant, durant les premières années de son existence, quelques efforts qu'il tente pour en sortir. C'est le sort qu'éprouvent tous les nouveaux établissements, et surtout ceux dont le succès dépend des progrès de la civilisation, des sciences, des lettres et des arts, en un mot de tout ce qui tient à la culture de l'esprit; et telle est, sans contredit, l'institution d'un théâtre national.

Cependant cette destinée ne pèse pas également sur la scène dans tous les pays, et dans tous les temps: cela dépend des circonstances où elle s'établit, et des moyens qu'elle peut mettre en œuvre pour accélérer son perfectionnement. Or à ce double égard la Pologne a plus de droits à l'indulgence qu'aucune autre contrée. En effet, s'il est un pays où cet état d'imperfection ait dû se montrer plus sensible, où l'insuffisance des tentatives et des ressources qui eussent pu en abréger la durée, ait été plus réelle et plus décisive, c'est la nôtre. N'avons-nous pas vu qu'à cette époque les lettres et les arts, même de première nécessité, se reveillaient à peine du sommeil l'ethargique où ils étaient restés enivélés pendant

près de deux siècles? Les ouvrages qui nous restent et qui datent
de ces temps dévastés, ne prouvent-ils pas que le peu d'écri-
vains qui se mettaient alors sur les rangs, n'annonçaient
pas même toujours ce germe de talent équivoque, qui sem-
blent ne se procurer, que pour tromper toutes les espéran-
ces qu'ils ont fait naître? aurait-on oublié qu'au mi-
lieu des troubles affreux qui bouleversaient sans cesse
le royaume, les ressources en tout genre étaient si rares,
que bien loin de pouvoir rien donner au ^{luxe}, rien
consacrer à ce qu'on est convenu d'appeler superflui-
tés, il était presque impossible de subvenir au simple-
nécessaire? et comment au sein de ces guerres destruc-
tives, de ces divisions intestines, ^{de ces} désordres inouis
qu'elles faisaient éclore, comme ^{est} il paru des
savants ou même des écrivains passables, quand ils ne
pouvaient compter sur ^{aucunes} récompenses qui sont dues
aux travaux du citoyen qui consacre ses talents à l'uti-
lité publique; quand ils ne pouvaient se promettre ni
ces encouragements, ni ces distinctions flatteuses qui font
éclore le génie et qui exaltent l'imagination?

D'après cela on est forcé de convenir qu'il eût été

difficile, pour ne pas dire impossible, de prévenir,
au moment de leur naissance, ces abus dont quelquel-
un de nos aristocrates modernes se plaignent avec
tant d'amertume. Je vais plus loin, et je crois qu'on eût
rencontré encore plus d'obstacles à vaincre, si on eût
voulu les signaler trop hautement, et les corriger, en
quelque sorte, à force ouverte, lorsqu'ils commencèrent
à s'introduire, lorsqu'ils vinrent dégrader les premiers
espais de nos poètes dramatiques. *Farrute ga* Il était
dans la nature des choses que ces défauts qui nous
paraissent impardonnables aujourd'hui, naissent
alors, qu'ils se multiplient, qu'ils s'étendent, et
qu'ils prennent même, chaque jour, un nouvel accrois-
sement, jusqu'à l'instant où ce torrent destructeur
rencontrerait ^{enfin} une digue assez puissante pour s'op-
poser à sa fougue impétueuse. or cet instant devrait
se faire attendre ^{cher n'importe, et quoique} bien des années, et ^{essayé} bien que, dans l'in-
tervalle, on ait tenté toutes les réformes que l'intérêt
de la scène conseillait, et que les circonstances per-
mettaient de tenter, il était impossible qu'elles pro-

produisirent à cette époque les effets salutaires qu'on
s'en promettait, ou du moins que leurs résultats acquie-
sent toute la latitude dont ils étaient susceptibles, ^{d'autant plus} ~~cette~~
^{que par une suite du malheur des temps, ils étaient rigoureusement dirigés et soutenus comme}
~~l'espèce de prodige était réservée au dieu même~~ ^{pour}
~~disparaître du l'ère. cette~~
l'appui d'un monarque qui protège tout ce qui est grand
tout ce qui est utile. Le gouvernement plus éclairé et
moins soupçonneux ne craindra plus de ^{comme autrefois,} compromettre
son autorité, en secondant les vues paternelles d'un chef
qui lui donne l'exemple; il favorisera hardiment les
progrès de la civilisation et des lumières; il laissera un
libre cours à ces idées libérales dont le développement l'eût
effrayé jadis; il fera plus, il les encouragera; il ne verra
dans le concours de travaux des savans et des gens de goût,
qu'un moyen propre à consolider l'ordre de choses que les con-
jonctures actuelles rendent indispensable. Alors cette réforme
dont tous les bons citoyens sentaient depuis long-temps la
nécessité, dont ils savaient apprécier tous les avantages,
mais que, d'un côté, la crainte d'échouer avant d'atteindre
le but, de l'autre, l'inouïance et le préjugé empêchaient
d'entreprendre, cette réforme s'opérera d'elle-même, et ce qui
^{reste à faire s'achèvera sans peine.}
se n'ajoute plus qu'un mot: quand même on mettrait
de côté cette foule de difficultés et d'obstacles que j'ai décrits
plus haut, et qui ont entravé si long-temps la marche et

difficile, pour ne pas dire impossible, de prévenir,
au moment de leur naissance, ces abus dont quelque-
uns de nos aristocrates modernes se plaignent avec
tant d'amertume. Je vais plus loin, et je crois qu'on eût
rencontré encore plus d'obstacles à vaincre, si on eût
voulu les signaler trop hautement, et les corriger, en
quelque sorte, à force ouverte, lorsqu'ils commencèrent
à s'introduire, lorsqu'ils vinrent dégrader les premiers
espais de nos poètes dramatiques. *Fénelon* Il était
dans la nature des choses que ces défauts qui nous
paraissent impardonnables aujourd'hui, n'acquiescent
alors, qu'ils se multipliaient, qu'ils s'étendaient, et
qu'ils prennent même, chaque jour, un nouvel accrois-
sement, jusqu'à l'instant où ce torrent destructeur
rencontrerait ^{enfin} une digue assez puissante pour s'op-
poser à sa fougue impétueuse. or cet instant devrait
se faire attendre bien des années, ^{chez nous, et quoique} et bien que, dans l'in-
tervalle, on ait ^{essayé} tenté toutes les réformes que l'intérêt
de la scène conseillait, et que les circonstances per-
mettaient de tenter, il était impossible qu'elles pro-

S. 2.

- = Des obstacles qui retardent encore les progrès de l'art dramatique et
- = Des moyens à l'aide desquels on pourrait les lever.
- ~~Lever les obstacles qui retardent encore~~
- ~~les progrès de l'art dramatique en France, et des moyens de~~

Parmi les nombreux abus que j'ai signalés dans le paragraphe précédent, et qui, durant les premières années de tout, ont opposé tant d'obstacles au perfectionnement de la scène, ceux qui devraient leur existence et leur ^{pouvoir} empire à l'impulsion souvent victorieuse des circonstances, critique, où l'on se trouvait alors, pouvaient, sans contre dit, paraître invincibles à cette époque, et ils le sont devenus réellement, parce qu'on n'avait pas les attaques de front, et parce que d'ailleurs la collision perpétuelle qui existait entre les opinions et les événements ne permettait pas toujours de soutenir avec avantage la lutte dans laquelle on se serait engagé. Mais enfin les circonstances ont changé, et ces abus ont fini par disparaître. Il en est cependant quelques uns qui ont continué encore assez longtemps à produire des effets aussi nuisibles, parce que l'ignorance et le préjugé qui les avaient fait éclore, ont continué plus long-temps aussi d'exercer sur les esprits leur empire destructeur.

que dis-je! ils conserveraient encore toute leur force, et feraient
chaque jour de nouveaux progrès, si un heureux concours
d'efforts et de ^{d'un côté} moyens n'était parvenu à déraciner au moins
^{de l'autre à diminuer l'influence,} les plus dangereux. Mais je l'ai dit, et je ne puis après le
répéter pour l'honneur de la nation et de la génération
présente, les progrès soutenus, quoique trop lents peut-être,
de la civilisation, l'ascendant marqué qu'ont pris les
sciences et les lettres, desquelles ont été mieux appréciées,
les travaux constants des savans et des artistes, bien qu'en
petit nombre, en un mot, tous ces motifs puissans qui éclair-
rent l'opinion et la dirigent, se sont trouvés heureusement
réunis contre cet ennemi commun, que tous avaient éga-
lement à recouter. ainsi on est parvenu à le déarmer;
on a arraché des mains de l'erreur le sceptre qu'elle
avait usurpé, on l'a précipitée elle-même dans le néant
d'où elle n'eût jamais dû sortir.

Cependant, ne nous le dissimulons pas, quelques uns
de ces abus que l'on croyait avoir détruits, existent encore; ils
retardent les progrès de l'art; ils ôtent à la scène une
partie de la considération dont elle devrait jouir. or si
on ne tentait pas de les combattre, si on ne parvenait
pas à en détruire le germe, et que (ce qui n'est que trop

Commun cher nous) en vît renaître une seule de ces cir-
constances malheureuses qui ont favorisé jadis leur développ-
pement, ils pourraient à la longue reprendre leur ancien
ascendant, et produire par la suite autant de maux qu'au-
trefois. Mais peut-être alors cette nouvelle calamité serait-elle
sans remède; elle deviendrait au moins d'autant plus accu-
blante pour nous, qu'elle nous exposerait tout à la fois
aux nombreux désagréments qui l'accompagnent,
et à la honte qui en est la suite inévitable. Car enfin
que penserait-on de notre théâtre si, dans ce siècle de
lumière, on le voyait se dégrader, retourner, en quelque
sorte, sur ses pas, refuser de suivre cette heureuse im-
pulsion qui agit si puissamment sur toutes les insti-
tutions de ce genre, et se montrer rebelle à ce noble enor-
tel qui les pousse, comme à leur insu, vers le degré de
perfection auquel les appellent hautement et le mode
de leur organisation et l'objet qu'elles se proposent?

Il est donc de l'intérêt de la Direction et des acteurs
eux-mêmes, d'arrêter le plus promptement possible le
cours de ces abus, d'y mettre un terme, et de leur opposer
une digue qu'ils ne puissent jamais rompre. Cette entreprise

au surplus, ne serait aujourd'hui ni aussi pénible, ni aussi
dangereuse qu'elle l'eût été dans les premières années. Nous
trouverions pour la faire réussir, un secours bien puissant,
des ressources éminemment efficaces dans l'heureuse révo-
lution qui nous a replacés sous un gouvernement plus
modéré et plus stable; dans les vices philanthropiques
d'un monarque qui ne voit, qui ne desire que le bonheur
de ses peuples, et qui veut donner pour base à la liberté
dont il les fait jouir, la justice, la morale et l'instruc-
tion. Dans le discredit où sont enfin tombés ces préjugés
destructeurs qui jadis régnaient en tyrans; dans la
rapidité avec laquelle les lumières se propagent; enfin
dans l'assentiment chaque jour plus unanime que
l'opinion publique donne à toutes les institutions
nobles et utiles. Tous ces motifs réunis et qui concourent
au même but, ne pourraient que favoriser une
réforme que toutes les personnes sensées desirent
depuis long-temps, et dont elles apprécieraient d'avance
tous les avantages.

plusieurs routes s'ouvrent devant nous, et toutes
pourraient peut-être nous conduire ^{également} au terme que nous

devons nous proposer dans cette entreprise. mais toutes
n'offrent pas les mêmes facilités, et dans la position où nous
nous trouvons aujourd'hui, il est urgent de choisir la
plus courte, la moins pénible, et celle où nous aurons à
craindre le moins d'écueils. C'est d'après ce principe que
nous devons faire un choix parmi tous les moyens qui
sont à notre disposition, afin de nous borner à ceux que
nous croirons les plus efficaces, les plus propres à lever
inmanquablement et sans retour, le reste des obstacles,
qui entravent encore notre marche. Je dis sans retour,
car nous devons surtout tâcher de nous mettre à l'abri
des effets rétrogrades qu'ils pourroient produire, et qui
peut-être seroient plus funestes que tous ceux qu'ils
ont fait céder jusqu'ici.

La direction du théâtre ne peut se dissimuler que
la considération due à la scène, que l'intérêt public et
son propre honneur lui imposent l'obligation de recher-
cher soigneusement ces moyens, et de mettre dans la pré-
férence qu'elle donnera à ceux qui lui paraîtront la mé-
riter, autant d'autant de bonne foi que d'intelligence et
de goût. mais ce n'est pas assez de sentir l'urgente nécessité
de cette entreprise, et d'en appercevoir comme dans

un lointain les principaux avantages. pour en tirer
tout le parti qu'elle peut offrir, il faut avoir le courage
de l'aborder et de la soutenir jusqu'à la fin; il faut saisir
hardiment tous les moyens qui peuvent en faciliter l'ex-
écution, s'en rendre maître, les employer concurrem-
ment, les faire marcher de front, et les suivre avec une
constance, une fermeté qui ne se démentent jamais;
Il faut surtout réfléchir d'avance, et bien mûrement,
le plan que l'on veut se tracer, observer avec soin
tous les détails qu'il peut comporter, en former un en-
semble dont toutes les parties soient sagement cor-
données, en présenter jusqu'aux moindres résultats,
et ne laisser au hasard aucune des précautions qui
peuvent en assurer le succès; il faut enfin faire tout
le contraire de ce qu'on faisait autrefois. ce plan
une fois adopté, on ne doit, sous aucun prétexte, ni
se relâcher dans son exécution, ni à plus forte raison
s'en départir; on ne doit y admettre ni modifications
ni exceptions, lors même qu'un concours d'intérêts
momentanés ou de considérations personnelles
sembleraient les autoriser. Combien de fois de pareilles
modifications, des exceptions de ce genre déterminées par
l'un ou l'autre

L'un ou l'autre de ces motifs, ou par tous les deux à la fois, ont fait échouer iii des entreprises qui pouvaient offrir les plus grandes vues d'utilité, et qui, à la suite de quelques travaux mal dirigés, et de dépenses plus ou moins considérables, mais toujours faites mal à propos et en pure perte, ont fini par être abandonnées, sans avoir produit aucun effet sensible!

De tous les moyens dont on pourrait tenter l'essai avec quelque espoir de succès, ceux qui me paraissent les plus sûrs, les plus efficaces, et ceux, par conséquent, aux quels on devrait attacher le plus d'importance, sont les suivants.

1.) d'établir un comité de censure exclusivement destiné à l'examen des pièces de théâtre, et qui eût le droit imprescriptible de refuser toutes celles qui ne seraient pas traitées d'après les principes de l'art, qui ne porteraient pas l'empreinte d'une étude approfondie des classiques, dans lesquelles l'auteur n'aurait pas observé strictement ce qui en est convenu d'appeler bienséances théâtrales, et qui enfin le goût désavouerait. (on verra dans le ^{traité sur la critique} paragraphe suivant quelle devrait être l'organisation de ce comité, et qu'elles seraient ses attributions et ses devoirs.)

2.) de nationaliser la scène, c'est à dire de n'y recevoir, ou du moins d'y donner de préférence des productions vraiment originales, des productions qui fussent tirées des archives du

propre, pour le genre tragique, et fondée, sur les usages, les mœurs, les habitudes, et les goûts de la nation, pour le comique, même du genre moyen.

3.) de ramener les écrivains et les acteurs, chacun pour leur partie, à l'étude des classiques anciens et modernes, et de tâcher même d'en inspirer le goût à ceux des spectateurs qui possèdent quelques connaissances, en attendant qu'il puisse se répandre dans les classes inférieures.

4.) de surveiller avec un soin particulier tout ce qui tient aux décorations et aux costumes, et de ne plus admettre pour cette partie dont l'importance est généralement reconnue, des apprentis, des barbouilleurs dénués de savoir et de goût, tels que l'ancienma direction ^{ou} employait, mais ^{habituellement} des artistes qui méritent ce nom, qui connaissent les règles de l'optique et de la perspective, qui aient un peu plus approfondi le genre de peinture qui convient au théâtre, surtout pour les balustrades, les ruines, les échafaudages et les monuments antiques; qui sachent adapter les décorations, les costumes, les groupes et même les couleurs, aux temps, aux circonstances, aux localités, aux personnages qui figurent dans l'action qu'on met en scène.

5.) d'établir dans l'orchestre une réforme que le vœu public réclame depuis long-temps, et sans laquelle

les pièces où la musique instrumentale et le chant sont la partie dominante, ne peuvent avoir cette énergie soutenue, ce ton de nature et de vérité, ce charme qui est le résultat de l'un et de l'autre, cet accord de la mélodie euphonique et de l'harmonie qui fait ressortir les beautés de la composition; qualités indispensables, qui doivent former le caractère des représentations de ce genre.

6.) de mettre à la tête de l'orchestre, comme en Italie, un maître de piano, que la nature ait doué de cette espèce d'instinct, de ce tact heureux que les connaisseurs appellent génie musical; un maître qui ait une oreille si délicate et si bien exercée, que quelque soit le nombre des instruments, la plus légère discordance ne puisse lui échapper; qui observe d'un œil vigilant et sévère tous les mouvements des artistes qu'il dirige; qui surveille leur jeu avec une attention constamment soutenue, et reprenne sans aucun égard les moindres fautes, les plus petites négligences qu'ils se permettent, surtout dans les ouvertures et les finals, dans les grands morceaux d'ensemble, dans certains détails même qui exigent une exécution plus soignée, et en général dans toutes les parties d'accompagnement, où le son des instruments doit être constamment en rapport, tantôt avec les tons graves et roulans des chœurs, tantôt avec les modulations plus douces et plus suaves

des premiers chanteurs & des cantatrices qui exécutent ensem-
ble ou séparément, des morceaux de caractère.

7.) de renoncer à la mise en scène de ces compositions, d'une
magnificence solennelle, chef-d'œuvre des maîtres consom-
més dans leur art; de ces compositions que les Italiens appe-
lent *grand Opéras* par excellence, et dont, en effet, la par-
tie musicale, soit pour le chant, soit pour l'accompagne-
ment, est du travail le plus recherché et le plus fini, mais
qui, d'un autre côté, présentent de si grandes difficultés,
que les meilleurs artistes, les acteurs les plus exercés, doivent
les étudier plusieurs semaines de suite, avant de pouvoir
les rendre avec toute la précision, ^{avec toute la justesse qu'elle}
exigent. ^{en effet,} car il faut observer qu'en Italie les chanteurs comme les
cantatrices ne se contentent pas d'étudier à fond les rôles dont
ils sont chargés, mais qu'ils s'exercent en outre à bien sai-
sir l'esprit des partitions confiées à ceux des artistes avec
lesquels ils se trouveront en rapport, afin de pouvoir pren-
dre à leur suite l'intonation convenable, et donner aux
modulations de leur chant, un accent qui se coordonne
sans effort, et comme de lui-même, avec celles qui les ont pré-
cédés ou qui les suivront, précaution sans laquelle ils ne
pourraient prêter aux sentimens qu'ils ont à rendre, toute
l'expression qu'ils doivent avoir. Or comment pourrions-

- nous exiger cette haute perfection de nos artistes, dont la majeure partie ne possède pas même les premiers élémens de musique, qui par conséquent sont obligés d'apprendre leurs rôles par cœur, et ne peuvent mettre aucune méthode dans leur exécution; d'autant plus qu'on ne leur donne guère, plus d'une semaine pour se préparer à un nouvel opéra, et qu'ils doivent employer la plus grande partie de ce temps à étudier les pièces qu'ils doivent jouer dans l'intervalle.

8.) de bannir de même de la scène ces ambitieux mélodrames, monstres, équivoques qui n'appartiennent à aucun genre et qui les corrompent tous, comme aussi ces comédies héroïques qu'on espère d'introduire ici, bien qu'elles ne s'accordent ni avec le caractère, ni avec les habitudes de la nation, et que les proportions trop répétées de la salle, le défaut de machines, l'extrême médiocrité des décorations et le ton mesquin des costumes ne permettent pas de leur donner cette pompe, cet air de grandeur, ce luxe de spectacle qui doivent en être le principal ornement. Je pourrais ajouter encore une raison qui est décisive, et qui seule serait un motif d'exclusion auquel on ne pourrait se refuser; c'est que dans ces mélodrames comme dans les comédies héroïques, il se trouve, par intervalles, des morceaux de chant et d'accompagnement d'un travail aussi

achevé que ceux des plus grands opéras, et qui présentent
d'aussi grandes difficultés. De là il résulte que l'exécution
de pareilles toutes les pièces de ce genre est fort au dessus,
non seulement des ressources que nous pouvons nous procu-
rer ^{ici} aussi, mais aussi des moyens de nos artistes; car la per-
fection qu'elles exigent n'est pas seulement le fruit de l'étu-
de, du travail, et d'une connaissance réfléchie de la musique,
mais aussi le résultat de cette heureuse habitude contrac-
tée par une oreille et un organe exercés dès l'enfance,
et que la nature elle-même a douée de cette sensibilité
exquise, qui rend propres à recevoir les sensations les
plus légères et les plus délicates.

9.7 De rejeter à plus forte raison et de la scène qu'elles
deshonorent, et du répertoire qu'elles encombrant inuti-
lement: 1. - toutes ces pièces de circonstances, si mesquine-
ment traitées, et si complètement dénuées d'intérêt,
que, malgré la célébrité des événements auxquels les
auteurs prétendaient faire allusion, elles n'ont pas mê-
me eu alors ce faible mérite que donnent et la nou-
veauté et l'à-propos: telles que Clarissa, la Conscripton,
le Siège de Vamorie, le débordement de la virtute,
l'irruption en Lithuanie, Les préparatifs pour la

reception des troupes à Cracovie, et cent autres fadaïses du même genre, qui nous ont excédé d'ennui dans leur primeur, et qui seraient encore moins supportables aujourd'hui. —

2: — ces plates bouffonneries, ces farces aussi ridicules qu'indécentes qui ne sont faites que pour le bas peuple, et que toutefois on a si souvent encore l'impudence de mettre sous les yeux des gens de goût: ces Kminek, ces Pumyernikel, ces Cymbalek, ces Kosiot, ces Marcynowa & Dunaju, ces Marysia Cracowica, ces Jocrise ^(a) modèles d'un ridicule

(a) Je sais que plusieurs de ces farces impertinentes sont des traductions, ou plutôt des imitations, et des parodies de pièces françaises et allemandes: mais cette excuse qu'on fait sonner si haut, n'est réellement qu'une défaite insignifiante, qui ne justifie ni les écrivains qui consacrent à ce travail oisif, plus utile, des moments qu'ils pourraient donner à des occupations, ni la direction qui reçoit sans examen ces exornantes platitudes, ni les acteurs qui les jouent, et qui souvent les rendent plus ennuyeuses encore, par le ton d'insouciance et d'abandon avec lequel ils les débitent, surtout quand ils paraissent sans avoir appris leur rôle, comme cela arrive si fréquemment. — Quoi! par ce qu'il plaît à d'ignorants émules de Kacubus d'inonder de leurs plates rêveries, quelques petits théâtres allemands, et souvent même ceux des faubourgs de la Capitale, faut-il que ces niaiseries qu'on produit et reproduit chaque jour, sur les treteaux d'un Kasperlcy, viennent corrompre notre idiôme, infecter notre littérature dramatique, et déshonorer la scène? — parce que quelques beaux esprits, habitués-nés des boulevards de Paris composent, à tant la feuille, pour le théâtre de la porte St. Martin, le vaudeville ou les variétés, des parquinades qui font sourire de pitié, tous les gens de goût, devons nous, de plein gré, nous rendre complices de leur sottise? la décence, le raisonnement, l'honneur national nous permettent-ils d'adopter, au hasard, cette foule de comédies si monstrueusement construites, que les auteurs eux-mêmes —

— ne sachant —

outré qui n'existe ni dans la société, ni dans la nature, et que cependant on métamorphose, à plaisir, de vingt manières différentes, et qu'on met à toutes les sautes, pour réveiller le goût blasé des amateurs de nouveauté.

10.) de ne donner aux acteurs que des rôles qui leur conviennent exclusivement, et qui s'accordent avec leur talent connu, leurs habitudes, ne sachant dans quelle classe les ranger, sont contraints de leur donner, à tout hasard, des noms aussi ridicules que les sujets qu'ils ont choisis, et de les appeler, au gré de leur caprice, comédie sans nom, comédie-force, folie, folie-extravagance, pot-pourri; ce qui plaît à chacun, ou de tel autre nom qui annonce autant la vaine de leur esprit que celui de la pièce. — Les habitants de Varsovie n'en sont point encore venus à ce point de satiété qui jette les Parisiens dans tout les excès. Il faut être aussi riches qu'eux, avoir autant joué, autant abusé, pour avoir le droit d'être dégoûté de tout, et de se précipiter, tête baissée dans les extrêmes les plus opposés. ^{d'un autre côté} Mais nous n'avons pas encore atteint ce degré de perfection dont les Français que nous prenons pour modèles, en tout, tiraient tant de vanité, et duquel ils ont cru, sans doute, qu'il leur était permis de descendre. ainsi le tems n'est pas encore venu pour nous, comme pour l'Académie royale de musique, la comédie française et l'opéra-comique, de nous dégrader, de nous jeter, de notre propre mouvement, dans un état d'abjection et de bassesse qui nous livre comme ces trois spectacles, jadis si renommés, au mépris de vrais connaisseurs et de tous les gens honnêtes. tâchons d'abord d'atteindre le point de splendeur et d'illustration auquel ils étaient parvenus. alors, si des révolutions, si des circonstances, critiquées, ramènent chez nous la confusion et le désordre; si l'anarchie et la licence éteignent le flambeau de la philosophie, et nous font perdre le goût des sciences, après nous avoir fait oublier nos devoirs, nous nousrons, à cette époque, déclinés comme les Français, quitter la route que de grands écrivains nous auraient tracée, nous égaler dans les sentiers obscurs que nous ouvriront des poètes à gages, qui préféreraient la fortune à la gloire, et attendre ensuite paisiblement qu'une académie ou tel autre institut littéraire, cherche à grand frais et sans fruit, les moyens de nous tirer de cet abyme où nous serons tombés volontairement, pour plaire à un certain public qui n'est jamais content de ce qu'il a, et pour lequel il n'est rien de beau, rien de louable que ce qui est nouveau et ridicule. en attendant, tâchons de nous élever, au risque de tomber de plus - haut.

physiques et morales, leur goût particulier, leur âge, leur figure &c. - d'exiger d'eux qu'ils les étudient à fond, qu'ils les méditent, les réfléchissent, et s'en pénètrent intimement, afin de pouvoir, dans leur jeu, donner à chaque sentiment toutes les nuances qui s'y réunissent, à chaque expression, le ton de couleur qui lui convient. - de leur prescrire, à plus forte raison, de les apprendre par cœur, avant de monter sur le théâtre, de manière que le souffleur ne soit pas obligé de leur dicter à haute voix et presque mot à mot, ^{par} chaque phrase, chaque vers séparément, dans toutes les scènes où ils paraissent; car ils doivent déclamer avec énergie, et non pas répéter en balbutiant, ce que les spectateurs ont entendu avant qu'ils aient ouvert la bouche. une pareille négligence est d'autant plus impardonnable, qu'elle fait disparaître toute l'illusion, qu'elle enlève, par conséquent, au drame une partie de l'intérêt qu'il devait exciter, et qu'elle fatigue horriblement l'auditoire, qui, ~~éprouve~~ pendant toute la durée de ce colloque entre le souffleur et l'acteur, éprouve un vrai supplice, au lieu du plaisir qu'il s'était promis. - enfin de leur faire une loi de prendre pour jouer les rôles dont ils sont chargés,

Le costume prescrit par la nature du sujet, et la marche de l'action; le costume que réclament le siècle, les circonstances, et le lieu où elle s'est passée; car il est contre la bienséance qu'un acteur paraisse sur la scène avec les habits qu'il porte habituellement, fût-il même d'une coupe et d'une propreté recherchée, à plus forte raison s'ils annoncent un simple négligé, comme cela arrive assez souvent.

II.) de multiplier les répétitions et les épreuves autant que le sujet de la pièce peut l'exiger; d'imposer aux acteurs et aux actrices, sans aucune distinction, l'obligation stricte de se trouver à chaque fois, et dès le commencement; de ne point s'en éloigner jusqu'à la fin de la dernière scène, et de suivre les rôles de ceux qui doivent jouer concurremment avec eux, avec la même attention que leurs propres rôles; — d'engager même les artistes, qui ne doivent pas paraître dans la pièce, à se rendre aux répétitions qu'on en fera, et de s'en occuper de manière à pouvoir profiter des conseils qu'on adressera à ceux qui seront de service effectif.

(a) note oubliée à la page précédente.
Parmi les anecdotes vraies ou fausses du théâtre, j'en ai une qui prouve que l'usage de ne pas apprendre son rôle est aussi ancien que l'établissement de nos spectacles; et que c'est par cette raison, sans doute, qu'il a acquis force de loi parmi les acteurs de nos jours: — un particulier vient prendre à la caisse un billet de parterre, et le paie double. On lui en demande la raison: — elle est toute simple, répond-il; je paie deux fois, parce que j'entendrai deux fois la pièce.

12.) D'établir une fois pour toutes que les membres de la direction générale et ceux du Comité de censure, se trouvent à ces répétitions, ou du moins à la dernière épreuve, surtout pour les pièces nouvelles, et d'un intérêt majeur, obligation que leur impose l'honneur de la scène, et à laquelle ils doivent se prêter d'eux-mêmes et sans répugnance, pourvu toutefois que des obligations publiques, plus importantes et plus indispensables, ne les en empêchent pas. Cela doit s'entendre, à plus forte raison, du directeur particulier du théâtre et des deux directeurs de l'orchestre, pour lesquels c'est un devoir beaucoup plus strict encore. Mais pour que leur présence ne dégénère pas en une simple cérémonie de parade, il faut que tous aient le droit de faire, chacun suivant son grade, et l'objet mis en discussion, toutes les observations qu'ils jugeront nécessaires pour l'instruction des acteurs, et qu'ils usent sans restriction de ce privilège.

Je suppose, comme on le verra dans l'art. ^{de la critique} ~~de la critique~~ suivant, sous le titre: comité de censure, que ces examinateurs seront tous versés dans les diverses branches de la littérature dramatique ancienne et moderne; familiers avec toutes les réformes et les changements qu'elle a éprouvés à chaque époque et dans chaque pays où elle a été en honneur; au courant de la marche qu'elle suit de nos jours, dans les principaux États de l'Europe; et surtout attentifs à rechercher et à saisir les véritables caractères qui doivent la distinguer ici. D'après cela il est hors de doute qu'ils sauront faire l'application de toutes ces données au théâtre de la nation,

et qu'ainisi ils pourroient contribuer très efficacement à l'effectuation
des réformes que je viens de proposer, à la réorganisation de la
scène, et par une suite nécessaire, aux progrès des sciences, des lettres
et des arts, qui partout suivent dans leur accroissement et leur
dégradation, les proportions plus ou moins sensibles d'après les-
^{décadence}quelles le théâtre s'élève ou s'abaisse, s'améliore ou se dégra-
de dans chaque siècle, et chez tel ou tel peuple en particulier.

Telles sont, je ne dirai pas toutes les réformes qui seroient
d'une nécessité indispensable dans les circonstances actuelles, mais
au moins les principales, et les seules d'ailleurs qui puissent
porter notre théâtre au degré de perfection qu'il doit attein-
dre, s'il veut se mettre au niveau de ceux qu'il a pris
pour modèles. Si je voulais entrer sur chacun de ces ob-
jets séparément dans tous les détails qu'ils comportent,
et qu'ils semblent même exiger, au lieu d'un paragraphe
je pourrais faire un très gros volume, et je ne veux pas ca-
céder les bornes que je me suis prescrites.

Cependant il en est quatre qui réclament des développe-
ments plus circonstanciés, non seulement parce qu'ils sont d'une
importance plus marquée, et par eux-mêmes et par les ré-
sultats qu'ils peuvent produire, mais ^{aussi} parce que les avan-
tages qu'on a droit de s'en promettre sont plus nombreux,
— plus généralement —

plus généralement reconnus, et d'un plus grand intérêt. D'ailleurs, si on veut se donner la peine de les réfléchir et de les comparer entre eux, on reconnaîtra aisément que les huit autres ne sont, en quelque sorte, que des ramifications de ces quatre premiers: ce sont comme les anneaux d'une même chaîne, qui s'en trouvent momentanément détachés, et qui tendent à se réunir. Ces quatre objets sont

1. L'établissement d'un Comité de censure qui soit exclusivement consacré à l'analyse des ouvrages destinés au théâtre.
2. Le mode d'après lequel on pourrait nationaliser la scène, et y faire revivre le goût et l'étude des classiques.
3. Les réformes qu'il est urgent d'introduire dans la composition et la répartition de l'orchestre, et, par une suite nécessaire, dans tout ce qui tient à la partie musicale, soit pour le chant simple, ou composé et l'accompagnement, soit pour la coordination des chœurs.
4. Les améliorations que réclament et les impérieux, sement, la confection; le choix et l'emploi des machines, des décorations, des draperies, des costumes, et, en général, de tous les accessoires qui servent à l'embellissement de la scène; et qui y sont d'une nécessité absolue, principalement pour l'exécution des opéras même les plus ordinaires, et des ballets du genre moyen; les seuls que puisse admettre notre théâtre, en supposant qu'il reste, et pour la forme et pour les ressources, ce qu'il est aujourd'hui.

Toutefois, quelque intéressant que puissent paraître ces divers objets, je n'ai pas cru devoir les soumettre ici à la discussion.

qu'ils semblent exiger, par ce qu'ils trouveront plus naturel-
lement leur place dans les volumes suivants, aux endroits où j'au-
rai à traiter des matières, dont ils se rapprochent par une ana-
logie sensible. ainsi, par exemple, le premier, (l'établissement
d'un comité de Censure) se place comme de lui-même à la fin
de l'essai sur la critique ou analyse raisonnée, lequel forme-
ra la cinquième partie, et en quelque sorte le complément
de cet ouvrage. — Le second, (le moyen de nationaliser la Scè-
ne, et d'y introduire le goût et l'étude des classiques) doit, par
une raison semblable, se renvoyer au chapitre 2. du 2^e vo-
lume, où j'indiquerai les sources auxquelles doivent puiser
les auteurs dramatiques dans chaque pays et dans chaque
siècle, tant pour la tragique que pour le haut comique de ca-
ractère et d'intrigue. Les deux derniers enfin (les réformes
que réclament l'orchestre et la partie musicale, comme aussi le choix
et l'emploi des machines, des décorations &c.) feront naturelle-
ment partie des articles: Grands Opéras — Comédies héroiques, —
mélodrames — ballets du haut genre et en plusieurs actes. Ces
articles qui termineront la troisième partie du 2. volume.
La manière dont chacun de ces objets sera traité à la place
qu'il occupera, les fera aisément reconnaître, malgré cette
espèce de transposition que je leur fais subir.

fin du premier volume.



